



# Le jour se lèvera

Gabriel Osson

*Indociles*

ROMAN



LE JOUR SE LÈVERA

## DU MÊME AUTEUR

*Hubert, le restavèk* (roman)  
Montréal, David, 2017.

*Envolées* (poèmes)  
Morrisville, Caroline du Nord, EUA, 2015.

*J'ai marché sur les étoiles, sept leçons  
appries sur le chemin de Compostelle* (récit)  
Paris, Montréal, Société des écrivains, 2015.

*Efflorescences* (poèmes)  
Montréal, Gauvin, 2000.

Gabriel Osson  
Le jour se lèvera

ROMAN

*Indociles*

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Le jour se lèvera : roman / Gabriel Osson.

Noms : Osson, Gabriel, auteur.

Collections : Indociles.

Description : Mention de collection : Indociles

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190229365 |

Canadiana (livre numérique) 2019022942X |

ISBN 9782895977247 (couverture souple) | ISBN 9782895977544 (PDF) |

ISBN 9782895977551 (EPUB)

Classification : LCC PS8579.S66 J68 2020 | CDD C843/6—dc23

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1<sup>er</sup> trimestre 2020

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

**Canada**



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO  
an Ontario government agency  
un organisme du gouvernement de l'Ontario

**Ottawa**

## AVERTISSEMENT

Bien que basé sur des faits historiques, ce roman est une œuvre de fiction. L'auteur a prêté des personnalités, un passé et des motivations aux différents protagonistes qui n'étaient peut-être pas les leurs. Par respect pour les hommes qu'ils étaient, leurs noms ont été changés.





*À la mémoire des treize membres du groupe « Jeune Haïti »,  
issus du département de la Grande-Anse,  
dans le sud-ouest d'Haïti, qui avaient pour objectif  
de renverser le régime de Duvalier :*

*Max Armand, Jacques Armand, Gérard Brierre, Mirko  
Chandler, Louis Drouin fils, Charles Forbin, Jean Gerdès,  
Réginald Jourdan, Yvan Laraque, Marcel Numa, Roland  
Rigaud, Guslé Villedrouin et Jacques Wadestrandt.*

*À Sylvie et Marie-Pierre,  
mes deux anges gardiens*



Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.  
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.

Charles PÉGUY

Je me souviens qu'il fallait oublier les prisonniers parce  
qu'ils n'étaient pas d'accord avec le régime duvaliériste.  
Je me souviens que je devais attendre plus de 40 ans avant  
de revoir ma terre natale.  
Je me souviens des amours, de liberté et de mes rêves.  
Je me souviens qu'un jour viendra.

Gérald BLONCOURT

Oh ! mon pays si triste est la saison  
qu'il est venu le temps de se parler par signes.

René DEPESTRE

Il faut que les hommes soient cultivés pour pouvoir  
juger, libres de choisir et qu'ils jouissent d'une certaine  
autonomie économique, fruit de leur travail pour ne pas  
être dépendants.

Vision du groupe Jeune Haïti



## CHAPITRE 1

Le printemps 1963 était sur son déclin, et les rues bondées de Barcelone vibraient de chants et de cris de joie. La fin de l'année universitaire se fêtait dans les *bodegas* et d'un immeuble à un autre, des étudiants s'interpellaient. À contre-courant de cette liesse, Henri, brillant étudiant originaire de Haïti, s'interrogeait sur son avenir immédiat. Trois ans après son acceptation dans la prestigieuse Universitat de Barcelona en économie et finances internationales, il venait d'obtenir son diplôme à vingt ans à peine.

Plongé dans ses pensées, il ne remarquait ni les sourires des jeunes femmes ni les œillades que certaines, plus hardies, lui décochaient. Avec son mètre quatre-vingts, Henri avait la souplesse des roseaux de son coin de pays.

Replié sur sa scolarité et ses ambitions universitaires, il avait passé son enfance et son adolescence, aveugle à la misère et à la faim qui l'environnaient. Il avait fréquenté une école privée tenue par des moines, originaires d'Espagne pour la plupart, suivi des cours de musique et joué du piano et du

violon. La seule chose à l'avoir sorti de son confort bourgeois était son amitié avec Jacques de Rouen, un voisin de dix ans son aîné. Constamment chez l'un ou chez l'autre, ils passaient tout leur temps libre ensemble, tant et si bien qu'on les croyait frères. Unis dans l'espièglerie, Henri et Jacques parcouraient la ville dans tous les sens durant les vacances d'été. Quand ils n'étaient pas à la plage, on était sûr de les trouver dans les montagnes en train de chasser ou de préparer une quelconque plaisanterie.

Si les parents d'Henri possédaient des terres à la campagne au sud-ouest de l'île qu'ils faisaient cultiver par une armée de paysans sous-payés, ils n'étaient pas riches pour autant. Ils avaient consenti de nombreux sacrifices afin de lui offrir son billet d'avion et subvenir à ses besoins courants. L'université avait assuré ses frais de cours et de logement.

Il n'avait jamais su en quoi consistait le métier de son père. Celui-ci partait tous les matins avec son porte-documents et son costume noir, élimé aux coudes, chemise blanche et cravate sombre. S'il se plaignait de sa paie qui n'arrivait que de façon sporadique, il était très attaché à ce poste de fonctionnaire sur lequel rejaillissaient l'aura et la puissance du gouvernement en place. Même s'il n'adhérait pas tout à fait aux méthodes de la dictature, il se faisait un devoir de ne jamais commenter ses exactions et soutenait ouvertement Duvalier. « On ne mord pas la main qui nous nourrit, fût-elle celle du diable en personne. » Henri n'avait jamais

pu développer une relation ni aucun amour filial avec ce collectionneur de maîtresses qui profitait du prestige de son rang pour se frotter dès que possible à tout ce qui portait jupons. Bien au fait des frasques de son mari, sa mère se consacrait à leur magasin général au centre-ville de Jérémie — la ville principale de la Grande-Anse — et fournissait de nombreuses vendeuses dans les différents marchés de la région. La famille d'Henri appartenait à cette mince couche de la petite bourgeoisie noire de la cité qui coexistait avec celle des métis descendants des premiers Français qu'on appelait mulâtres par dérision. Les colons français utilisaient aussi ce mot d'origine espagnole — *mulo* signifie mule — comme synonyme de bâtard : ils ne concevaient pas que des enfants nés de l'esclavage puissent être autre chose que des bêtes.

L'avenir d'Henri semblait tracé : il reprendrait l'entreprise familiale, après avoir maîtrisé les rouages du commerce international, pour fonder une entreprise d'import-export. Sa mère ne s'absentait-elle pas à Miami trois à quatre fois par année pour approvisionner le magasin ? C'est dans cet état d'esprit qu'il avait débarqué à Barcelone à la fin de l'été 1960, dans le chassé-croisé des derniers vacanciers et des jeunes universitaires. Il avait arpenté les moindres recoins du campus et découvert Las Ramblas. Cette promenade de plus d'un kilomètre sur laquelle se succédaient plusieurs échoppes spécialisées — oiseaux, fleurs, bouquinistes — comptait quelques adresses moins fréquentables qui attiraient alors tous les

marginiaux d'Espagne et d'Europe, de modestes cafés où étudiants et riverains traînaient toute la journée et des prostituées sur le déclin qui proposaient leurs services en plein jour. Les samedis et les dimanches, Las Ramblas étaient le rendez-vous du Tout-Barcelone en quête d'exotisme. C'était aussi le quartier général des anarchistes et des révolutionnaires de tout acabit. On pouvait s'y procurer une littérature interdite par le gouvernement du général Franco qui présidait en maître absolu aux destinées de l'Espagne.

Lors d'une soirée d'une fraternité à laquelle il appartenait, Henri avait rencontré Sophia, une jeune boursière chilienne d'une rare beauté. Sa chevelure de jais légèrement ondulée lui tombait à la taille. Sa peau de pêche mûrie au soleil la dotait d'une touche d'exotisme qui ajoutait à son charme. Sophia devint d'abord sa guide. Elle lui offrit de visiter divers quartiers de Barcelone et l'initia aux œuvres de Gaudi, célèbre architecte catalan qui a laissé son empreinte dans toute la ville. Ensemble, ils arpentèrent les musées, les bars prolétaires et les salons où les étudiants étrangers se retrouvaient, loin des oreilles indiscrettes, pour deviser sur les courants philosophiques, politiques et révolutionnaires. Elle lui fit découvrir *Le Capital* de Karl Marx et les textes d'Engels. Elle l'instruisit des principes de la guérilla que les marxistes chiliens avaient déployés contre leur propre dictateur et aussi de l'histoire d'Ernesto Guevara, le Che. Henri s'en bâtit une image de héros mythique et modeste à laquelle il s'identifiait. Il afficha son portrait dans



sa chambre à l'université, s'acheta un béret qu'il ne quittait que pour dormir et se laissa pousser une barbe — quelques poils épars ici et là — à l'instar de son idole. Sur le panneau de liège au-dessus de son bureau, il avait inscrit : « *Venceremos* » (nous vaincrons) et « *Hasta la victoria siempre* » (jusqu'à la victoire finale).

Sophia lui procura, par l'intermédiaire de réseaux clandestins, des livres sur l'insurrection cubaine. Elle l'introduisit dans des groupuscules obscurs composés de jeunes communistes, d'anarchistes espagnols et d'autres marginaux à la limite de la légalité. C'était à la fois excitant et enivrant. L'Europe vivait de profondes mutations. Un vent de liberté soufflait sur tout le continent africain, où de nombreux pays déclaraient tour à tour leur indépendance. Aux États-Unis, le mouvement pour les droits civiques prenait de l'ampleur et trouvait un écho dans l'opinion publique, notamment grâce à la non-violence prônée par le pasteur Martin Luther King. Bien qu'Henri ne comprenait pas encore tout le sens de la démarche idéologique du docteur King, il s'était renseigné sur la vague d'émancipation des Noirs qui prenait naissance dans le sud des États-Unis. Il avait aimé tout de suite le style oratoire enflammé du leader religieux ; sa façon tout évangélique de livrer sa pensée l'avait interpellé et s'était gravée dans sa mémoire. Investi de cet idéal, Henri croyait fermement qu'il n'existait pas de plus grand sacrifice que celui de donner sa vie pour la libération de son pays.

Avec Sophia et ses nouveaux amis, il visionna dans la clandestinité des films de la guerre révolutionnaire cubaine et l'entrée triomphale de Castro

entouré de ses *barbudos* à La Havane, cortège dont faisait partie son idole Guevara. Henri se sentait coupable de les regarder, comme si ce seul fait le condamnait aux yeux du gouvernement haïtien, lui qui avait favorisé à travers son père l'obtention de sa bourse d'études. En Espagne aussi sévissait la répression. Et si l'on commençait à ressentir un certain essoufflement du régime franquiste, on emprisonnait encore tout opposant présumé ou avéré. La prudence restait de mise.

Si la rébellion avait réussi à Cuba, pourquoi n'en serait-il pas de même en Haïti ? Ses études l'aideraient à éduquer les paysans et à les exhorter à se soulever ! Henri dévora tous les livres qui s'offraient à lui et qui pouvaient contribuer à son apprentissage révolutionnaire. Il participait avec fougue à autant de débats et de discussions que le lui permettaient ses cours, tout en s'imprégnant de ce que le Barcelone du début des années 1960 avait à proposer.

Unis dans un même idéal politique, Sophia et Henri tombèrent amoureux. En Haïti, la rigidité familiale et l'absence de lieux de rencontres entre jeunes ne favorisaient guère que des relations platoniques. Les deux amants n'avaient pas les moyens de se payer un appartement hors campus pour habiter ensemble, mais ils assouvissaient leur passion dans les bars et les fêtes organisées par leurs amis.

La flamme révolutionnaire brûlait Henri ; il sentait cependant qu'il n'était pas encore prêt. Il retarda son retour en Haïti et obtint l'autorisation

## Chapitre 1

de ses parents de se rendre chez son oncle aux États-Unis pour explorer les possibilités d'emploi et poursuivre sa maîtrise. Avant, il devait faire ses adieux à Sophia. Ils s'y consacrèrent, la nuit précédant son départ pour New York.

## CHAPITRE 2

L'oncle Gaston et sa femme Marie-Rose accueillirent Henri au New York International Airport, un matin de juin, sans un sourire ni une accolade. C'était ainsi dans la famille : on s'aimait de loin, on se touchait à peine. Après trois ans passés en Espagne où les effusions étaient la norme, Henri trouva la réception particulièrement froide. Ils s'engouffrèrent tous les trois dans la grosse Dodge de l'année, signe de la réussite sociale américaine de Gaston, qui avait revêtu pour la circonstance un costume marine, une chemise bleu pâle et une cravate assortie, probablement griffée, tandis que son épouse semblait sortir de chez la coiffeuse.

L'oncle Gaston était assez élancé et en bonne santé pour un sexagénaire, contrairement à beaucoup de ses compatriotes exilés pour qui la forme extérieure de richesse consistait à exhiber une bedaine de grossesse de sept mois. Sa femme prenait, elle aussi, grand soin de son corps et de son apparence. Mis à part un petit chien d'appartement qui apportait un peu de fantaisie dans leur vie, ils se suffisaient l'un à l'autre. Henri espérait dans son

for intérieur qu'ils l'accepteraient ; il n'avait nulle part d'autre où aller.

Sa tante Marie-Rose l'installa dans la chambre d'amis ou plutôt la suite qui comportait une cuisinette et une salle de bain privées, luxe suprême pour un étudiant habitué à partager les commodités. En quelques minutes, il emménagea. Ses projets — continuer ses cours, trouver un travail ou les deux — n'étaient pas arrêtés. Il ne disposait d'aucune liquidité et ignorait encore comment il subviendrait à ses besoins. Il en fit part à son oncle Gaston.

— Tu as bien fait de m'en parler, Henri. J'ai des amis au Queens College (City university of New York), où j'ai fait mes études. Je vais en toucher un mot au doyen, un de mes anciens condisciples. Il saura sûrement m'indiquer une bourse pour élèves méritoires et nécessaires à laquelle tu pourras postuler. Pour l'instant, repose-toi et jouis de l'été. Tu es ici chez toi, mon neveu. Ne t'en fais pas pour l'argent, laisse-nous le plaisir de te gâter un peu. Certains de mes amis ont des jeunes de ton âge, je vous mettrai en contact. Profite de ton temps libre pour visiter la ville et les environs. La Grande Pomme est pleine de surprises.

Henri se sentit soulagé mais, en même temps, il ne voulait pas représenter un poids pour son oncle et sa tante. Gaston et Marie-Rose l'emmenaient partout, dans les musées, à la découverte de différents quartiers — Manhattan, Brooklyn, Queens. Il n'avait pas assez d'yeux pour tout voir. Barcelone était une grande ville, mais ne pouvait en rien se

comparer à New York où tout était gigantesque, démesuré. Les gratte-ciel à l'architecture changeante l'ébahissaient, et il se promenait presque constamment le nez en l'air. À la maison, Henri aidait de son mieux. Il jardinait, participait aux tâches ménagères et apprenait même à cuisiner avec sa tante, toutes choses qu'il n'avait jamais entreprises dans son pays. À Haïti, il y avait toujours quelqu'un pour les faire à sa place : un jardinier, une bonne, une restavèk<sup>1</sup>.

Gaston lui dénicha en quelques heures un poste de tuteur pour des cours de conversation en espagnol, puisqu'il n'avait pas les papiers nécessaires pour travailler à temps plein. Sophia lui manquait, mais il n'avait aucun moyen de la rejoindre. Il rangea son souvenir dans un coin de sa mémoire. Il se lia vite d'amitié avec les enfants des amis de son oncle, Haïtiens et Américains, avec lesquels il alla à Jones Beach à Long Island, au cinéma dans le New Jersey et dans les discothèques. Leur vie ressemblait à celle, insouciante, des étudiants de Barcelone avec quelque chose en plus : l'abondance. Ces jeunes possédaient presque tous leur propre voiture, dépensaient sans compter, alors que peu d'entre eux travaillaient. Henri appréciait cette légèreté, mais ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable de se vautrer ainsi dans le luxe des bien nantis. C'est au cours d'une sortie à Harlem où il

---

1. « Reste avec », enfants pauvres de la campagne restant en domesticité chez des parents ou des étrangers dans les grandes villes. Voir le roman du même auteur, *Hubert, le restavèk* (David, 2017).

s'initiait au jazz qu'il découvrit qu'il existait une autre Amérique, pauvre, démunie, l'Amérique des laissés-pour-compte. Et dire que ce pays-là dépensait des milliards pour envoyer des hommes sur la lune avant la fin de la décennie !



Le 11 juin, Marie-Rose poussa un cri de joie qui résonna dans tout l'appartement.

— Il l'a fait ! Il l'a fait ! Gaston, Henri, venez !

Henri abandonna le livre de Thoreau qu'il lisait, allongé sur son lit, et se précipita dans les escaliers. Il faillit faire tomber son oncle qui répondait à l'appel de sa femme. Gaston, essoufflé, arriva le premier dans le salon.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Le regard extatique et le sourire aux lèvres, Marie-Rose leur expliqua que le président Kennedy avait imposé l'entrée de deux étudiants noirs à l'Université de l'Alabama. Et il parlerait dans quelques minutes à la télévision ! Elle leur fit signe de se taire et d'écouter.

Un frisson parcourut Henri. Pour la première fois, il assistait à un événement majeur, il appartenait à l'histoire en marche. Même si son oncle et sa tante vivaient dans le luxe et que leurs amis n'avaient presque rien à envier aux Blancs américains, il avait remarqué quelques indices de la ségrégation à l'œuvre dans cette société qui se voulait le phare de la civilisation occidentale. Même bien nantie, une peau noire restait une peau noire

aux États-Unis, tout comme une peau mulâtre restait une peau mulâtre en Haïti, avec tout ce que cela comportait de discrimination, de racisme et de haine. Dans le silence religieux qui s'était imposé dans le salon, le sceau présidentiel apparut à l'écran de l'appareil dernier cri que l'oncle Gaston avait acheté pour Noël. Le visage déterminé, John F. Kennedy relata les événements de l'après-midi, évoqua leur contexte et exposa les dimensions économiques, éducatives et morales de la ségrégation raciale. « *If an American, because his skin is dark, cannot eat lunch in a restaurant open to the public, if he cannot send his children to the best public school available, if he cannot vote for the public officials who will represent him, if, in short, he cannot enjoy the full and free life which all of us want, then who among us would be content to have the color of his skin changed and stand in his place? Who among us would then be content with the counsels of patience and delay?* »

Tétanisé, Henri crut un instant que l'Amérique capitaliste était la terre promise, le modèle à suivre.

— C'est si... Mon Dieu, je n'aurais jamais cru que j'assisterais à un tel miracle ! s'exclama Marie-Rose.

La voix froide et déterminée de Gaston s'éleva.

— Ne t'y trompe pas. En Amérique, le pouvoir est du côté de l'argent et des armes. Pas du président, aussi bien intentionné soit-il.

— Mais mon oncle, ça veut dire que je pourrais entrer dans une université pour Blancs !

— Si le Queens College a été assez bon pour moi, il le sera pour toi également. Comment crois-tu que les étudiants qu'il a fait admettre aujourd'hui par la



force vont vivre ? Il en faudra plus, beaucoup plus pour changer les mentalités. L'argent et les armes, retiens ce que je te dis, mon garçon.

— Mais Gaston, le président Kennedy a parlé de morale. Il a fait appel à plus haut que les lois...

— Il a fait une erreur.

Atterré, Henri ne savait plus quoi penser. Depuis son arrivée, l'aisance de son oncle et de sa tante lui avait presque fait oublier le monde extérieur. Et si tous les enseignements communistes n'étaient qu'une haine de l'Amérique ? Avait-il fait fausse route ? Tout, ou presque, lui plaisait ici, jusqu'à ce Président blanc qui prêchait la cause des Noirs. Voilà ce dont Haïti avait besoin : un homme juste, un homme bon, un grand homme. Devrait-il rentrer chez lui plus tard ou rester dans ce pays si formidable qui bientôt ne verrait plus la couleur de la peau de ses citoyens ? Lui, Henri, n'avait aucun pouvoir : ni celui de l'argent ni celui des armes.

Le lendemain, un événement sembla donner raison à son oncle. Tous les journaux s'en emparèrent et le commentèrent avec autant de passion que le discours présidentiel : Medgar Evers, un militant noir pour les droits de l'homme et membre de la National Association for the Advancement of Colored People, était mort assassiné devant son domicile. Après avoir subi une attaque au cocktail Molotov en mai 1953 et une tentative d'assassinat en juin de cette même année, Evers et sa famille vivaient dans un climat de menace constante, à tel point que lui et sa femme avaient appris à leurs enfants comment réagir en cas de tirs. Les

menaces de mort se multipliant, Evers bénéficiait de la protection de la police locale et du FBI. Pour une raison inconnue, lorsqu'un tireur embusqué l'avait atteint d'une balle dans le dos, aucun corps de police n'était là. Ce même jour, Medgar Evers était devenu le premier Afro-Américain admis dans un hôpital pour Blancs du Mississippi, où il était décédé quelques heures plus tard.

Choqué par la violence de l'événement, Henri découvrait l'ampleur de cette guerre civile sourde et rampante que subissaient les Noirs en Amérique. Dans l'univers privilégié de son oncle, il avait cru à l'égalité des chances et au rêve américain. Le discours de Kennedy, la veille, l'avait conforté dans cette illusion.

— L'argent et les armes, marmonna Gaston.

Henri se retint de lui répondre que la révolution n'engageait comme richesses que les vies humaines, mais il préféra se taire. L'assassinat d'Evers lui donnait dramatiquement raison, si on s'en tenait du côté du sacrifié. De celui qui avait appuyé sur la gâchette, on ignorait tout. De plus, il ne voulait pas froisser son hôte.

## CHAPITRE 3

Sa lettre d'admission au Queens College pour la rentrée d'automne 1963 arriva le 28 août, le jour où deux cent cinquante mille manifestants participèrent à la marche pour les droits civiques à Washington et où Martin Luther King prononça le plus célèbre de ses discours contre la ségrégation raciale : *I have a dream*. Henri évita soigneusement le sujet politique avec son oncle, malgré les démonstrations enthousiastes de sa tante Marie-Rose devant les événements du jour, dont l'acceptation de son neveu dans le célèbre établissement n'était pas la moindre. Après son examen d'entrée, Henri avait obtenu une bourse de non-résident pour sa maîtrise ! Seule condition : il devrait maintenir pendant trois ans une moyenne raisonnable. Gaston lui demanda de rejoindre le « Delta-Phi-Kappa » auquel il avait lui-même appartenu. Henri acquiesça ; cela faciliterait son intégration.

Quelques jours plus tard, il foulait pour la première fois le campus de Queens en tant qu'étudiant. Il y régnait une ambiance militante, plus intense que celle qu'il avait connue à Barcelone. De nombreux

confrères l'interpellaient sur la seule assurance de la couleur de sa peau et l'invitaient à militer pour les droits civiques. Le 15 septembre, l'attentat perpétré par le Ku Klux Klan dans l'église baptiste de la 16<sup>e</sup> Rue, un des quartiers généraux du mouvement des droits civiques et un lieu de rassemblement des manifestations des Noirs contre le racisme institutionnalisé de la ville de Birmingham, avait causé la mort de quatre fillettes afro-américaines — Addie Mae Collins, Carole Robertson, Cynthia Wesley et Denise McNair — et fait une vingtaine de blessés. Si la nation s'indignait, lorsqu'Henri leur apprenait qu'il n'était pas américain, mais haïtien, beaucoup se détournaient et ne se préoccupaient plus de ses opinions, y compris au sein de « Delta-Phi-Kappa ». Henri s'y fit de plus en plus discret, mais maintint quelques liens par respect pour son oncle.

Ses études en administration accaparaient tout son temps. On envisageait aux États-Unis la gestion d'entreprise d'une manière toute différente qu'à Barcelone. Il lui fallut s'adapter, là aussi. Gaston et Marie-Rose l'interrogeaient souvent sur ses résultats, mais ne semblaient pas voir la solitude dans laquelle Henri vivait. Après tout, la réussite ne requérait-elle pas un certain isolement ?

Peu de temps après, il découvrit sur le campus une association de citoyens d'origine haïtienne. Certains étaient nés là-bas, d'autres en Amérique. Cela lui faisait du bien de se retrouver parmi ses semblables, mais les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le pays tremblait encore de la dernière répression organisée par François Duvalier. Plusieurs mois

plus tôt, le 26 avril, la voiture présidentielle qui amenait les enfants, Simone et Jean-Claude Duvalier, à l'école avait été attaquée par quatre hommes armés. Dans l'affrontement, plusieurs hommes de la garde des enfants Duvalier avaient été tués. En réponse à cette tentative d'enlèvement sur sa fille et son fils, Papa Doc avait lancé un appel à la radio, exhortant tous ses partisans à prendre les armes et à tuer. S'en était suivie une chasse à l'homme au hasard des rencontres. La rage meurtrière s'était dirigée contre des officiers de l'armée, soupçonnés de comploter contre leur Président à vie. On avait incendié des maisons avec leurs occupants, procédé à l'assassinat ou à l'enlèvement de plusieurs dizaines de personnes. Certains avaient profité de l'occasion pour éliminer des voisins ou tout au moins des connaissances afin de s'emparer de leurs biens ; d'autres avaient exécuté des gens à vue, simplement parce qu'ils se trouvaient sur leur chemin. Si, ce jour-là, le massacre avait fait pas moins de soixante-treize victimes, dont plusieurs militaires haut gradés, leur famille et même un bébé de neuf mois, la liste ne cessait de s'allonger depuis avec les noms de ceux qui étaient traqués et abattus, qui étaient morts à une date indéfinie dans les cachots de Fort Dimanche ou disparaissaient mystérieusement. Retrouvant la fièvre qui l'avait habitée pendant son séjour à Barcelone, Henri fréquenta de plus en plus souvent les différents cercles d'opposants au régime de Duvalier.

★

Le vendredi 22 novembre, alors qu'il était dans sa chambre en train d'étudier pour son prochain examen de commerce international, un cri d'horreur s'éleva du salon. Henri dévala l'escalier ; sa tante s'était-elle blessée ?

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Dans le petit tailleur qu'elle avait fait confectonner par sa couturière pour ressembler à la première dame des États-Unis d'Amérique, Marie-Rose pleurait, assise dans un fauteuil, les yeux figés d'incompréhension. Du mascara coulait de ses cils sur ses joues. L'écran du téléviseur ne reflétait aucune image, à part le logo de CBS.

— Ma tante ? Que se passe-t-il ? Avez-vous mal quelque part ?

Marie-Rose se tourna lentement vers Henri, secoua la tête et lança un long cri d'angoisse. Ses épaules tressautaient encore quand la voix de Walter Cronkite s'éleva du téléviseur : « Voici un bulletin de CBS News. À Dallas, au Texas, trois coups de feu ont été tirés en direction du cortège du président Kennedy. Le premier bulletin dit que le président Kennedy a été gravement blessé par ces tirs. [...] D'autres détails viennent juste d'arriver. Ceux-ci sont à peu près les mêmes que précédemment. Le président Kennedy a été touché aujourd'hui au moment où son cortège quittait le centre-ville de Dallas. Madame Kennedy protégea monsieur Kennedy et le cortège accéléra. La presse internationale dit que les blessures du président Kennedy sont peut-être fatales. Je répète ce bulletin de CBS News : le président Kennedy a peut-être été

assassiné à Dallas au Texas. Restez à l'antenne de CBS News pour d'autres détails.»

Henri plia les genoux et s'assit machinalement sur l'accoudoir du canapé. Marie-Rose ne lui fit aucune remontrance. Incapable de croire à cette nouvelle — depuis quand CBS diffusait-elle un bulletin d'information sans images? —, mais tout aussi incapable de croire à un canular d'une telle ampleur, il attendit, le cœur battant. Sa tante répétait qu'ils étaient tous fichus, que si Kennedy était mort, alors plus aucun espoir ne pourrait exister en Amérique et dans le monde. Vingt minutes après ce bulletin inusité, l'image des bureaux de CBS apparut à l'écran. Assis à une table de travail, Walter Cronkite reprit la parole en chemise et cravate et résuma la situation. Il échangea pendant plus d'une demi-heure avec le reporter présent à Dallas. Les mains jointes, Marie-Rose pria pour que le président soit sain et sauf. À 14 h 38, Cronkite ôta ses lunettes et, l'œil rivé sur la caméra avant de le tourner vers une horloge du bureau de rédaction, annonça : «De Dallas, au Texas, la nouvelle apparemment officielle : le président Kennedy est mort à 13 heures (CST), 14 heures, heure de la côte est, il y a approximativement 38 minutes.» Cronkite marqua un silence et s'éclaircit la gorge, avant de reprendre d'une voix émue : «Le vice-président Johnson a quitté l'hôpital à Dallas, mais l'on ne sait pas pour quelle destination. On peut penser qu'il va assumer sa charge prochainement et devenir le 36<sup>e</sup> président des États-Unis.»

Marie-Rose éclata en sanglots ; les larmes montèrent aux yeux d'Henri. Il s'approcha de sa tante pour la réconforter, mais elle repoussa les bras qu'il lui tendait. Lorsque Gaston rentra du bureau, plus tôt que d'habitude, il semblait avoir vieilli. Il serra sa femme contre son cœur et donna une accolade à son neveu, avant de s'asseoir et de suivre les informations en continu. Ce soir-là, au moment de se coucher, il glissa à Henri :

— Je te l'avais dit. Il a fait une erreur.



## CHAPITRE 4

Les semaines passèrent dans une Amérique sous le choc. Moins de quarante-huit heures après qu'on eut présenté Lee Harvey Oswald à la population comme l'assassin de son président, on l'abattait en direct devant les caméras de télévision. Dans les cinq jours qui suivirent, la commission Warren fut créée. Il se murmurait qu'elle ne servirait à rien, sinon à endormir le peuple américain.

Convaincu que les États-Unis s'enfonçaient dans un marasme, Henri fréquenta plus assidument les associations d'étudiants haïtiens, sans pour autant délaissier ses études. Les trimestres se succédaient, et ses résultats lui assuraient le renouvellement de sa bourse pour l'année suivante.

Dans la nuit du 21 au 22 juin, trois militants pour les droits civiques disparurent. Depuis plusieurs semaines, des milliers d'étudiants noirs de niveau collégial arrivaient dans le sud des États-Unis en réponse à l'appel du *Congress of Racial Equality* pour s'enregistrer sur les listes électorales. Andrew Goodman, de New York, venait de fêter ses vingt ans. Le 20 juin 1964, il avait débarqué

à Meridian, au Mississippi, où il avait retrouvé Michael Schwerner, vingt-quatre ans, qui gérait le travail de terrain pour le *Freedom Summer*. James Chaney, vingt et un ans, natif de Meridian, faisait partie des bénévoles du *Congress of Racial Equality*. Le 21 juin, ils avaient inspecté les ruines d'une église brûlée par le Ku Klux Klan et rencontré des Noirs qui avaient été battus. Dans l'après-midi, des policiers avaient procédé à leur arrestation en prétextant un excès de vitesse. Ils avaient passé plusieurs heures au commissariat avant d'être relâchés. Depuis, plus rien. Mais il se racontait que le shérif adjoint était lié au Ku Klux Klan (KKK). Henri brûlait de l'intérieur. Il ressentait la rage et l'humiliation de ce peuple sur le sang et la sueur desquels l'Amérique s'était construite. Aux esclaves piétinés par la grande Amérique, à leurs petits-enfants toujours sous le joug des Blancs se substituait en lui la figure des paysans haïtiens et des mulâtres persécutés dans une même opprobre.

Henri se rapprocha d'un groupuscule d'opposants au régime de Duvalier. La tension entre Haïti et la République dominicaine voisine était à son comble depuis le mois de mai, où le président Juan Bosch avait dépêché les troupes dominicaines à la frontière en réponse à la violation de son ambassade à Port-au-Prince par la police haïtienne. Après trente ans de la dictature instaurée par Trujillo, Bosch visait l'éradication de ce type de gouvernement dans les Caraïbes. Il bénéficiait jusqu'alors de l'appui de Washington et offrait un refuge sûr aux exilés haïtiens.

À la suite du massacre du 26 avril, les ambassades étrangères présentes en sol haïtien étaient remplies de réfugiés et ne pouvaient plus assurer la protection de leurs propres ressortissants. Duvalier craignait une intervention des marines nord-américains semblable à celle de 1915 — l'administration Kennedy avait refusé de reconnaître sa réélection en 1961 et condamné son régime arbitraire. Des exilés politiques haïtiens s'entraînaient dans des camps de la République dominicaine. Si Papa Doc redoutait les tentatives d'invasion, on ne pouvait lui donner tort sur ce point. Henri s'étonnait : les lettres de sa mère ne lui parlaient d'aucun événement notable. Sans doute avait-elle voulu épargner des soucis à son fils pour qu'il se consacre pleinement à ses études. Et il s'interrogeait : comment dans une telle situation internationale Duvalier se maintenait-il au pouvoir ? On lui apprit que, si le Département d'État américain condamnait sans réserve le régime haïtien, certains intérêts privés — pour la plupart texans — l'aidaient au contraire. « Et Kennedy qui avait été assassiné au Texas ! » se dit Henri. Au bout de sept mois à la tête des États-Unis, Johnson lui paraissait plus intéressé à ménager la chèvre et le chou qu'à mettre en application le programme lancé par son prédécesseur. Allait-il continuer de soutenir la perspective d'une invasion en Haïti, alors même qu'il tergiversait dans son propre pays en ce qui concernait les droits civiques ? Au vu de son intérêt, de sa passion et de ses opinions sans équivoque, on l'invita au bout de quelques

semaines à une réunion réservée à un auditoire trié sur le volet.

La rencontre se tenait au sous-sol d'une maison d'étudiants, louée par des ressortissants qui suivaient des cours de plus ou moins près. Une grande carte d'Haïti occupait l'un des murs. Quelques villes majeures et des points stratégiques de débarquement possibles y étaient indiqués. Lors des vacances d'été précédentes, certains étaient partis en éclaireurs. Ils avaient noté les infrastructures d'intérêt, consigné minutieusement les détails dans des petits carnets faciles à dissimuler. Et sous la carte se tenait une silhouette familière, surgie de son enfance.

— Jacques ! Mais ça alors ! Que fais-tu ici ?

Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Port-au-Prince n'était pas assez loin de toi, alors je me suis dit que j'allais t'échapper en m'installant en Amérique. Je crois que j'ai été mal inspiré, dit Jacques en remontant ses lunettes, hilare.

À la fin de son cours secondaire, ses parents l'avaient envoyé chez une tante à New York pour qu'il poursuive ses études. Il avait choisi de les laisser de côté pour s'enrôler dans l'armée américaine, ce qui avait facilité l'obtention de ses papiers. Après un entraînement sommaire, il avait combattu en pleine jungle un ennemi vietnamien qui ne lui avait rien fait, dans une guerre à laquelle il ne comprenait rien.

— Au moins, je ne suis pas revenu entre quatre planches de pin ! Mais ça ne m'a pas épargné les

cauchemars. L'armée m'a offert de suivre des cours gratuitement, alors je me suis inscrit à l'université en finance. Je travaille dans une banque, tu te rends compte !

Henri éclata de rire.

— Je me doutais bien que la chasse dans l'arrière-pays était pour toi un loisir exotique, monsieur de la ville ! Banquier, rien que ça ! S'il te plaît, dis-moi que ma mère l'ignore, sinon elle va m'obliger à faire au moins aussi bien que toi.

— Oh ! Elle sait déjà que ton cas est désespéré, renchérit Jacques en souriant. En tout cas, j'ai fini par avoir le mal du pays. C'est comme ça que je me suis joint à une association d'étudiants de chez nous et, de fil en aiguille, j'en ai rencontré qui rêvaient d'une vie meilleure pour nos compatriotes. Pour tout te dire, à ce moment-là, je les entendais sans vraiment adhérer à leur pensée.

Jacques baissa les yeux et sa voix trembla.

— Les hommes de Duvalier ont tué mon père !

Le silence les unit dans une révolte peinée. Plus âgé que la moyenne, timide, presque effacé, Jacques terminait ses études. Son esprit de synthèse et son charisme amenaient quiconque le rencontrait à l'écouter. Il expliqua à Henri qu'il s'était engagé dans le « Groupement révolutionnaire progressiste haïtien ». Devant la mine interrogative de son ami, il précisa qu'il était normal qu'il n'en ait pas entendu parler. Ce mouvement n'avait acquis une certaine notoriété — dans les milieux autorisés — qu'à l'arrivée du Père Bissainthe, qui l'avait renommé « Jeune Haïti ». Il séjournait souvent en République

dominicaine, entre autres pour convaincre des Haïtiens exilés de le rejoindre, d'organiser des campagnes de financement et de s'assurer de l'appui de certaines infrastructures politiques. Il avait inspiré la vision du groupe : *Jeune Haïti se veut un mouvement de renouvellement d'Haïti. Le groupe est né du rassemblement de jeunes intellectuels et travailleurs en Haïti et à l'étranger et de la fusion du Groupement Progressiste Révolutionnaire Haïtien (GPRH) et des Forces Haïtiennes de l'Intérieur (FHI). Son idéologie est communautaire, humaniste, résolument tournée vers le peuple et les besoins de base du pays. Son but : la libération totale du pays et spécialement de la tyrannie de Duvalier*<sup>2</sup>.

— Je n'aurais jamais pensé que tu ferais partie d'une structure clandestine !

Jacques éclata de rire. Structure était un bien grand mot. Au commencement, ils étaient cinq en le comptant. Le moment venu, il lui présenterait certains de ces « vieux de la vieille », même si cela ne remontait qu'à deux ans et qu'il était, et de loin, le sénior du mouvement. Ils diffusaient alors leurs idées par l'intermédiaire d'un petit journal, *Lambi*. L'action du Père Bissainthe avait vite porté fruit : Jeune Haïti avait pris de l'ampleur et comptait à présent une section politique, une section militaire, une section de communication que Jacques dirigeait, une section des affaires externes, une autre de finances et la section des femmes. Cette structure permettait de répondre aux exigences de

---

2. <http://www.haitiluttecontre-impunite.org/texts/91>

leur programme socio-politique. Jacques fronça les sourcils.

— Je dois avouer qu'au début, nous n'étions pas toujours d'accord sur la marche à suivre. Certains voulaient commencer par endoctriner les villes avant les campagnes, alors que d'autres préféraient obtenir l'appui des paysans avant de gagner les citoyens à notre cause. Tu me connais, ce genre de conflits ne m'intéresse pas. J'ai pris mes distances, mais le Père Bissainthe a su me redonner la foi. Éduquer les gens, les convaincre prendra trop de temps. Duvalier pourrait régner sans partage et en toute tranquillité. Non, dorénavant, nous nous dirigeons vers une action militaire. J'ai d'ailleurs rencontré des hommes d'affaires dans le cadre de nos réunions qui nous ont assurés de leur appui. Nous ne devrions pas manquer de moyens ni d'armes.

À ces mots, la phrase sentencieuse de l'oncle Gaston résonna aux oreilles d'Henri. Jeune Haïti semblait avoir l'argent et les armes, et aussi la foi en une Haïti nouvelle, dans laquelle chacun aurait sa chance et coopérerait au bien commun, dans laquelle chacun — noir ou mulâtre — serait une richesse et une fierté pour sa mère patrie. Henri lui fit part à son tour de ce qu'il avait fait depuis son départ. Ses expériences barcelonaises firent sourire son ami, qui ne manqua pas de le taquiner à propos de Sophia. Henri protesta. Devant sa mine déconfite, Jacques s'empressa de l'interroger sur sa présence à New York et ses conditions de vie. La description de l'appartement de Gaston et Marie-Rose lui fit lever un sourcil. Il félicita son ami de

ne pas s'être laissé engluer dans le confort et de garder présente à l'esprit la nécessité de changer les choses en Haïti. Si Henri voulait s'engager plus avant, Jacques l'y aiderait.



Alors que Marie-Rose et Gaston le croyaient à des soirées de « Delta-Phi-Kappa », Henri passait de plus en plus de temps avec Jacques dans le local de Jeune Haïti. À son contact, il apprit à se méfier, y compris de ceux qui gravitaient autour du mouvement. Le communisme n'était pas vraiment au goût du jour aux États-Unis, et on pouvait craindre aussi bien la présence d'agents infiltrés de l'état haïtien que des services secrets américains. Afin de tester cette hypothèse, Jacques et Henri envoyèrent de faux messages et attendirent de voir quel genre d'écho ils retrouveraient dans la diaspora haïtienne de New York. Leurs soupçons étaient fondés : la rumeur affirmait qu'une opération était imminente et que le département d'État américain recherchait des opposants haïtiens susceptibles de participer à un remplacement de gouvernement. Aucun des membres de l'association ne s'y aventura. Ils entendirent aussi que, dans la droite ligne de l'administration Kennedy, celle du président Johnson aurait autorisé la CIA à fournir des armes et à entraîner des troupes désireuses de renverser le pouvoir — en toute discrétion et sans allégeance communiste, bien sûr. Mais ce genre de secret ne le restait jamais longtemps. Des bavards — des gens qui pour se



valoriser finissaient par jaser — mettaient ainsi en péril et faisaient avorter de véritables projets. Et les hommes du despote payaient ces informations à prix d'or.

Jacques introduisit Henri dans le sous-groupe d'idéologie marxiste de Jeune Haïti qui prônait la lutte armée. Il avait fait une exception en lui parlant de sa structure : chaque faction ignorait l'existence de l'autre pour des raisons de sécurité. La phalange belliciste avait préparé un plan d'entraînement rigoureux pour lequel les connaissances de Jacques en matière de guérilla constituaient un atout.

Les exilés haïtiens avaient des parents éparpillés sur l'ensemble du territoire américain. Des étudiants de la Floride entendirent parler du groupe de New York et aussi d'autres, qui dans plusieurs îles voisines d'Haïti organisaient un débarquement. Ainsi débuta une série de correspondances croisées. Dans aucune de ces missives cependant, on ne faisait mention d'invasion ni d'affrontement armé. Des émissions de radios clandestines diffusaient sur les ondes courtes des messages vers Haïti. La faction à laquelle appartenaient Henri et Jacques, Jeune Haïti, contacta leurs dirigeants afin de maîtriser leur ligne éditoriale. Le temps venu, ces médias pourraient annoncer leur débarquement et galvaniser le peuple.

Ils apprirent aussi la présence d'un groupe de révolutionnaires opérant à partir de la République dominicaine depuis mars 1963. Leur leader, Fred Baptiste, écrivait à Raymond Cassagnol qui s'occupait d'une association d'exilés à Washington :

« Quand nous serons sûrs de la réalité de l'existence concrète des choses nécessaires pour la base de notre édifice commun, notre tâche alors sera de réunir et recruter, d'une manière méthodique, déterminée par les circonstances, les ouvriers aptes à participer à la construction de l'édifice. » De cette correspondance transmise par Cassagnol naquit l'idée d'avoir un cri de ralliement. Compte tenu de leur affiliation marxiste et de l'influence de la Révolution cubaine, ils s'arrêtèrent sur : *Vencere-mos*, nous vaincrons. Pourquoi un mot espagnol et pas créole ? Plusieurs mouvements anticastristes soutenus par l'Amérique étaient établis en Floride, où chaque membre de Jeune Haïti devait suivre un entraînement militaire de six semaines ; la température et le terrain new-yorkais ne se prêtaient pas à une préparation adéquate au climat haïtien.

Henri fit part à Gaston et à Marie-Rose de son désir de passer le mois de juin en Floride à la fin de son semestre, avec son ami d'enfance, Jacques, qu'il avait retrouvé à l'université. Son oncle et sa tante n'y firent aucune objection : Henri avait réussi haut la main sa première année à Queens, ils avaient toujours eu de bons échos de Jacques, dont ils savaient qu'il travaillait dans une banque en parallèle de ses études — « un poste enviable que tu pourrais briguer toi aussi, plus tard ». Son oncle lui donna les coordonnées de ses amis sur place, « au cas où ». Avant de partir, Henri prit la précaution d'effacer toute trace compromettante dans sa chambre, car sa tante, férue de propreté, y ferait sûrement le ménage en son absence.

## CHAPITRE 5

Ils embarquèrent dans un petit avion sans connaître leur destination précise. Au bout de trois heures, ils atterrirent dans un camp d'entraînement. Henri demanda où ils se trouvaient, mais Jacques n'en savait pas plus que lui. Une mesure de précaution pour assurer leur protection ainsi que le succès de l'opération à venir. Le vaste périmètre entouré de barbelés et surveillé par des gardes comptait quatre baraquements préfabriqués, des marécages, une forêt composée de pins, de petits chênes et de palmiers des sables ainsi qu'un terrain dominé par les fougères. Henri apprit que trois grottes naturelles leur permettraient de s'entraîner à des embuscades. Les camarades activistes de la Floride se montrèrent particulièrement chaleureux : ils leur avaient réservé un bâtiment isolé à la lisière de la forêt. Dans cette chaleur humide, Henri et Jacques se sentaient déjà en Haïti. On leur fit rencontrer des Cubains et des ressortissants haïtiens partageant leurs idéaux. Grâce à sa maîtrise de la langue espagnole et, bien qu'il fût le benjamin du groupe, Henri agissait à titre de traducteur et d'intermédiaire entre les deux factions.

Si Jacques maîtrisait toutes les techniques de combat, on avait fait tout de même appel à un jeune concitoyen engagé dans la marine américaine afin de le seconder dans leur formation, ainsi qu'à un ancien sergent cubain de l'armée de Batista. Le temps des bonnes paroles était fini, celui de l'action commençait.

Le programme qu'ils devaient couvrir en six semaines seulement — ils ne disposaient que d'un court délai avant le jour J — comprenait des séances intensives, allant des arts martiaux — judo, karaté, lutte — à l'art de tuer à mains nues, en passant par le maniement des armes, les techniques d'espionnage, de guérilla en terrain hostile, sans compter les déplacements de jour comme de nuit avec des charges lourdes. Jeune Haïti se divisa en plusieurs cellules étanches. Pour qu'ils ne puissent jamais se rencontrer, on organisa les activités à des heures différentes. Jamais les membres d'une cellule ne se trouvaient en présence de ceux d'une autre. Ainsi, si quelqu'un se faisait arrêter ou démasquer, le mouvement ne serait jamais en péril.

Les volontaires continuaient d'affluer. En peu de temps et après une mise en quarantaine pendant laquelle on vérifiait leur identité et leur motivation, ils furent une bonne centaine à s'entraîner en petites équipes. Leurs chefs se transmettaient des messages codés indiquant leur progrès et le degré de préparation de leurs effectifs. On leur donnait des corvées à faire pendant lesquelles on les épiait à tour de rôle.

Compte tenu de la proximité d'Haïti, on envisagea la possibilité d'affréter un bateau de pêche pour une invasion et aussi de louer une embarcation.

Quatre membres de plusieurs cellules, dont Jacques, furent choisis pour apprendre la navigation hauturière. Ils embauchèrent un capitaine, jusqu'à ce que les compagnies fussent satisfaites de leur formation et de leur solvabilité. Certaines entreprises, ayant perdu quelques navires aux mains d'exilés cubains, étaient devenues frileuses à l'idée de louer leur équipement sans équipage d'expérience.

La marine américaine contrôlait en permanence les eaux internationales, notamment à cause du trafic de drogue en provenance d'Amérique du Sud qui transitait par les Caraïbes et qui s'avérait de plus en plus lucratif. De plus, les *boat people* foisonnaient dans ces eaux. Ceux qui venaient de Cuba étaient accueillis à bras ouverts, tandis que ceux qui arrivaient d'Haïti, plus nombreux, étaient refoulés vers leurs pays d'origine. Les membres de Jeune Haïti s'étaient fait aborder plus d'une fois, et leur bateau avait été examiné de fond en comble. Ils avaient appris à assurer une rotation des membres d'équipage ; ces contrôles d'identité ne devaient jamais faire d'eux des suspects.

Plus en avance, les Cubains s'étaient constitués en une milice disciplinée et rompue à la chose militaire. Ils se rencontraient les soirs et aussi toutes les fins de semaine. Conscient de ne disposer que d'un court laps de temps pour maîtriser tous les rudiments du combat, Henri incita ses camarades à ne pas ménager leurs efforts. Le formateur cubain établit un plan et le mit en application sur-le-champ pour qu'ils s'endurcissent : ils multiplièrent les courses à obstacles, rampèrent dans la boue

sac au dos, parcoururent des kilomètres à travers champs et dans les boisés avec leurs bagages, organisèrent des embuscades en utilisant le relief, dont les grottes, et s'entraînèrent à résister à la torture. Il fallait s'endurcir.

— Si j'avais su, j'aurais fait plus de sport lorsque j'étudiais à Barcelone ! souffla Henri, exténué, la main sur la hanche.

— Et moi donc ! Si j'avais accepté le poste de fonctionnaire à la mairie, je ne serais pas en train de suer sang et eau. Et dire que cette fabuleuse carrière m'attendait !

L'inconnu lui tendit la main :

— Wood ! Enchanté.

— Henri !

Wood affichait une nonchalance étudiée. Henri réalisa rapidement qu'elle cachait une efficacité et une vigilance de tous les instants.

Le soir — ou le matin selon la planification de la semaine — avant de se coucher fourbus et courbaturés, ils suivaient une session d'endoctrinement marxiste et participaient à des discussions sur la façon de procéder sur le terrain. Comment s'y prendraient-ils pour convaincre les paysans de se rallier à eux et de se révolter ? Que pourraient-ils leur dire sans mettre en péril leur mission et, surtout, que devraient-ils taire ? Comment réagiraient-ils face à des citoyens hostiles ? Comment éviter que ces gens les trahissent alors que le gouvernement payait les délateurs ? Il leur arrivait aussi de visionner des films de guerre produits par l'armée américaine, mais fournis aux guerilleros cubains

pour qu'ils perfectionnent leurs techniques et leurs stratégies de combat. Aucun d'entre eux ne pouvait deviner quand aurait lieu leur débarquement ni comment calculer leurs chances de succès. Ils espéraient tous que l'opération ne se poursuivrait pas plus d'un mois. Se battre pour un idéal s'accompagne souvent d'une certaine innocence.

Comme ils vivaient tous à l'étranger depuis plusieurs années et conversaient en anglais, leur créole n'était plus au point. Ils décidèrent que toutes leurs discussions se feraient dans cette langue. « Et si le peuple ne veut pas collaborer, que ferons-nous ? » « Nous n'allons tout de même pas les forcer à nous aider ni à se soulever de force ? » Les objections fusaient de partout, mais surtout du côté de Wood et de son compagnon Sylvestre. Jacques les avait présentés à Henri comme faisant partie de ces fameux « vieux de la vieille ».

Ils subirent des sessions intenses à tour de rôle afin de s'entraîner aux techniques de contre-interrogatoire : quoi faire, quoi dire et surtout quoi ne pas communiquer. Leur formateur cubain demanda l'assistance de différents compatriotes dans l'intention de rendre les séances plus réalistes. Les « prisonniers » étaient amenés dans une salle, les mains attachées derrière le dos et un sac sur la tête. Les interrogatoires se poursuivaient jusqu'aux petites heures du matin. Quelquefois, on les réveillait en pleine nuit pour les traîner de force dans les marécages, à la merci de la faune sauvage. Leurs instructeurs prenaient leur réussite très au sérieux.

— Prépare-toi à mourir, chien sale ! Les gens de votre nature n'ont pas leur place ici.

— Où est-ce que tu t'en allais, quand on t'a capturé ?

— D'où viens-tu, cafard sans mère ?

— Combien êtes-vous dans ton groupe ?

Les insultes pleuvaient autant que les menaces physiques. Ils répétaient sans arrêt le même refrain :

— Mon nom est, untel, citoyen d'Haïti. Nous vaincrons !

Ils savaient qu'ils pourraient se faire tuer n'importe quand durant le débarquement, mais ils étaient tous prêts à sacrifier leur existence pour libérer leur pays du joug de la dictature. Ils apprirent à ne rien craindre de la mort que la mort elle-même. La vie ne valait la peine d'être vécue que si elle était placée au service de la cause.

On leur demanda ce qui avait déterminé leur enrôlement dans Jeune Haïti. L'instructeur cubain écrivait les réponses et les consignait sur deux tableaux à feuilles mobiles. Il se dégagea que la majorité s'était impliquée pour des raisons de vengeances personnelles. Presque tous avaient une querelle, un compte à régler avec le gouvernement en place et ils tenaient pour la plupart Duvalier responsable de toutes les exactions subies par leurs proches : un père, un frère, un cousin, un neveu, un oncle, assassinés ou disparus sans laisser de traces. Lorsque quelqu'un venait frapper à la porte pendant qu'on dormait, ce n'était jamais bon signe. Les cagouleurs entraient, se livraient à leur basse besogne sans mandat d'arrêt ni de perquisition, puis se fondaient dans l'obscurité avec leur chargement humain. Les victimes étaient kidnappées



en pyjamas et quelquefois en sous-vêtements. Le régime de Duvalier s'était approprié les ténèbres pour semer la terreur. La famille et les parents, dont le mari ou les enfants disparaissaient ainsi, étaient laissés sans recours. Affolés, ils passaient une nuit blanche à analyser les événements, à décider à quelle porte sonner, ignorant où leurs proches étaient emprisonnés et le motif de leur enlèvement. Le père de Jacques, un de ceux-là, avait trouvé la mort par asphyxie dans le coffre de la voiture qui le transportait au pénitencier de Port-au-Prince. Quelques prévenus plus chanceux furent torturés puis relâchés ; on voulait seulement leur faire peur ou leur faire entendre raison. Des personnes disparurent simplement parce qu'elles avaient refusé des promotions à des membres du corps des Volontaires de la Sécurité nationale (VSN) — les fameux « Tontons macoutes » de Duvalier —, ou avaient refusé de les inscrire sur des registres de salaire sans qu'ils aient à travailler. Tout pouvait être prétexte à une rafle ou à un enlèvement : des dettes non payées, un regard de travers, une dénonciation aussi calomnieuse soit-elle, une association avec quelqu'un ou un groupe soupçonné d'allégeance communiste — le nouveau fer de lance du gouvernement en place, qui s'était érigé en bouclier contre le péril rouge dans la Caraïbe afin de s'attirer les faveurs de l'administration américaine. Toute personne pouvait trahir, rapporter des faits ou de simples rumeurs. Jacques parla d'un de ses copains. Son propre frère l'avait vendu. On l'avait arrêté, puis emprisonné pendant des semaines, et

même après que son frère se fut refusé. Son père, un partisan du régime, avait réussi à obtenir sa libération. L'ami de Jacques ne s'était jamais remis de son incarcération. Il avait sombré dans la folie et fini par se pendre dans sa chambre.

Ils connaissaient le sort qui serait réservé à leurs proches si on les débusquait dans le maquis. Leurs instructeurs discutèrent de l'importance de garder toujours leurs pièces d'identité sur eux et non dans leur sac à dos, les détruire rapidement en cas de capture et récupérer celles des camarades tombés lors d'attaque. Il fallait à tout prix limiter les possibilités pour eux d'être reconnus ou en tout cas retarder le plus longtemps possible cette échéance.

Le second tableau comportait seulement trois entrées : il exposait leurs raisons idéologiques et politiques de s'être engagés. Si certains d'entre eux étaient des universitaires à différents stades de leur formation, d'autres avaient déjà une carrière et s'étaient impliqués dans la cause pour une période déterminée. Ils comptaient renverser le gouvernement en un rien de temps et escomptaient revenir à leurs occupations habituelles, dès la fin des opérations. Ils avaient tous entre vingt et un et trente-neuf ans. Jacques, le plus âgé, fut choisi pour guider le premier peloton. Il se refusa en faveur de Joseph qu'il estimait plus apte.

S'inspirant des motivations de chacun, Gerry, ancien journaliste de *Lambi*, rédigea un discours passionné livré par Jacques :

« Chers amis, lors de la séance de travail d'hier, bon nombre d'entre vous avez indiqué la vengeance

comme justification principale de votre engagement. Laissez-moi vous dire, même si je comprends votre choix, que la revanche seule ne saurait nous guider ; elle nous rend aveugles, annihile notre volonté et peut nous faire prendre de mauvaises décisions sur le terrain. Rappelez-vous que notre formation et nos entraînements visent surtout à assurer notre défense. En aucun temps, nous ne devons agresser la population civile. Nous n'avons qu'une cible : le corps des VSN, les Tontons macoutes. Nous éviterons aussi de tirer sur les membres de l'armée, autant que possible, sauf en cas d'attaques et dans le seul but de protéger nos vies quand il n'y a pas d'autres solutions. Nous devons développer et trouver des moyens pour faire comprendre à l'ensemble des militaires que ce n'est pas à eux que nous en voulons, mais aux complices du régime qui sèment la terreur partout sur leur passage et dont ils sont eux-mêmes parfois victimes. Nous ne pouvons connaître ni prévoir l'issue de cette aventure, mais nous devons saisir l'occasion que nous offre l'Histoire pour lancer une révolution décisive et humaniste dans le pays. Le terrain sera difficile, d'autant que nous ne le connaissons pas ou trop peu. Notre cause nous dépasse tous, elle est plus grande que chacun d'entre nous, plus grande que nous tous réunis. À partir de maintenant, ce groupe est notre seule famille. Vous ne pouvez ni ne devez parler de son existence à qui que ce soit. Dans les prochaines semaines, mettez vos affaires en ordre. S'il nous arrive malheur lors de notre débarquement, nos parents en seront informés en

temps et lieu. Si tout va bien, avec l'appui des autres camarades, nous serons de retour auprès des nôtres dans un temps record.

«Haïtiens, levons-nous ! Il est temps de cesser de nous vanter d'un passé glorieux forgé par nos ancêtres, dans lequel nous n'avons aucune part. Il est temps de passer à l'action pour soigner les blessures de notre peuple. La gloire du passé ne nourrit pas les affamés d'aujourd'hui. C'est à nous d'extirper notre pays de la misère dans laquelle il se trouve enlisé. C'est à nous de forger une Haïti nouvelle dont nos ancêtres seraient fiers. *Venceremos !* » termina-t-il le poing tendu au-dessus de sa tête.

— *Venceremos !* répondit la troupe en chœur.

— Jusqu'à la victoire finale ! cria l'un d'eux, sa main en porte-voix.

Tout le monde applaudit le discours enflammé prononcé par Jacques. Dans l'exaltation du moment, ils se seraient embarqués sur-le-champ. Selon les instructions, chacun retourna à ses occupations en attendant l'appel du départ.

Henri prit quelque temps après son entraînement afin de rendre visite aux amis de son oncle en Floride, question de brouiller un peu les pistes, puis regagna la banlieue de Queens et sa vie estudiantine. Il n'avait pas le cœur à la fête malgré les insistances de ses amis et les supplications de sa tante Marie-Rose de lâcher ses livres et de profiter de la fin de l'été. Il passait la majeure partie de son temps libre entre la bibliothèque et un Dojo pour parfaire ses techniques de combat. Il s'y appliqua si bien qu'il réussit un concours et obtint sa ceinture noire.

Le mois de juillet s'annonçait chaud et humide. Henri fit comprendre à ses hôtes qu'il aimait mieux rester bien au frais dans la maison climatisée. Ils n'insistèrent donc pas davantage. Son cœur n'y était plus tellement il avait hâte de plonger dans l'action. Il devint taciturne, se replia de plus en plus dans sa chambre.

## CHAPITRE 6

Au cours d'une soirée où Jacques avait rejoint Henri chez Gaston et Marie-Rose pendant qu'ils assistaient à une des dernières projections de *Pas de printemps pour Marnie*, il lui apprit qu'un groupe de *kamokens*<sup>3</sup>, un commando des Forces armées révolutionnaires haïtiennes (FARH) dirigé par Fred Baptiste et son frère Rennel, avait débarqué à Saltrou, autre nom de Belle-Anse — une petite ville du Sud-Est —, au cours du mois de juin 1964.

— L'endroit est bien choisi, approuva Henri. En cas de nécessité, ils pourront facilement se replier en République dominicaine.

— Oui, d'autant qu'une arrière-garde restera postée proche de la frontière, prête à les soutenir au besoin.

Fred Baptiste leur avait écrit quelques mois plus tôt pour «réunir en un seul bloc révolutionnaire toutes les forces vives de l'exil». «Il n'y a point de liberté sans révolution, affirmait-il. Il faut du sang pour améliorer le monde. Haïti peut et doit survivre,

---

3. Le terme *kamoken* vient des comprimés antipaludiques, appelés Camoquin.

mais le gouvernement dictatorial duvaliériste ne peut et ne doit survivre en Haïti. » Le sous-groupe armé de Jeune Haïti ouvrirait un second front dans la Grande-Anse afin de créer une brèche et de prêter main-forte à celui de Fred et de Rennel. De cette façon, ils feraient croire à une attaque multiple et forceraient le régime à déployer les ressources militaires du pays à deux endroits à la fois.



Vers la fin du mois de juillet, Jeune Haïti rassembla les treize volontaires pour la prochaine expédition. Répondant à l'appel, Henri suspendit ses activités en cours pour partir rejoindre ses amis volontaires en Floride sans rien dire à son oncle Gaston et à sa tante Marie-Rose et sans avertir l'Université. Il rangea soigneusement sa chambre et profita d'une sortie de ses hôtes pour filer à l'anglaise.

Henri remarqua que deux des volontaires, Wood et Sylvestre, se tenaient en retrait, l'air sombre. Il n'en fit pas de cas ; leur débarquement était imminent, et l'heure n'était plus aux plaisanteries. Pour cette raison, il ne mentionna pas leur changement d'attitude à Jacques. Vêtu d'une veste et fumant la pipe, un jeune Métis approuvait les discours, le regard songeur. Henri s'approcha de lui et se présenta.

— On m'appelle Stanley, affirma l'autre avec un sourire timide. Certains me surnomment prof, à cause de ma manie de faire des citations, mais je préfère Stanley.

— Eh bien, Stanley, je suis enchanté de faire ta connaissance. Il paraît, m'a dit Jacques, que tu es un ami d'enfance de Thomas ?

Le visage de Stanley s'éclaira.

— Jacques t'a parlé de moi ? C'est presque ça ; Thomas et moi nous sommes rencontrés à Harvard. Il est de deux ans mon cadet, mais depuis qu'il a fêté ses vingt-sept ans, cela ne se voit plus.

Henri rit à cette plaisanterie. Le dénommé Thomas était en grande conversation avec Jacques, et Henri ne voulut pas les interrompre.

— Thomas a quasiment enrôlé son frère, Philippe. Il faut dire que la motivation ne leur manque pas : les sbires de Duvalier ont tué leur père. « La vengeance est plus douce que le miel », disait le grand Homère.

Henri sourit. Le surnom de Stanley n'était pas usurpé. Jacques le rejoignit. Il s'excusa auprès de Stanley et le prit à part. Certes, il était essentiel qu'Henri découvre leurs camarades et qu'il noue avec eux des liens de confiance, mais il devait garder à l'esprit que plusieurs d'entre eux risquaient de mourir.

— Fraternise, mais ne t'attache pas. Sinon, le jour où l'un de tes amis mourra, tu risques de perdre ta lucidité. Et tu en auras besoin pour survivre et faire de notre mission un succès. Nous en aurons tous besoin.

Henri hochait la tête ; il avait compris la leçon. Jacques lui brossa à grands traits le portrait de leurs camarades : Wood et Sylvestre qu'il connaissait déjà, Stanley à qui il avait parlé, il y avait aussi



Alex, Gerry, un mulâtre de vingt-cinq ans dont le frère avait été torturé à mort par les VSN, Guy, Édgard, un mulâtre de vingt-six ans, courageux — son père avait disparu, sans doute enlevé et tué par les sbires de Papa Doc —, Manuel, Joseph, un mulâtre de vingt-six ans auquel Jacques faisait entièrement confiance : « C'est un chef naturel », précisa-t-il, et les deux frères là-bas, Philippe et Thomas.

— Oui, Stanley m'a un peu raconté leur histoire.

— Bien. De toute façon, tu vas vite les connaître tous. Mais pense à ce que je t'ai dit.

Du fait de leur différence d'âge, Jacques avait toujours fait figure de frère aîné pour Henri, et il le respectait autant qu'il l'appréciait. Lorsqu'ils étaient enfants, Henri répétait à qui voulait l'entendre que Jacques était son frère de sang, qu'il lui confierait sa vie s'il le fallait. Et voilà qu'il se retrouvait dans une situation où ces paroles naïves de pure admiration risquaient de devenir réalité.

Ils passèrent leurs dernières journées sur le continent à figoler leur planification et à se conditionner à quitter la Floride pour basculer dans l'inconnu. Wood et Sylvestre sortirent faire quelques achats de dernière minute. Henri, aussitôt appuyé par Stanley, proposa Jacques comme leader. Très ému, son ami d'enfance préféra s'occuper de la communication. Il maintiendrait le lien entre les sous-factions lors des déplacements. Ce fut Joseph, le calme et responsable Joseph qui prit la tête du groupe. Deux heures avant le départ, Wood et

Sylvestre n'étaient toujours pas revenus. La mine sombre, Jacques pestait.

— Malgré toutes nos précautions, nous savions qu'un tel événement risquait de se produire, dit Joseph. Je vais demander qu'on nous envoie deux volontaires.

Henri confia à un des instructeurs une lettre à l'attention de son oncle et de sa tante, à expédier après leur débarquement. Il savait qu'ils s'inquiéteraient s'ils ne recevaient pas de ses nouvelles.

*Cher oncle Gaston, chère tante Marie-Rose,*

*Vous vous demandez probablement ce qui m'est arrivé et aussi quelle est la raison de mon absence précipitée. Je suis désolé de l'inquiétude que cela a dû vous causer, car ce n'est pas dans mes habitudes de disparaître ainsi. Je ne pouvais ni ne devais évoquer l'action pour laquelle je me suis porté volontaire. Vous en entendrez parler sans doute sous peu. Sachez que je vais bien et que je serai de retour à temps pour la rentrée à l'université.*

*Je vous saurais gré de taire mon absence à mes parents pour ne pas les inquiéter indûment. Dites-leur, et aussi à ceux de vos connaissances qui le demanderont, que je profite de la fin des vacances pour visiter les États-Unis.*

*Je vous remercie encore de m'avoir accueilli à bras ouverts et de m'avoir considéré comme un fils. Je vous en suis grandement reconnaissant.*

*Passez une belle fin d'été, j'ai déjà hâte de vous revoir.*

*Affectueuses embrassades.*

*Votre neveu, Henri.*

Ils étaient déjà sur le quai, lorsque deux gailards les rejoignirent.

— Je m'appelle Yan, et voici Toussaint. Alors, on la commence, cette croisière ?

Tous éclatèrent de rire et se serrèrent la main. Yan avait le tour de détendre l'ambiance dans n'importe quelle circonstance.

## CHAPITRE 7

Ils partirent de Miami le 3 août 1964 en fin de journée — une de ces journées qui marquent l'histoire d'une vie — pour un voyage dont ils ignoraient tant l'issue que l'impact. Aussitôt à bord, Jacques s'installa dans la cabine de pilotage, pendant qu'Henri larguait les amarres. Leur bateau de pêche à la coque en acier était conçu pour la navigation hauturière.

Henri rejoignit Jacques.

— Amarres larguées, capitaine ! dit-il en offrant un salut militaire à son ami.

Jacques éclata de rire. Il avait choisi d'emprunter la route maritime jusqu'à Nassau, puis de longer les îles Turques-et-Caïques pour débarquer dans une anse discrète entre Côteaux et Les Anglais. De là, ils gagneraient les montagnes, soulèveraient les villages et prendraient l'aéroport de Jérémie, point stratégique de ravitaillement et de commerce de Haïti. Henri fronça les sourcils.

— Tu ne préfères pas prendre la route de Cuba ? Pourquoi ? Il me semble qu'en cas de besoin, on

pourrait trouver facilement de l'aide de la part de camarades.

— Dans ton scénario de l'Internationale, tu oublies un protagoniste essentiel : les garde-côtes américains. Ils surveillent tout trafic éventuel avec Cuba. Mieux vaut ne pas avoir à vérifier si notre petite opération reçoit l'aval du Président Johnson. Si on se bute à des difficultés, ta mère va vouloir m'arracher la tête ! Tiens, passe-moi le livre des feux, s'il te plaît.

— Le quoi ?

— Le livre des feux, le document sur lequel figurent tous les phares, balises, bouées et signaux de brume. Cela va me permettre de me guider.

La porte de la cabine s'ouvrit sur un Yan hilare.

— Je ne sais pas ce que vous avez tous mangé, mais je suis content de ne pas y avoir goûté !

Devant leur air interrogateur, il précisa :

— La plupart de nos amis sont déjà en train de rendre tripes et boyaux. Le pied marin ne faisait pas partie des critères d'admission dans notre escouade ?

Jacques répondit qu'ils avaient priorisé plutôt l'entraînement militaire, l'expérience des arts martiaux, une loyauté sans faille, des aptitudes en mécanique et...

— OK, OK, je rigolais. J'ai toujours un peu peur de passer pour le vieillard de service. Apparemment, je suis le seul à avoir atteint l'âge vénérable de quarante ans, et j'en fais peut-être un peu trop. Je vais voir si je peux les aider. Mais Joseph aussi est

malade. Stanley s'occupe de lui. Combien de temps va durer la traversée ?

— Environ soixante-dix heures.

— Tant que ça ? intervint Henri, surpris.

— Notre navire avance à près de neuf nœuds, c'est déjà beaucoup pour un bateau de pêche.

Restés seuls, Jacques et Henri demeurèrent silencieux. Jacques pensait à Wood et à Sylvestre. Il espérait que leur défection était causée par la peur ; sinon, il lui faudrait admettre qu'il s'agissait de taupes, mais aux ordres de qui ? Henri, quant à lui, s'interrogeait sur leur expédition. Joseph ne leur livrait que quelques bribes d'information, ici et là. Une chose était certaine : il leur faudrait s'adapter.



Guy entra dans la cabine. Avec son air de jeune homme de bonne famille, il leur demanda s'il pouvait les dessiner. Cela lui permettrait certainement de faire passer ce maudit mal de mer qui refusait de le quitter depuis qu'il avait embarqué. À vingt ans à peine, Guy s'était engagé à leurs côtés autant pour vivre une aventure que pour libérer Haïti du joug de Duvalier. C'était son ami Gerry qui l'avait recruté.

— Vous comprenez, j'ai besoin de me sentir en contrôle de la situation. Rester passif m'est intolérable.

Jacques et Henri hochèrent la tête : partir en guérilla n'était pas à proprement parler synonyme

de contrôle ; si Guy cherchait une assurance, il risquait de déchanter.



Après avoir dépassé Nassau, le moteur diesel toussa, puis s'arrêta. Jacques demanda à Henri d'aller chercher Édgard.

— Il s'y connaît en mécanique, et sa rigueur est indéfectible. S'il y a quelqu'un pour nous tirer de ce mauvais pas, c'est lui. Avertis les autres de ne pas boire d'eau, la désalinisation ne fonctionne plus tant que le moteur est en panne.

Henri rejoignit le pont, où la plupart de ses camarades se trouvaient pour respirer l'air frais de la nuit. Ils avaient repris leur allant. Seuls Philippe et Thomas semblaient encore très malades. La mer s'étalait, calme. Au loin, quelques navires croisaient. Henri s'approcha d'un grand gaillard à l'air concentré et aux traits sévères.

— Édgard ? Jacques a besoin de toi.

— On n'avance plus. De quoi s'agit-il ?

— Le moteur diesel est tombé en panne.

— On y va ! répondit Édgard en se retroussant les manches.

Henri nota le sourire qui éclairait son visage. En voilà un autre qui détestait rester passif !

Quelques instants plus tard, Édgard soulevait la trappe qui permettait d'accéder au moteur. Il siffla entre ses dents :

— Wow ! Un Cummings !

Henri leva les mains en signe d'incompréhension.

— On ne pouvait pas avoir mieux. Que ce soit leur architecture, leur système d'injection ou l'intégration de leurs équipements, tout est simple, efficace et fiable. Cela ne devrait pas me prendre longtemps à le réparer. Il doit avoir juste besoin d'un petit réglage. Tu peux dire à Jacques qu'il n'aura pas le temps de s'offrir une sieste.

Henri laissa Édgard à son enthousiasme et partit avertir son « capitaine ».



Toutes les six heures, Henri relayait Jacques à la barre pour que son ami puisse dormir, mais Jacques revenait toujours bien avant la fin de son quart de repos et vérifiait qu'ils n'avaient pas dévié de leur route. Au large des îles Turques-et-Caïques, ils croisèrent un navire qui avançait tous feux éteints. D'une voix blanche, Jacques demanda à Henri d'aller sur le pont et de demander aux autres de se faire discrets ; trafiquants, clandestins, mercenaires, on ne savait pas à qui on avait affaire.

— Oui, mais s'ils ont besoin de se cacher ? Où vont-ils aller ? On a mis tout notre arsenal et nos rations dans le carré, et il est plein.

— De toute façon, ils ne pouvaient pas tous y entrer. Distribue quelques armes au cas où, et qu'ils se tiennent prêts à faire feu.

Henri rejoignit leurs camarades. Certains avaient repéré le navire suspect. Henri leur transmit les instructions de Jacques que Joseph approuva. Ce fut lui qui distribua les armes dans



un silence solennel. Un gars qui avait l'air d'avoir tout juste seize ans, même s'il en avait neuf de plus, s'approcha d'Henri.

— En avant ! Enfin de l'action !

Joseph tempéra son enthousiasme en l'enjoignant à plus de retenue. Alex obtempéra de mauvaise grâce. Il s'allongea et appuya son fusil sur le bastingage. Henri tenta de le dérider.

— Faut dire qu'avec tes oreilles en feuilles de chou, on te repère à des kilomètres, murmura-t-il.

Alex émit un petit rire.

— Il m'est un peu difficile de me réfréner. Mes doigts et mes pieds fourmillent à force de rester là, à attendre.

— Il n'y en a plus pour très longtemps. Tu vas en avoir de l'action, et peut-être même au-delà de tes attentes.

— Tant mieux. En avant ! C'est ma devise.

Henri fournit un effort pour ne pas éclater de rire. Une devise ?

— Vraiment ?

— Je refuse de faire comme nos parents, de rester coi, d'attendre et finalement de mourir comme un lapin ébloui dans les phares d'une voiture. Il faut changer les choses. C'est pour cela que je me suis engagé dans cette aventure. Pas pour rester discret et faire le dos rond.

Alex était volontaire et impétueux. Il pourrait les mettre en danger, s'il ne savait pas se maîtriser, pensa Henri. D'un autre côté, Joseph le connaissait certainement davantage et réussissait à le dompter

avec peu de mots. Henri choisit de lui accorder sa confiance.

Le navire dérivait vers eux, moteur coupé. Sa silhouette se précisait : d'une longueur de quarante pieds, il était flanqué de trois bouées. Sur le pont, des ombres s'activaient. Tous retenaient leur souffle. Henri remarqua à la poupe un treuil qui retenait des filets de pêche. La brise faisait cliqueter les gréements dans le silence des hommes. Le chalutier continua de glisser sur sa trajectoire et s'éloigna. Sur le bateau de Jeune Haïti, tous poussèrent un soupir de soulagement. Ils décidèrent d'un commun accord de conserver leurs armes à portée de main. La chance avait été de leur côté, cette fois. Il n'en serait peut-être pas toujours ainsi.



À la fin de la journée du 5 août, ils arrivèrent en vue d'Haïti. Henri crut qu'ils débarqueraient plus tôt que prévu, mais Jacques le détrompa.

— On va devoir lutter contre le vent, cela va terriblement nous ralentir. Peux-tu me passer l'annuaire des marées s'il te plaît ?

— Ça ressemble à quoi ?

— À une sorte d'éphéméride. Sa couverture est bleue.

Henri fouilla dans les différents papiers, ouvrit d'autres portes de placard. Il se tourna vers Jacques et haussa les épaules.

— Je ne vois rien qui correspond à ta description. T'es certain qu'il est là ?

— Bien sûr, tous les bateaux de pêche hauturière en sont équipés. Prends la barre, je vais le trouver.

Henri s'installa au gouvernail, pendant que Jacques examinait à son tour les documents. Il les passa tous en revue, en vain. Le visage défait, il se tourna vers son ami :

— Là, on a un problème.

— Pourquoi ? Le livre des feux ne suffit pas pour trouver notre route ?

— Ici, et plus particulièrement en cette saison, les coefficients des marées sont très importants. Même si je mets le cap sur notre destination, sans la connaissance des marées et des courants, nous risquons de dériver et d'accoster à une autre place.

— Ce n'est pas si grave que ça, non ? L'essentiel, c'est que nous arrivions à couvert et que nous nous rendions à Jérémie.

— Tu ne comprends pas. Nous sommes partis avec le strict minimum de rations et d'armement. On doit nous parachuter le plus gros entre Côteaux et Les Anglais. Si nous débarquons plus loin, aller chercher tout ça nous mettra en danger, sans parler du fait qu'un tel chargement risque d'alerter les autorités. Nous devons alors nous débrouiller avec ce que nous avons, et c'est plutôt maigre.

La tension monta d'un cran dans la cabine. Les deux amis se turent. Pendant plusieurs heures, le regard fixé devant lui, Jacques guettait le moindre indice qui lui indiquerait la présence de courants de dérive et de marée. La nuit tomba. Averti de la situation, Joseph s'en remit à Jacques.

— Je sais que tu fais au mieux. Dans cette nuit noire, on ne peut pas identifier les villages sur la côte avant d'être nous-mêmes découverts. Tant pis si nous accostons ailleurs. Il est temps de jeter l'ancre et de mener à bien notre mission. Et ça commence maintenant.

Jacques hocha la tête. Dans les dernières heures du 5 août, ils mouillèrent toutes lumières éteintes à Petite-Rivière de Dame-Marie, dans le sud-ouest de la partie de l'île d'Hispaniola occupée par Haïti, à plus de 35 kilomètres de leur destination initiale.

## CHAPITRE 8

Des deux cents membres que comportait le groupe, les treize volontaires à bord devaient former une tête de pont qui établirait les bases dans la région de la Grande-Anse pour renforcer l'action de Fred, avant d'être rejoints par un second groupe de douze deux semaines après, puis par un troisième. Dans leurs vêtements de camouflage achetés dans des magasins de surplus de l'armée, ils attendirent le cœur battant, à l'affût du moindre mouvement sur la berge. Ils descendirent silencieusement le canot pneumatique à la mer. Plusieurs allers-retours furent nécessaires pour débarquer tout l'équipement. Lors d'un chargement, un des sacs contenant des munitions et quelques armes tomba à l'eau. Henri déglutit. Pourvu qu'elles ne leur manquent pas ! Ils continuèrent leur transbordement.

Joseph leur ordonna de couler le bateau. Yan déboucha le renvoi de la cale et fronça les sourcils : l'eau s'infiltrait trop lentement. Ils n'avaient pas le temps de rester pour regarder et attendre que sombre l'embarcation. L'incendier ? Ce n'était pas la meilleure décision à prendre dans les circonstances.

Pour éviter d'être repérés, Jacques et Henri préparèrent un feu qui produisait beaucoup de fumée, mais peu de flammes. Il brûlerait lentement, mais le jour ne se lèverait pas avant que tout soit consumé. Et ils se croyaient assez loin de toute civilisation pour être découverts.

Ils percèrent le canot pneumatique de coups de couteau, le plièrent soigneusement, l'enfouirent dans les mangroves et le recouvrirent de branches coupées. Ils se répartirent le matériel et empruntèrent le chemin des montagnes, selon le plan prévu.



Le vent tourna et le feu prit de l'ampleur, alimenté par l'huile et le mazout. Attirés par la lueur qui tranchait dans la nuit, quelques paysans curieux regardaient du haut d'une colline voisine ce brasier. Deux d'entre eux décidèrent qu'ils iraient voir le lendemain ce dont il retournait.



La chaleur suffocante et l'humidité les frappèrent de plein fouet. Les treize engagés de Jeune Haïti trouvèrent la montée — une escalade à flanc de montagne avec un important dénivelé — plus ardue qu'ils ne l'avaient estimé. Le poids de leurs sacs les ralentissait. Chargés comme des baudets, les treize combattants haletaient. Malgré ces difficultés, ils se déplaçaient au pas de course, mettant le plus de distance possible entre la côte et eux. Tout en grim-

pant, ils essayaient d'enregistrer cette explosion de couleurs qu'ils avaient oubliées ou que, pour ceux nés aux États-Unis, ils découvraient. La nuit n'y changeait rien : ils n'avaient pas assez d'yeux pour tout voir.

Selon ce qu'ils savaient, ils ne devaient guère rencontrer de résistance dans cette partie peu peuplée et reculée du pays. Ils avaient estimé pouvoir tenir deux mois avant d'être obligés de battre en retraite. Tout semblait bien planifié ; leur mission ne pouvait que réussir.

Ils établirent un bivouac dans une clairière. Yan prit le premier tour de garde, Henri le second, Jacques, le troisième. Chaque sous-groupe s'organisa ainsi ; tous dressèrent les tentes et s'installèrent pour la nuit. Ils décidèrent de ne pas faire de feu et se contentèrent de consommer des conserves.

Les chants des frégates superbes, pluviers siffleurs et autres colombes d'Hispaniola les réveillèrent au lever du jour. Ceux qui débarquaient en Haïti pour la première fois avaient l'impression d'être arrivés au paradis. La fraîcheur du matin leur fit oublier la touffeur de la veille. Ils respirèrent l'air du pays à pleins poumons, heureux d'être là, prêts à passer à l'action. Guy sortit son carnet d'esquisses et croqua la scène au fusain.

Joseph fit le point sur la situation, indiqua l'objectif de la journée et lança une discussion afin d'être au fait de l'état d'esprit des camarades dans le but d'alléger toute appréhension éventuelle.

— Qui veut parler de ses premières impressions ?

Les réponses fusèrent de toutes parts sur des notes variées.

— Excitation ! dit Gerry.

— Anticipation !

— Peur de ce qui m'attend, de ne pas être à la hauteur, de manquer de préparation.

— Souffle coupé. Je me rends compte que j'aurais dû en connaître bien davantage sur le pays de mon enfance. Il m'est devenu étranger.

— Hâte de prendre contact et d'engager le dialogue avec la population !

Joseph encouragea ceux qui exprimaient quelques doutes à les préciser. C'est Yan qui trouva les mots pour les tranquilliser. Chacun avait fait ce qu'il fallait jusque-là. Chacun pouvait s'appuyer sur le groupe. La discussion terminée, ils sortirent leurs cartes topographiques afin de repérer leur emplacement et de décider de la suite des événements. Ils procédèrent à un inventaire rapide de leurs possessions, divisèrent fusils et munitions et testèrent leurs équipements. Un des walkies-talkies refusa de se brancher sur le canal convenu. Ils essayèrent toutes les fréquences. Peine perdue. Un des groupes se retrouverait privé de moyen de communication.

C'est à ce moment-là que, encouragé par Joseph, Gerry sortit une radio. Aucun d'entre eux ne connaissait ce modèle pourtant courant aux États-Unis. Gerry expliqua que cet appareil leur permettrait de rejoindre leurs contacts à l'étranger et d'assurer leur approvisionnement.

— Quels contacts ? demanda Henri, curieux d'en savoir plus.



Gerry tordit du nez.

— Eh bien, à dire vrai, je ne les ai jamais rencontrés, mais...

— Notre approvisionnement dépend d'inconnus ! s'exclama Jacques.

Chacun se mit à discuter avec son voisin, dans des apartés aussi vifs que choqués. Joseph tenta d'apaiser tout le monde.

— Ce que Gerry veut dire, si vous voulez bien lui en laisser la chance, c'est qu'il n'a pas lui-même rencontré ses contacts, mais que c'est notre organisation qui les lui a fournis. Est-ce que quelqu'un trouve vraiment à redire à ça ?

Gerry haussa les épaules. S'ils croyaient qu'il ne voulait pas venger son frère torturé à mort, s'ils pensaient qu'il se fichait de la réussite de leur opération, ils pouvaient tout aussi bien le laisser là. Jacques lui prit l'avant-bras et le serra en signe de camaraderie. L'atmosphère s'alléga.

D'un commun accord, ils optèrent pour se séparer en trois groupes : deux de quatre et un de cinq.

— Cela va compliquer un peu les déplacements et nous rendre moins souples si nous devons retraiter en urgence, mais nous devons vivre avec. Nous n'avons pas d'autre choix.

Thomas insista pour ne pas être séparé de son frère, Philippe. Joseph brisa le walkie-talkie défectueux sous le talon de sa botte et l'enterra. Ils se déployèrent en éventail à travers la campagne environnante tout en évitant d'engager la conversation avec les riverains. Pour l'heure, ils devaient avancer. Ils entraînaient des villageois à leur

suite plus tard. Et ils maintinrent le silence radio. Chacun se concentra sur sa marche. Les sentiers montagneux étaient particulièrement escarpés. Ils alternèrent escalade et descente toute la journée. Ils progressaient lentement, mais sûrement. Une seule pensée les unissait : ils avaient tous hâte de pouvoir se frotter à la population, de la convaincre et de combattre les suppôts du régime.

## CHAPITRE 9

Le matin au réveil, les deux riverains curieux qui avaient observé l'incendie sur la mer se rendirent jusqu'à la côte au terme d'une marche de deux heures. Par chance, le feu avait tout consumé et le reste du bateau avait sombré. Quelques flaques d'huile flottaient çà et là, mais ils n'y prêtèrent pas attention. Ils longèrent la grève sans succès. Interloqués de ne rien trouver, ils rebroussèrent chemin, déterminés à rapporter l'incident au responsable de la section communale dès qu'ils le pourraient. Navrés d'avoir perdu autant de temps pour la culture de leurs champs, ils se dépêchèrent d'y retourner. La terre n'attend pas.

Le lendemain, ils rencontrèrent le chef de leur localité. Ils lui racontèrent avec moult détails et force mouvements des bras ce qu'ils avaient observé deux jours auparavant ainsi que leur épopée jusqu'à la côte. Ils firent état de leur voyage et indiquèrent l'emplacement de l'incendie aussi précisément que possible. Ils en profitèrent pour lui demander une compensation ; après tout, ils avaient quitté leur plantation et perdu une journée

de labeur. On leur promit d'obtenir une récompense pour eux auprès de la hiérarchie. Après les avoir salués, le chef de la localité sella son cheval et partit au galop jusqu'au village voisin faire son rapport au délégué du gouvernement. Lui aussi flairait l'occasion d'obtenir une belle gratification. Cette nouvelle pouvait revêtir une grande importance. Après avoir raconté et embelli un peu son récit, il reçut l'assurance qu'il ne serait pas oublié lors du partage d'un éventuel dédommagement de la part des autorités de la capitale. Le commandant du commissariat de campagne consigna le tout dans un procès-verbal officiel qu'il prit le temps de dactylographier avec soin, à deux doigts, sur la vieille machine Remington rouillée aux lettres qui collaient. Elle n'avait que très peu servi dans cette localité où il ne se passait presque jamais rien qui valut un compte rendu écrit en double exemplaire carboné. Il narra ce qu'il avait entendu dans le style le plus ampoulé que le lui permettaient ses maigres années d'études. Il embellit lui aussi le tout dans l'intention de s'assurer que le préfet de la Grande-Anse se montrerait des plus généreux à son égard. Peut-être obtiendrait-il ce transfert qu'il demandait depuis des années afin de sortir de ce village perdu dans lequel son travail se résumait à démêler des querelles d'appartenance de chèvres ou de vaches égarées. Il plaça son rapport dans une enveloppe jaunie dont la colle n'adhérait plus et revêtit son uniforme le plus présentable pour se rendre à la grande ville, à une bonne journée de cheval.

Trois jours après le débarquement de Jeune Haïti, le commissaire de campagne expliqua la situation à la secrétaire du préfet. En cerbère, elle gardait jalousement l'entrée, son pupitre faisant office de barrière contre tout intrus. Elle l'examina des pieds à la tête. Dès qu'elle exposa l'objet de sa visite au préfet, celui-ci le reçut. Le commissaire, impressionné par le faste de la pièce plus vaste que son poste de gendarmerie, lui tendit la lettre et crut bon d'en commenter le contenu.

— Ceci est de la plus haute importance, votre Excellence.

La flatterie fit son effet. Le préfet se rengorgea.

— Le Président sera sans doute heureux d'apprendre votre diligence en la matière, Commissaire, et que vous vous êtes déplacé pour me remettre ce rapport en mains propres. Mais vous devez être fatigué après un si long voyage. Je vais demander à ma secrétaire de vous fournir un bon repas et de vous trouver un établissement pour la nuit. De mon côté, je transmets immédiatement cette nouvelle au Palais national. Madame Saint-Juste ! hurla-t-il depuis son pupitre.

Dès qu'elle apparut, il lui donna des consignes afin de prendre soin de cette personne importante qui leur délivrait des informations cruciales.

— Revenez me voir, madame, dès que vous aurez terminé.

— Merci, monsieur le Préfet, *mèsi anpil*.

Le commissaire prit congé de son hôte en le saluant bien bas, chapeau en main. Il sortit du bureau, des rêves de festin et de soirée mondaine

plein la tête. Trente minutes plus tard, le préfet dictait une lettre adressée au Palais national.

*Préfecture de la Grande-Anse*

*Le 7 août 1964*

*À Son Excellence, l'Honorable Docteur François Duvalier,*

*Chef suprême et effectif des Forces armées,  
Président à vie de la République*

*Votre Excellence,*

*J'ai l'honneur de vous informer qu'il a été porté à ma connaissance les faits suivants. Dans la nuit du 5 au 6 août, deux paysans ont observé une lueur brillante qu'ils croyaient provenir d'un incendie sans doute en direction de la rade de l'Anse-à-Marie dans la Commune de Dame-Marie. Les deux agriculteurs se sont rendus sur les lieux le lendemain et n'ont pas trouvé la cause ni l'origine de cet incendie. Ils ont rapporté l'incident dès le lendemain au Chef de la section rurale qui l'a relayé au Commandant du commissariat local et qui est venu m'en faire un compte rendu aujourd'hui même. Je suis très heureux de constater la vigilance dont ont fait preuve tous les citoyens honorables impliqués dans le rapport de ces faits. Je sais que votre Présidence appréciera leurs actions.*

*J'ai pensé que cet incident retiendrait l'attention des plus éminentes instances de la Nation et c'est pourquoi j'ai le privilège de le signaler à la haute attention de votre Excellence.*

*Daignez agréer, Excellence, l'expression de mon dévouement et de ma respectueuse considération.*

*Jean-Robert Sanon,  
Préfet de la Grande-Anse*



La missive fut transmise par télex au Palais national où, enregistrée et estampillée de la mention URGENT en rouge, elle fut livrée séance tenante dans les bureaux du Président. Le secrétaire particulier de Duvalier la relaya aux Services secrets sans même en avoir informé le chef de l'État. On ordonna aux garde-côtes de la base navale de Jérémie d'appareiller aux fins de l'enquête, de faire diligence et d'agir avec une discrétion absolue. Après quelques heures, ils jetèrent l'ancre dans la rade de l'Anse-à-Marie. Les hommes-grenouilles réalisèrent quelques plongées infructueuses avant de localiser une épave passablement calcinée. Ils furent en mesure de relever le nom et le port d'origine du navire qui, bien que noircis, restaient lisibles. Ils ramenèrent à la surface un sac d'armes et de munitions. Le commandant de l'équipage ordonna une fouille minutieuse de la berge et des environs immédiats. Une petite escouade armée se déploya pour ratisser la zone; c'est ainsi que le canot pneumatique fut découvert. Soupçonnant une possible invasion, deux mois seulement après celle des FARH, les garde-côtes relayèrent ces renseignements aux Services secrets qui s'empresèrent d'avertir le bureau de la Présidence.

Le 28 juin 1964, un commando de rebelles, dirigé par Fred Baptiste et son frère Renel, qui s'entraînait depuis quelques années en République dominicaine, s'était infiltré dans la région du sud-est d'Haïti. La nouvelle de leur débarquement à

Belle-Anse s'était répandue comme une traînée de poudre. Le gouvernement de Duvalier était resté impuissant contre ces radios qui changeaient constamment de fréquences. S'il avait échoué à les museler, il avait avisé tant les militaires que les macoutes que quiconque serait pris à les écouter serait arrêté sur-le-champ et accusé de crime contre l'État. Ils avaient déployé des bataillons entiers à la recherche des insurgés, passé toute la région au peigne fin et appliqué une politique de représailles contre la population, même innocente. Malgré la propagande gouvernementale et les exactions de l'armée et des VSN, les civils n'avaient montré que du respect pour les vingt-cinq héros de ce commando de rebelles. Partout où ils étaient allés, on les avait accueillis à bras ouverts. Ils étaient si bien préparés à la guérilla que les militaires dépêchés à leur trousses n'avaient pas réussi à les localiser : invisibles, ils se fondaient dans les bois. Dans un rapport envoyé en juillet 1964 à Duvalier, on avait mentionné que les *kamokens* pouvaient apparaître et disparaître à leur guise et qu'ils restaient introuvables en dépit de tous les efforts déployés. Le Président était entré dans une colère à la hauteur de sa réputation. Il avait ordonné l'extermination de tous ceux qui avaient pu ou auraient pu avoir été en contact avec ces rebelles, ceux qui avaient été susceptibles de leur prêter assistance et ceux qui avaient omis de les dénoncer aux autorités. Les deux corps réunis, l'armée et les Tontons macoutes, avaient mené une vaste opération de nettoyage et de répression brutale dans les localités de Mapou,



Thiotte, Grand-Gosier et Belle-Anse où s'étaient établis les commandos de Fred Baptiste, et exécuté plus de six cents personnes. Hommes, femmes, enfants, nouveau-nés et vieillards, des familles entières étaient tombées sous leurs coups lors du massacre des paysans de Thiotte. Toute la région était devenue un charnier à ciel ouvert. Quelques jours plus tard, une patrouille avait trouvé un garçonnet, qui avait réussi à échapper au carnage par miracle. On l'avait conduit au Palais national, où Duvalier l'aurait torturé, tué et, peut-être même, mangé selon la rumeur qui courait<sup>4</sup>.

En entendant que de nouveaux rebelles avaient débarqué, Duvalier entra dans une colère noire et, de sa voix nasillarde, convoqua sur-le-champ tout son état-major.

— J'exige le secret absolu dans ce dossier ! La coordination se fera de mon cabinet. Je veux un plan, aujourd'hui, sur mon bureau ! Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour attraper ces cafards avant qu'ils ne s'incrument dans le pays ! Je veux être tenu au courant jour et nuit ! Et si un seul mot de cette affaire transpire, je vous tiendrai tous responsables ! Chacun d'entre vous ! Et je vous le ferai payer. Me suis-je bien fait comprendre ?

---

4. On dit en effet que Duvalier mangeait le cœur de ses opposants.

## CHAPITRE 10

Jusque-là, les insurgés n'avaient rencontré âme qui vive. Désireux d'atteindre au plus vite leur objectif et soucieux de rester discrets, ils s'enfoncèrent dans les montagnes pour la nuit et s'arrêtèrent aux abords d'une bourgade, avant la ville de Chambellan. Le village se composait d'une quinzaine de pauvres habitations réparties de part et d'autre d'un sentier qui se perdait dans la forêt. Une discussion houleuse entre époux, les pleurs d'un nourrisson, une fillette qui refusait d'aller se coucher : cette part de normalité qui s'immiscait dans leur clandestinité les fit sourire. Ils établirent leur bivouac pour la nuit, en retrait. Joseph sortit sa carte d'état-major, comme il aimait l'appeler.

— On avance à la vitesse d'un escargot, dit-il. Mais si on se déplaçait en ligne droite, je ne donnerais pas cher de notre peau.

— C'est la faute à Jacques, dit Henri en poussant du coude son ami. Il traîne la patte en se faisant passer pour un ancien combattant.

Des éclats de rire fusèrent. Joseph leur demanda de se calmer. Ils devaient le lendemain atteindre

un hameau, où Manuel avait de la parenté. La prudence était de mise ; on ne savait jamais qui soutenait Papa Doc. Leur deuxième nuit se déroula sans incident notable, à l'exception du froid. Même en ce début d'août, le climat des montagnes pouvait surprendre, surtout ceux qui s'étaient faits à celui de la Floride.

— On pourrait peut-être faire un petit feu, histoire de se réchauffer, proposa Édgard.

Guy, qui aurait voulu dessiner une scène de leur bivouac, approuva de la tête.

— Justement, j'avais envie d'envoyer des cartons d'invitation aux Tontons macoutes, railla Yan.

— Vous deux, puisque vous avez besoin de vous occuper, vous monterez la garde, ordonna Joseph. Jacques, reste un peu. Les autres, préparez-vous pour la nuit.

Philippe, qui s'apprêtait à aborder Toussaint, resta le bras levé, un vague sourire aux lèvres. Thomas toussa ; son frère le suivit en soupirant. Lorsque chacun se fut retiré dans sa tente, Joseph s'accroupit à côté de Jacques.

— J'aimerais qu'on discute de stratégie, murmura-t-il. De Chambellan à Jérémie, nous en aurons pour au moins deux jours, si tout se passe bien. Si nous tardons, nous nous mettons en danger inutilement et le FARH aussi. Il nous faut accélérer.

Jacques opina.

— Je vais m'assurer que nos têtes folles en prennent conscience.

Cette nuit-là, le sommeil d'Henri fut peuplé de cauchemars. S'il avait hâte d'arriver à Jérémie

— aurait-il la possibilité de revoir sa mère ? —, l'angoisse d'échouer le tenaillait : les Tontons macoutes le repéraient, l'enlevaient et faisaient subir à sa famille toutes sortes de supplices devant ses yeux horrifiés.

Le lendemain matin, ils se séparèrent à nouveau. À l'approche d'un hameau, deux paysans revenaient des champs quand ils crurent percevoir des mouvements dans le maïs. Ils retournèrent sur leurs pas, leurs machettes à la main. Blêmes, Yan et Édgard attendaient à plat ventre, à deux mètres d'eux, fusil en joue et index crispé sur la gâchette.

Un des agriculteurs, aux aguets, faisait rouler ses yeux de gauche à droite. La sueur ruisselait du front de Yan et d'Édgard, immobiles jusqu'à ne plus oser respirer. L'homme ôta son chapeau, se gratta la tête et dit à son acolyte en haussant les épaules :

— Ça doit encore être le chien à Louis ! Un de ces jours, il va se faire couper... par accident !

Les deux paysans repartirent en riant aux éclats. Édgard et Yan mirent quelques minutes à reprendre leurs esprits ; leurs cœurs cognaient à tout rompre. Lors de leur entraînement, ils avaient convenu de ne s'attaquer aux civils qu'en dernier recours.

Arrivés à leur point de rencontre aux abords de la localité de Cadette, ils racontèrent l'incident aux autres. Ils devaient tenir compte dès lors d'un facteur nouveau et incontournable.

— Comment allons-nous faire pour approcher les gens et les rallier à notre cause ? Beaucoup voient encore en Duvalier leur Papa Doc, releva Yan.

— Nous ne disposons pas de grosses sommes à distribuer aux miséreux que nous croiserons sur notre route, dit Joseph. La situation a empiré depuis notre départ du pays.

Tous hochèrent la tête. Les différents rapports en avaient fait état et, même s'ils évitaient les zones habitées depuis quarante-huit heures, le peu de personnes qu'ils avaient rencontrées ne leur avaient laissé aucun doute : à part les proches de Duvalier et leurs serviteurs, la seule chose qui prospérait en Haïti était l'indigence.

— Cela fait mal de les voir comme ça, pensa Guy à voix haute. Ils sont notre chair et notre sang.

— Nous devons nous montrer convaincants, insista Joseph, et expliquer aux paysans que nous comprenons leur situation, que nous sommes de leur bord. Ces gens ont faim, ils veulent survivre. C'est tout. Se soulever ne sera pas leur premier réflexe.

Ils convinrent que Manuel, habillé en civil, irait parler à sa famille. Il évaluerait s'il pouvait leur faire confiance ou pas. Les autres resteraient en périphérie, prêts à intervenir à la moindre alerte.

Lorsque Manuel revint accompagné d'un de ses cousins — André —, ils cachèrent leurs armes. Ils étaient tous invités à passer la nuit sur le *lakou*, l'espace qui entoure une maison et où habite la famille étendue, et à partager leur repas. Ils ramassèrent leurs sacs et les suivirent jusque dans leur logis. En chemin, Gerry évoquait les plats traditionnels dont ils allaient vraisemblablement se régaler : riz et pois, griot et plantain et, s'ils avaient de la

chance, du poulet créole. Henri lui donna une tape dans le dos.

— J'ignorais que nous étions partis en voyage gastronomique ! Monsieur désire-t-il les services d'un sommelier ?

Philippe grimaçait ; il appréhendait ce repas, peut-être plus que les balles et les machettes des Tontons macoutes. Arrivé aux États-Unis dans sa petite enfance, il ne connaissait que les habitudes alimentaires américaines. Tout lui paraissait exotique à l'excès ici et hostile. Thomas lui murmura :

— Pense au père.

Philippe blêmit et contracta la mâchoire. Il hocha la tête et avança, le regard luisant. Tous, adultes comme enfants, se précipitèrent sur eux, ici pour une accolade, là pour une embrassade ; ils n'avaient pas vu leur cousin depuis dix ans. Le clan éloigné ne tarda pas à se joindre également à la fête. La parenté sortit les bouteilles de *trempe*, à base de clairin, une eau-de-vie réalisée à partir du sirop fermenté de la canne à sucre et de feuilles ; on raviva le feu, et l'épouse du cousin prépara du café et cuisina, avec l'aide d'autres femmes du *lakou*, un repas digne des plus grands festins. Guy sourit pour la première fois depuis leur départ. Henri en fit discrètement la remarque à Jacques, qui approuva d'un air grave.

Les questions fusaient de partout ; tous voulaient savoir ce qu'ils faisaient là, ce qui les avait amenés dans cette région et où ils comptaient se rendre. Fidèles à leur consigne, ils racontèrent qu'ils profitaient de leurs vacances pour faire découvrir

l'arrière-pays et la beauté de ses montagnes à des camarades installés à l'étranger. New York ? Miami ! Des villes de rêve ! Tous désiraient en apprendre davantage et connaître ce gratin venu d'ailleurs. Dans les regards passaient cependant quelques doutes ; que cachaient-ils dans ces grands sacs ? Pourquoi étaient-ils en tenue de camouflage ? La fête se poursuivit tard dans la nuit à la faveur de *tèt gridap*<sup>5</sup>, de bougies et du feu de camp. Ils oublièrent pour un soir qu'ils affronteraient bientôt l'armée ou les Tontons macoutes. Avant de s'endormir, la tête allégée par le *trempe*<sup>6</sup> et les corps réconfortés par ce copieux repas, ils se consultèrent : pouvaient-ils faire confiance au cousin ?

— André, dit Manuel, c'est un proche parent. Je sais que je peux m'en porter garant, même si nous ne nous sommes pas vus depuis des années. Mais les autres membres de la famille élargie, je ne les connais pas.

Édgard avait remarqué que Philippe semblait mal à l'aise. Il se dirigea vers lui et trouva les mots qui le réconfortèrent :

— Même si nous avons l'air à tes yeux différents de toi, nous vivons la même chose, chacun de notre côté. Regarde, nous avons tous perdu un parent ou un proche à cause de Duvalier ; à l'exception de Toussaint, Manuel, Henri et Jacques,

---

5. Lampe artisanale dont la mèche ressemble aux tresses des filles et des femmes.

6. Mélange de feuilles médicinales qu'on fait macérer dans du clairin.

nous avons pour la plupart passé plus de temps en sol américain qu'ici, nous ne parlons même pas notre langue maternelle. Nous voulons tous réussir notre mission et, même si nous ne l'avouons pas, nous avons tous peur de mourir. Nous sommes ensemble et seuls à la fois, et nous avons besoin les uns des autres.

Après cette courte nuit, le matin s'annonçait radieux : le soleil était au rendez-vous et pas un nuage ne venait altérer le bleu parfait du ciel. Ils se préparaient à partir quand le cousin André, qui était aussi le chef du *lakou*, arriva et les pria de rester encore un peu malgré leurs protestations — ils avaient un bon bout de chemin devant eux.

— Merci de ton offre, cher cousin. Nous ne voulons pas être un poids pour vous, dit Manuel.

— Pas du tout. Je manquerais à mon devoir de ne pas vous garder plus longtemps. La famille, c'est la famille et *lakay se lakay*. Ma maison, c'est ta maison.

Joseph serra la main d'André.

— Nous vous remercions du fond du cœur pour cette offre généreuse. Nous participerons au coût des repas le temps que nous resterons ici, cependant. Il nous ferait grandement plaisir que vous acceptiez. Nous aimerions discuter avec vous.

André secoua la tête en signe d'assentiment. Il leur indiqua les chaises en paille :

— *Chita, tande*. Assoyez-vous, s'il vous plaît.

— Nous souhaitons vous entretenir en toute confiance de l'objet de notre présence. Mais ceci



doit rester entre nous. Sinon vos vies, les nôtres et celles de tout le *lakou* seraient mises en danger.

Henri, Jacques, Manuel, Guy et tous les autres se rapprochèrent pour former un cercle autour d'eux. Après s'être informés de la situation locale — qui était le chef de section ? Y avait-il un poste de police ou un détachement de l'armée dans le coin ? —, Joseph et Manuel expliquèrent dans les grandes lignes les raisons de leur venue. Ils souhaitaient parler à la population du *lakou* afin de recruter des volontaires. Joseph recommanda au cousin de dire à tous d'éviter d'ébruiter leur présence par mesure de sécurité.

— Je vais rassembler la famille et vous pourrez leur dire cela en toute confiance.

Sur ce, il tourna les talons et se dirigea vers sa maison. Pendant ce temps, Joseph précisa au groupe qu'ils ne resteraient là qu'une journée.

— Mais taisons-nous sur la durée de notre séjour et sur notre destination. Et tenez-vous prêts à partir au lever du jour.

Il déploya sa carte d'état-major plastifiée et demanda à chacun des leaders des deux autres sous-factions d'en faire autant. Joseph sortit un stylo de la poche de sa veste et indiqua le village où ils se trouvaient et la direction de Jérémie, la Cité des poètes, où ils comptaient se rendre. Il relia les deux points.

— Jérémie, dit Joseph, est à une quarantaine de kilomètres par la route. Comme nous devons nous en tenir loin à tout prix, j'estime qu'en passant

par les mornes<sup>7</sup>, il nous faudra trois jours pour arriver aux limites de la ville et y installer notre campement. Nous allons nous diviser de nouveau en trois sous-factions, deux de quatre et une de cinq. Nous nous déplacerons en éventail et nous nous rejoindrons ici, précisa-t-il en indiquant un point sur la carte, dans les montagnes environnant la cité, où nous établirons notre base d'opérations. Nous éviterons les villages et les contournerons au besoin. La région étant bien boisée, nous devrions évoluer à l'abri des regards indiscrets. Restez aux aguets et n'engagez le combat que si vous êtes attaqués. Avertissez les deux autres sous-factions dès que possible, si c'est le cas. Des questions ?

Les visages tendus, tous hochèrent la tête en signe de négation.

— Notre groupe prendra la direction du Nord-Est. Édgard, tu prendras vers l'Ouest avant d'obliquer, et Manuel guidera sa faction vers l'Est avant de faire de même. Jacques, tu vérifieras nos walkies-talkies afin d'ajuster les fréquences. Répartissons de nouveau les rations et les munitions. Je suggère aussi, si le cœur vous en dit, que vous écriviez à vos familles. C'est peut-être notre seule chance que des mains amies mènent nos lettres à bon port.



Chacun se retira de son côté. Les pensées d'Henri se portèrent vers Sophia. Il esquissa un sourire, et ses

---

7. Petite montagne arrondie dans les Antilles.

yeux s'embuèrent. Il n'avait pas cru bon de prendre son adresse. Il se réjouissait de l'enthousiasme et de la camaraderie qui régnaient au sein de Jeune Haïti. Allaient-ils réussir à servir de levier à la population de cette région afin qu'elle se soulève contre le régime sanguinaire de Duvalier ? Le cousin André avait l'air sûr, mais c'était peut-être trop exiger de ces gens de la campagne. Et les VSN s'étendaient jusque dans les villages les plus reculés. Ils avaient des yeux et des oreilles partout, et des bras armés aussi. Henri chassa ses pensées et se concentra sur sa lettre.

*Chère mère,*

*Tu te demandes sans doute comment il se fait que cette lettre ne te parvienne pas directement de New York où je suis censé être. Sache que je vais bien. Je veux que tu remercies mon oncle Gaston à New York et sa femme de ma part. Je suis parti sans leur faire de vrais adieux. Mon oncle m'a traité comme son fils, et il a tout fait pour que je me sente à l'aise et bien intégré dans leur communauté. Quand ils seront au courant de ce que j'ai entrepris, ils comprendront.*

*Je ne sais pas quand cette missive te parviendra, ni si j'aurai l'occasion de t'écrire de nouveau. Il se peut que Sophia, dont je t'ai déjà parlé, appelle à la maison ou m'écrive. Merci de lui dire tout mon amour et que je pense à elle.*

*Je veux que tu saches, chère mère, combien je t'aime. Plus que père, tu as su m'inculquer les valeurs qui guident mes actions, et je t'en remercie de tout cœur.*

*Je t'embrasse tendrement jusqu'à la prochaine.*

*Ton fils qui t'adore,*

*Henri.*

Les yeux pleins d'eau et le cœur serré, il cacheta l'enveloppe et y inscrivit le nom et l'adresse de sa mère. Il la rangea en attendant de la remettre au cousin de Manuel. Il rejoignit les autres pour leur séance quotidienne d'entraînement.



— Jacques, as-tu vérifié la radio aujourd'hui ? murmura Joseph d'une voix préoccupée.

Jacques haussa un sourcil.

— Cela fait plus d'une heure que je tente de contacter Fred pour connaître leur progression. Tout ce que j'obtiens, c'est de la statique.

— Cela doit être les contreforts des montagnes qui empêchent le signal de passer. Mais oui, j'ai tout vérifié, et ça fonctionne. Essaie à nouveau demain, quand nous serons en altitude. Tiens, voilà André qui revient.

Le cousin de Manuel s'avavançait vers eux, sourire aux lèvres. Il avait réuni tout le *lakou*. Quelques instants plus tard, Joseph prenait la parole devant la famille, leur expliquait leur démarche et sollicitait des volontaires pour les accompagner. Leur présence faciliterait les contacts avec la population locale.

— Le voyage que nous entreprenons ne sera pas de tout repos. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour assurer votre protection, mais

les risques restent élevés. Si les sbires du gouvernement vous capturent, ils ne vous épargneront pas. C'est à vous de décider.

Une jeune fille aux cheveux tressés leva la main.

— Je suis avec vous. Il n'y a pas d'avenir ici. Tant qu'à faire, je préfère me sentir utile à défendre une cause pour le bien de mes compatriotes.

Plusieurs jeunes gens s'engagèrent à les aider de leur mieux. Joseph les remercia et s'adressa à l'assemblée :

— Nous devons nous unir pour regagner notre dignité et semer la défaite dans les rangs des macoutes. Que vous a donné le régime en place jusqu'ici ? Mangez-vous mieux ? Vos enfants vont-ils à l'école ? Et les soins de santé ?

Il attendit des réponses qui ne vinrent pas. Ils l'écoutaient, tête baissée ; ces paroles prononcées avec un accent d'ailleurs ne trouvaient pas toujours de résonance en eux. Joseph les conjura de taire leur passage. Il les assura qu'il ne voulait pas que les Tontons macoutes s'en prennent à eux. Sa conclusion fit naître une étincelle dans de nombreux regards.

— La pauvreté vous prive de beaucoup de choses, mais ne laissez personne vous enlever votre dignité. La pauvreté n'est pas une faute ni une tare. Et elle n'est pas héréditaire. Unis, nous pouvons nous en sortir.

## CHAPITRE 11

Le lendemain matin, tous remercièrent chaleureusement le cousin de Manuel et sa famille pour leur hospitalité.

— *Mèsi anpil kouzen pout tout sa nou fè pou nou, nou pap janm blye l!* (Merci, cousin, pour tout ce que tu as fait pour nous. Nous ne l'oublierons jamais!)

Après une longue série d'embrassades et les dernières recommandations de Joseph, ils se répartirent en trois groupes augmentés de six nouveaux volontaires, quatre hommes et deux femmes. S'ils n'avaient reçu aucune formation paramilitaire, ils connaissaient et le terrain et les personnes qu'ils étaient susceptibles de rencontrer.

Les montées escarpées succédaient aux descentes raides, les broussailles aux ronces, les égratignures aux déchirures. La chaleur poisseuse des tropiques collait leur chemise à leur peau, les bottes militaires devenaient plus pesantes à chaque kilomètre. Les volontaires se montrèrent d'un grand secours : ils les aidèrent à porter les sacs, leur détaillèrent la situation des paysans dans cette zone et, lorsqu'ils arrivaient dans un hameau ou dans un

village, ils connaissaient toujours quelqu'un avec qui établir un dialogue. Les habitants rencontrés les entretenirent de la rareté des routes et des difficultés qui en résultaient pour écouler leurs denrées, du peu d'accès à l'éducation pour les enfants au-delà des classes primaires, de l'absence du moindre soin médical dans la région si l'on excluait les guérisseurs, les *médecins feuilles*. Tout ou presque faisait défaut, même la pluie. À part le travail de la terre, il n'y avait aucune perspective d'emploi. Et les jeunes partaient s'installer dans les grandes villes.

Ils écoutèrent, puis ils parlèrent à leur tour. Les villageois hochaient la tête en souriant : on entendait leur discours, mais la cause ne séduisait pas d'adhérents supplémentaires. On leur fournit tout de même quelques victuailles, précieuses pour ces gens qui ne possédaient rien.

Lorsqu'ils atteignirent leur point de rendez-vous, Joseph, Jacques et Édgard partagèrent leurs expériences de la journée. Jusque-là, tout allait bien et leur progression était satisfaisante. Autour d'un feu discret, ils se rassemblèrent pour le souper. Joseph demanda aux volontaires de faire part de leurs impressions et de leurs inquiétudes, s'ils en avaient.

— Nous savons peu de choses sur votre groupe, sur vos projets et sur ce qui va se passer, une fois que vous serez arrivés à Jérémie et par la suite à Port-au-Prince. Êtes-vous seuls ou y en a-t-il d'autres comme vous ?

Alors qu'Henri ouvrait la bouche pour répondre, Jacques lui mit la main sur le bras. Mû par la prudence, il préférait contourner la question.

— Notre intention est d'échanger avec ceux que nous rencontrons et de les encourager à se soulever. Le régime de Duvalier doit tomber. Haïti mérite d'être gouvernée par son peuple. Le pouvoir ne nous intéresse pas. Il y a des gens mieux outillés que nous pour ça, et nous leur céderons la place le moment venu.

— Qu'arrivera-t-il si ceux à qui nous parlons ne nous suivent pas ?

— Nous ne voulons pas forcer la population à adhérer à notre idéologie, dit Édgard. Nous leur expliquerons le but de notre présence, le pourquoi et le comment de nos actions. Il s'agira de leur faire entrevoir le bénéfice qu'ils peuvent en tirer pour leur vie future et aussi pour l'avenir de leurs enfants. Nous prenons des risques pour cela. Chaque contact nous expose à des dangers et augmente d'autant la possibilité que quelqu'un nous dénonce. Nous y croyons et développons des trésors de patience. *Piti piti, ti pay ti pay zwazo fè nich li* (petit à petit, paille par paille, l'oiseau fait son nid).

À tour de rôle, chacun expliqua ses motivations, ce qui l'avait poussé à se joindre au mouvement et à quitter le confort de sa vie américaine pour venir faire la révolution dans les montagnes d'Haïti.

— Nous nous sommes embarqués dans une entreprise périlleuse, reprit Henri, et nous savons qu'affronter les forces gouvernementales est inévitable. Si vous ne voulez pas vous exposer au danger,



nous comprendrons très bien. Vous nous êtes déjà d'un grand secours.



Ce 12 août s'annonçait splendide. Les arbres à pain semblaient plus luxuriants, les fruits, généreux. Le groupe mené par Joseph et celui d'Henri étaient prêts à partir, tandis que ceux de Yan et d'Édgard accusaient un léger retard.

— Ne tardez pas trop, commanda Joseph. On se retrouve ce soir.

La petite troupe s'éloigna, bientôt absorbée par la forêt. Yan finissait de se raser en sifflotant, accoté à un arbre et un miroir de poche à la main, quand un coup de feu éclata déchirant le silence de la forêt. Des oiseaux s'envolèrent. Le miroir tomba sur ses bottes. Il se baissa pour le ramasser et remarqua une tache qui s'élargissait sur son torse.

— Nous sommes attaqués ! cria-t-il, avant de plier les genoux et de glisser le long du tronc, comme une poupée de chiffon.

Au-dessus de lui, le ciel limpide et clair restait insensible à sa tragédie.

Édgard et ses frères d'armes attrapèrent leurs fusils et se jetèrent à plat ventre, le cœur battant dans l'attente d'une seconde offensive. Après quelques signes de connivence, Manuel rampa sur sa droite tandis qu'Édgard avançait sur sa gauche, tous les deux en direction du coup de feu. Les volontaires s'abritèrent derrière des manguiers majestueux. Les autres restèrent tapis, l'œil et l'oreille

aux aguets, prêts à tirer. Les deux éclaireurs arrivèrent simultanément sur un détachement de trois Tontons macoutes, armés de vieilles carabines et cachés dans les buissons. Édgard et Manuel firent feu ; deux de leurs ennemis tombèrent sous la mitraille. Le troisième se figea, puis visa sur sa droite ; une balle venue de derrière lui transperça l'épaule. Il en laissa tomber son fusil et détala dans le boisé. Édgard et Manuel ramassèrent les armes et les munitions des morts, avant de revenir à pas prudents au campement.

— Faut partir d'ici *byen vit* ! Nous avons tué deux macoutes et blessé un autre qui s'est enfui. Il doit être en train d'alerter les gens des cases alentours ! haleta Manuel.

Yan était toujours au pied de son arbre. Ses traits étaient apaisés, comme satisfaits après une journée de labeur. Il n'y avait plus rien à faire pour lui. L'enterrer prendrait trop de temps. Deux volontaires s'emparèrent de son sac et de son fusil. Tous coururent le plus vite possible, en essayant de mettre le plus de distance entre eux et cet endroit. La peur leur tordait les entrailles. Ils voyaient des branches bouger partout, repéraient des fourrés qui avaient l'air suspect. Personne ne prononçait une seule parole.

Au bout d'une trentaine de minutes, ils ralentirent pour reprendre leur souffle. Édgard en profita pour appeler Jacques sur son walkie-talkie. Il lui fit un compte rendu de l'embuscade, de la mort de Yan et de celle des deux sbires à la solde du gouver-

nement. Dans la panique qui avait suivi, personne n'avait pensé à vider les poches de Yan.

— Quand son cadavre sera découvert, on saura qui il est.

Ils avaient décidé, conformément aux instructions fournies lors de leur entraînement, de conserver leurs papiers d'identité sur eux, dans le cas où ils devraient abandonner leurs sacs précipitamment.

— Quand vous serez assez loin, suggéra Jacques, reprenez vos esprits et restez tranquilles pour le reste de la journée. Ne vous déplacez qu'à la faveur de la nuit et rejoignez-nous au point prévu.

— Nos deux volontaires sont secoués, mais tiennent le coup. Quelqu'un du *lakou* a dû parler, continua Édgard. Nous n'avons rencontré personne sur notre chemin, hier. Ils ont dû nous traquer toute la nuit ; ils ne pouvaient se trouver là par hasard. S'ils nous avaient découverts durant notre sommeil, ils nous auraient tous massacrés.

— On communique plus tard. Restez sur vos gardes. Silence radio, sauf en cas d'urgence. Rappelez pour nous donner vos coordonnées lorsque vous vous arrêterez. Je vais avertir Joseph.

*Venceremos !*

— Nous voilà désormais des meurtriers en plus d'être des *kamokens*, murmura Édgard, après avoir coupé la communication.

Aucun d'entre eux n'avait jamais tiré sur quiconque. Alors, tuer ! Ils avaient parlé de cette éventualité lors de leur entraînement à Miami. On ne pouvait pas faire une révolution avec des roses, ils le savaient. Leurs discussions depuis leur arrivée

étaient empreintes de cette tension. Ils étaient prêts à mourir pour la patrie. Au combat, oui, mais pas comme Yan, pas en train de se raser et surtout pas si tôt. Ils ralentirent le pas pour permettre aux volontaires de les suivre. Au bout de deux heures, ils s'arrêtèrent afin de reprendre autant leur souffle que leurs esprits et de se sustenter. À bout de forces, un des volontaires éclata en sanglots. Tous se réunirent autour de lui pour le réconforter.

— Je n'avais jamais vu la mort d'aussi près... et pas dans ces conditions.

— Nous non plus, renchérit Édgard. C'est un apprentissage pour nous tous, ajouta-t-il en posant une main sur son épaule.

Le temps n'était pas aux épanchements. La survie avant tout, la mission ensuite. Manuel resta aux aguets, pendant qu'Édgard essayait de remotiver sa petite troupe.



Jacques informa son groupe du décès de Yan. Henri ouvrit la bouche, puis la referma. Un sentiment de profonde perte et d'injustice l'envahit. Yan les avait rejoints au pied levé, et son humour avait permis d'alléger bien des moments de tension. Il se rappela leur première rencontre. Le « vénérable » s'en était allé. Son cœur se serra. Rien, pas même une victoire sur les sbires de Duvalier, ne pourrait compenser sa disparition.



De retour à son village, le VSN alla parler au chef de section. Un membre de la famille d'un *kamoken* l'avait averti de la présence de plusieurs révolutionnaires. Avec deux hommes, il les avait pris en chasse toute la nuit, malgré les périls de la forêt et de la montagne, pour éviter que ces dangereux criminels ne s'échappent. Ils avaient essayé de nombreux tirs, mais un de ces traîtres — le plus acharné et le plus terrible — était mort sous leurs balles. Il avait embelli l'histoire pour s'assurer que le dictateur, dans sa magnanimité, lui verserait une récompense conséquente pour sa bravoure. Il se voyait déjà appelé dans la capitale pour rencontrer le Président à vie ; on le décorerait pour honorer son fait de guerre et son courage devant l'ennemi. Un insigne supplémentaire ornerait ses épaulettes. Le chef de section prit tout cela en note mentalement ; il ne savait ni lire ni écrire. Il lui ordonna de s'octroyer les services d'un aide de camp et de retourner sur place pour lui ramener le mort à dos d'âne.

Yan était un homme fort : 1,85 mètre et plus de 100 kilos de muscles. Ils eurent toutes les peines du monde à le soulever. La rigidité cadavérique ne leur facilitait pas non plus la tâche. Ils parvinrent à jeter son corps en travers de l'animal. Ils repartirent d'un pas rapide et nerveux : traverser la montagne de nuit avec un trépassé les emplissait d'une terreur sourde. Lorsqu'ils retournèrent au village, le chef de section posta un gardien devant leur « prise de guerre ». Il accompagna la dépouille de Yan, le lendemain matin, jusqu'à la capitale.

## CHAPITRE 12

François Duvalier, Président à vie et leader incontesté de la République d'Haïti, tournait comme un lion en cage. Dans sa rage, il ne ressemblait guère à la figure de l'intellectuel qu'il aimait offrir en spectacle et encore moins à celle du médecin qui avait combattu la malaria et le pian<sup>8</sup>. Papa Doc fulminait.

— Comment osent-ils s'en prendre au pays ainsi et débarquer comme s'il leur appartenait de droit ? Ce pays est le mien et personne, PERSONNE ne pourra me l'enlever ! cria-t-il à tue-tête, en balayant du revers de la main un encrier de bronze qui trônait sur son bureau.

Son secrétaire particulier cogna doucement à la porte et entra :

— Tout va bien, monsieur le Président ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je suppose que tu as vu la dépêche à propos d'une possible invasion dans le Sud-Ouest ?

---

8. Maladie infectieuse chronique, qui provoque des ulcères nauséabonds sur la peau, déforme le système osseux et détruit le palais et le nez.

— Oui, monsieur le Président, nous les pourchasserons sans relâche.

François Duvalier lui tourna le dos. Ses yeux s'arrêtèrent sur deux photos en noir et blanc, l'une de son père Duval Duvalier, juge de paix, professeur et journaliste issu d'une famille originaire de la Martinique, et l'autre d'Ulyssia ou Iritia Abraham, sa mère, née en Haïti. Le secrétaire sortit à pas feutrés, laissant le Président à ses rêveries.

François Duvalier sourit à sa mère. Qu'il était loin ce temps béni où il allait se blottir dans ses jupes ! Et dire que cette seule pièce était déjà plus grande que la maison de son enfance ! Il se dirigea vers la baie vitrée à l'épreuve des balles et regarda sans la voir la pelouse manucurée de son palais sur laquelle se pavanaient quelques paons. Des lauriers roses formaient une haie d'honneur le long d'un muret qu'ils disputaient aux bougainvilliers de la même couleur. Il n'osa pas tirer les rideaux ; il y avait toujours quelques partisans à l'affût de leur Papa Doc, et il n'était pas d'humeur à s'engager dans une interaction avec son peuple.

— Comment les services secrets, avec leurs agents doubles dans toutes les grandes villes du monde et, plus encore, aux États-Unis, ont-ils pu manquer cela ? marmonna-t-il.

Le ministre des Affaires étrangères demanderait des comptes aux Américains. Le bateau retrouvé provenait de chez eux ! Il pressa l'interphone de son bureau :

— Pierre, faites venir le ministre des Affaires étrangères tout de suite, dit-il.

Il arpenta la pièce, les mains dans le dos, s'arrêtant à chaque portrait accroché au mur : le Chah d'Iran, l'Empereur d'Éthiopie, Alfredo Stroessner...

Il retourna à son fauteuil, saisit la pile de dossiers noirs et violets, couleurs associées à son cher Bawon Sanmdi<sup>9</sup> qu'il tentait d'incarner aux yeux du peuple, et se perdit dans leur lecture, raturant au besoin au moyen de l'une de ses innombrables plumes-fontaines dont il raffolait et qu'il avait reçues de dignitaires en visite. Il aimait disposer de beaucoup de place pour apposer sa signature. Sa secrétaire le savait, il n'avait plus besoin de le lui rappeler. Même le mouvement du balancier de l'horloge de table en acajou verni — cadeau du président des États-Unis — ne réussit pas à le calmer. Il pressa de nouveau sur le bouton de l'interphone :

— Madame Jean-Louis, apportez-moi un café.

— Tout de suite, monsieur le Président.

Il passa dans la bibliothèque attenante dont les rayons débordaient de livres en plusieurs langues. Madame Jean-Louis s'assurait que les libraires l'avertissent de leurs nouveautés et souvent, elle les faisait venir elle-même de l'étranger. Enfermé dans cette pièce, Papa Doc s'imprégnait de toutes les théories en cours, du stalinisme au maoïsme. Il s'était même commis à écrire un petit manuel du duvaliérisme, inspiré du petit livre rouge de Mao, destiné aux élèves.

Alors que rien ne semblait prédestiner le jeune François à se lancer en politique, son engagement

---

9. Personnage de la mythologie vaudou.



dans les campagnes et ses succès auprès des populations rurales lui avaient valu d'être nommé directeur de la Santé publique, puis secrétaire d'État. Devenu ministre du Travail dans le gouvernement de Dumarsais Estimé, il avait étoffé sa pensée « noiriste ». Selon lui, tous les maux de la nation venaient des oppositions entre Noirs et Métis et seuls les Noirs devraient gouverner le pays. Il comptait instaurer une race pure, descendant en ligne directe des esclaves. Il vouait une admiration sans bornes au roi d'Éthiopie, Hailé Sélassié premier. Peut-être inspiré par celui-ci, il caressait le rêve de se faire couronner empereur sous le nom de François 1<sup>er</sup>.

À la chute du président Paul Eugène Magloire, le général Antonio Kébreau avait pris la tête du Conseil militaire du gouvernement. Le 22 septembre 1957, les élections suivantes, douteuses à souhait, avaient porté Duvalier au pouvoir avec plus de 60 pour cent des voix. Il s'était allié dès le début de la campagne avec certains généraux en s'appuyant sur son discours noiriste qui obtenait la faveur populaire.

Depuis, François Duvalier vivait dans la crainte constante de coups d'État. Il avait profité des premières tentatives d'assassinat et de renversement contre lui pour instaurer la loi martiale et transformer sa présidence en régime dictatorial.

Deux petits coups secs et discrets frappèrent à la porte. Madame Jean-Louis entra avec un plateau surmonté d'un service à café en or.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur le Président ? Je vous ai aussi apporté vos pilules.

— Rappelez à Pierre que je veux le plan d'action que j'ai demandé à l'état-major cet après-midi.

— Oui, Papa Doc, je vais le faire tout de suite.

Il resta seul à siroter son café, tournant longtemps la cuillère dans la tasse, le regard dans le vide et un livre sur ses genoux. À l'époque où les attentats se multipliaient, il avait créé le corps des Volontaires de la sécurité nationale (VSN) — les fameux Tontons macoutes — sur le modèle des chemises noires de l'Italie fasciste de Mussolini et des brigades nazies d'Hitler. Ils ne touchaient aucun salaire, mais pratiquaient toutes sortes d'exactions, dont le pillage, sur la population et en particulier sur les Métis, pendant que les autorités et l'armée regardaient ailleurs. Leur uniforme fait en toile de jeans gros bleu, symbole de la paysannerie, comportait aussi un chapeau assorti et un foulard rouge, cocarde d'un puissant *loa* guerrier vaudou. Avec l'aide de ses plus fidèles macoutes, Duvalier avait asservi l'armée et établi une politique de délation à tous les niveaux de la société. Comme il s'était érigé en ultime rempart contre le communisme local, les Américains lui avaient octroyé un soutien militaire pour resserrer l'étau sur sa population. Les disparitions massives et les incarcérations sur simples soupçons d'allégeance communiste avaient forcé nombre d'Haïtiens à l'exil. Lorsque le gouvernement de John F. Kennedy avait fait pression sur lui pour rétablir les droits de l'homme, il avait obtempéré à contrecœur. Il avait mis en scène la libération de quelques opposants au régime, fait nettoyer les prisons et nourrir

les prisonniers à l'approche des visites de la Croix rouge américaine ou d'ONG internationales de défense des droits civils. En coulisses, on érigeait ou consolidait d'autres établissements pénitentiaires, dont l'infâme Fort Dimanche, siège des plus violents sévices. Les tortures et enlèvements reprenaient de plus belle, une fois que ces organisations tournaient les talons.

Duvalier se leva et attrapa un volume sur une étagère. Il le soupesa et sourit. Sa Constitution ! Quatre mois auparavant, il l'avait modifiée afin de se proclamer Président à vie après un référendum qu'il avait pris plaisir à truquer. 99,9 pour cent de la population l'aurait ainsi supplié de guider Haïti ! Il éclata de rire. Le clergé était écarté dorénavant de toute influence, et les *loas* n'attendaient que ses incantations pour foudroyer ses ennemis. Et la tête de ce ministre — d'où venait-il déjà ? — quand il avait annoncé à la fin du banquet d'apparat que c'était lui qui avait lancé un sort et provoqué la mort de John F. Kennedy : « Il n'avait qu'à tenir parole ! On ne revient pas sur une promesse faite à Papa Doc ! Dieu ne le permet pas. Et dans ce pays, je suis Dieu. » Un silence glacial s'était abattu parmi les convives. Il avait compris qu'il devait maîtriser et cultiver son image. Si on répétait qu'il se faisait livrer le cœur de ses adversaires et qu'il le mangeait lors de repas initiatiques, cela renforçait d'autant son ascendant sur le peuple. Tous les espions du monde ne parviendraient jamais à instaurer une telle crainte. De bonnes histoires de *loas* et de sacrifices, sans doute.

La voix de son secrétaire particulier s'éleva du haut-parleur. Son ministre des Affaires étrangères demandait une audience. Pierre introduisit un petit homme en sueur, la tête basse, qui regardait son Président par en-dessous.

— Asseyez-vous, monsieur le Ministre. Je veux que vous contactiez immédiatement l'ambassadeur américain et le département d'État, intime le Président sur un ton qui démentait l'aménité de son accueil. J'exige de savoir pourquoi personne ne nous a avertis qu'une invasion se préparait depuis le territoire américain ! À moins, bien sûr, qu'elle n'ait été fomentée avec le soutien de la CIA...

Prêt à repartir sur-le-champ — être convoqué d'urgence par le Président n'augurait jamais rien de bon —, le ministre des Affaires étrangères se leva de son fauteuil et s'inclina.

— Oui, monsieur le Président, tout de suite.

Mais Duvalier lui commanda de se rasseoir d'un geste de la main.

— Vous rédigez un rapport confidentiel, que vous remettrez demain à la première heure à Pierre. Rien ne doit transpirer de tout cela. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Bien sûr, monsieur le Président, ce sera fait.

Duvalier reporta son attention sur son café sans autre forme de procès et laissa le ministre, assis dans son fauteuil, à jouer avec son chapeau. Pierre s'approcha et d'un signe du doigt lui indiqua que l'entretien était terminé. Tous deux quittèrent la bibliothèque, l'un à pas feutrés et aériens, l'autre sur la pointe des pieds.



Peu avant le souper, madame Jean-Louis informa Duvalier que son secrétaire particulier attendait pour lui faire part d'une information de la plus haute importance. Que savait donc Pierre qu'il ignorait encore ? Tendue et déjà furieux, il lui ordonna de le faire entrer. L'air satisfait, ce dernier salua son Président avec toute la morgue dont il était capable. Un chef de section « plus ambitieux que les autres » avait insisté pour le rencontrer et laisser un « cadeau pour Papa Doc ». Il attendait dans l'antichambre.

— Je n'ai pas de temps à consacrer à un obscur chef de section. Mais je suppose que, si tu prends la peine de m'en parler, c'est que son offrande présente un intérêt pour moi.

Pierre approuva du chef avec un sourire mystérieux.

— C'est bon ! Fais-le entrer !

Le secrétaire particulier de Papa Doc ouvrit la porte et fit un signe à celui qui attendait d'être reçu, plein d'espoir, et à son acolyte.

— Votre Excellence, j'ai l'infime, euh non, l'insigne honneur de... bafouilla le chef de section.

Épuisé par tant de mots qu'il n'avait pas l'habitude d'utiliser, il leva le bras droit et désigna son aide de camp. Le dos ployé sous l'effort, ce dernier laissa tomber un paquet enroulé dans un drap ayant la forme d'un corps sur le tapis persan du dictateur.

Duvalier fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un vil *kamoken*, votre Excellence !

Le visage de Papa Doc s'éclaira d'un sourire mauvais.

— Approche, mon ami ! Tu vas me raconter ça.

C'est ainsi que le corps de Yan fut exposé dans sa nudité, assis sur une chaise basse en paille, une affiche suspendue à son cou, au soleil et pendant plusieurs jours, près de l'aéroport.

## CHAPITRE 13

Dans les jours qui suivirent, des bruits sur les « centaines » de *kamokens* qui avaient débarqué dans le Sud-Ouest de l'île naquirent et se multiplièrent. On disait que ces renégats s'en prenaient à la population et qu'ils causaient toutes sortes de ravages dans la région. Le gouvernement interdit aux médias de publier quelque nouvelle que ce soit concernant cette affaire. Rien ne transpira ni dans les journaux, ni à la radio, ni à la télévision. Seules la *radio von von*, le bouche-à-oreille — et uniquement entre oreilles sûres — et les stations clandestines émettant depuis Miami et la république voisine nourrissaient la rumeur populaire.

Le groupe dirigé par Édgard décida, comme l'avait conseillé Jacques, de rester coi toute la journée sous le couvert des arbres. Ils en profitèrent pour planifier le parcours de la nuit suivante. Édgard sortit sa carte d'état-major et demanda à un des volontaires d'établir leur position.

— Quelles sont nos chances d'arriver au point de rencontre dans un délai raisonnable ?

— Si nous marchons d'un pas rapide, nous n'aurons pas de problèmes. Les gens ne s'aventurent guère dans la forêt après la tombée du jour.

Malgré la tension qu'ils vivaient, ils se lancèrent dans plusieurs discussions. Ils parlèrent du pays, des conditions de la paysannerie, de la vie dans la région et des difficultés que posaient les récoltes incertaines. Ils devisèrent des orages violents et subits qui viennent laver les mornes dénudées et qui emportent tout sur leur passage, arrachant à chaque fois un peu plus de terres arables et les charriant vers la mer.

— Que font les jeunes de leurs journées ?

— Vous savez, dit l'un des volontaires, il n'y a pas grand-chose à faire à part aider aux travaux des champs et à la maison, nourrir les animaux, faire des petites courses. Après l'école primaire, qui n'est d'ailleurs accessible qu'à une infime partie d'entre nous, il n'y a aucune autre perspective. Les établissements secondaires, pour ne pas parler des universités, n'existent que dans les grandes villes. Elles sont de ce fait inatteignables. Les familles n'ont souvent aucun moyen d'envoyer leurs enfants en pension et encore moins de payer pour leurs études. Un cercle vicieux de misère.

— Dans la campagne où nous vivons, ajouta un autre, aucune route ne dessert les communautés à la ronde. On transporte les denrées à dos d'âne ou sur nos têtes jusqu'aux marchés des localités voisines. Et c'est toujours à plusieurs heures de marche, quelle que soit la direction. Je ne sais même pas pourquoi nous continuons d'y aller ; on n'est



jamais certain de faire de bonnes ventes et, de toute façon, cela ne nous permet que de survivre, rien de plus. Nous rapportons un peu d'huile pour la lampe, un pain de savon pour la lessive. Pour nos enfants, nous construisons des jouets avec les moyens du bord. Ils inventent des jeux avec trois fois rien : une antique roue de bicyclette, une boîte de conserve. Quelques fois, le curé itinérant apporte un projecteur à piles afin de passer un vieux film religieux. Même ça, c'est l'euphorie. Mais ils se font de plus en plus rares et quand ils viennent, c'est au maximum une fois par mois, ou pour les fêtes paroissiales. Il n'y a pas de télévision. Quelques radios à piles nous gardent connectés au reste du monde.

— Ici, on ne peut pas se permettre de tomber malade. On n'a ni médecin ni hôpital. Il n'y a même pas un dispensaire ni une infirmière à des kilomètres à la ronde. Quand les familles doivent se résigner à emprunter quelque argent pour emmener un proche à l'hôpital, elles marchent sur des kilomètres. Les malades arrivent à destination, à l'article de la mort, sur une planche de bois ou sur une porte servant de civière. Heureusement qu'il nous reste les plantes pour nous apporter un peu de soulagement. Si cela ne fonctionne pas, on fait appel au *hougan*, le prêtre vaudou. Il prend un peu d'argent ou les quelques denrées que nous lui offrons ; la guérison promise ne vient pas souvent.

Le silence s'installa. Du haut de cette montagne surplombant la plaine, les mornes se déroulaient à leurs pieds comme autant de replis. Et derrière les

mornes, d'autres mornes. Des sommets dénudés au loin, décharnés, dépourvus de toute végétation.

— Comment en sommes-nous arrivés là ? demanda Édgard.

Les volontaires échangèrent un regard et haussèrent les épaules.

— Les paysans qui ne parvenaient pas à tirer une subsistance de leurs terres ont coupé les arbres pour en faire du charbon de bois. C'était plus rentable, expliqua l'un deux.

La plupart des membres de Jeune Haïti avaient vécu dans les grandes villes ou étaient nés à l'étranger. Jamais, ils n'avaient pensé que leur pays était si splendide et si cruel. Ils passèrent un pacte : ils y retourneraient après cette aventure.

Ils ramassèrent du bois pour faire un feu et faire cuire des ignames sauvages qu'ils avaient repérées non loin de là. L'un des volontaires grimpa en haut d'un arbre véritable et y cueillit deux beaux fruits à faire boucaner aussi. Ils accompagnèrent leurs prises d'un peu de SPAM, une viande précuite en boîte de conserve que l'industrie alimentaire américaine avait créée pour les militaires et qui désormais se trouvait sur la table de bien des ménages. Les tours de garde établis, ils s'accotèrent contre les troncs pour se reposer, en attendant de repartir à la faveur de la nuit.

Des grondements de tonnerre roulèrent et résonnèrent dans le soir, ricochant de montagne en montagne. Le vent se leva, cinglant comme une cravache. Ils recouvrirent leurs sacs de plastique et mirent les fusils à l'abri sous leur parka avant de

prendre la route sous une averse diluvienne. Leurs bottes glissaient dans la boue collante, l'eau du ciel formait un voile devant leurs yeux. S'ils n'avaient pas eu avec eux les volontaires, qui connaissaient le terrain, ils n'auraient pas pu progresser d'un pouce.

Au bout de deux heures d'avancée laborieuse dans une forêt battue par les vents et la pluie, ils durent se rendre à l'évidence : pousser plus loin relevait de la folie. Les éléments se déchaînaient pour une dévastation réussie. Toute communication était impossible, le walkie-talkie restait obstinément muet. Ils trouvèrent refuge sous la tonnelle d'un *lakou*, ouverte aux quatre vents ; au moins, la toiture les protégerait. Le propriétaire leur pria d'entrer dans sa modeste demeure qu'il partageait avec son épouse et son fils en bas âge. Malgré le risque que présentait la situation — aucun des volontaires ne connaissait le bonhomme —, ils acceptèrent.

— Quelle idée d'être dehors par un temps pareil ! commenta le maître de maison.

— Nous nous sommes perdus, mentit Édgard.

Et, ça n'alla pas plus loin. Ils s'entassèrent comme ils le pouvaient dans la pièce unique. Un rideau, laissant entrevoir une couchette, les isolait du reste de la case éclairée à la lumière d'une faible bougie qui envoyait des ombres danser sur les murs.

— C'est presque toujours ainsi à chaque pluie importante, continua leur hôte. Comme il y a de moins en moins d'arbres pour les soutenir, les terres glissent de plus en plus vers la mer. On va

encore perdre une récolte... Il va falloir tout recommencer. J'ai même pas eu le temps de ramener les bêtes. Quelle misère ! Mais si *bondyé* (bon Dieu) est clément, nous serons épargnés, termina-t-il en se signant. Je peux malheureusement rien vous offrir, pardonnez-moi.

— Nous comprenons très bien, répondit Édgard, ne vous en faites pas. Nous vous remercions de tout cœur pour l'abri que vous nous procurez.

— *Nou se moun lakay, se nòmàl* (nous sommes comme de la famille, c'est normal).

Ils écoutèrent en silence le vent rager à l'extérieur, menaçant à chaque rafale d'arracher le toit qui se soulevait dangereusement. La pluie tambourinait sur les volets fermés et s'insinuait dans tous les interstices de la petite bâtisse en terre battue. Sous la porte principale, l'eau s'avança, insidieuse et inquiétante. La maîtresse de maison y installa un barrage de torchons qui ne tarda pas à gonfler et à céder. Malgré la fatigue et la tension qu'ils subissaient depuis le matin, le sommeil les fuyait. Ils finirent par s'endormir dans la chaleur des uns et des autres.

La pluie continua de plus belle toute la journée suivante, bien que le vent perdait en intensité. Aucun d'entre eux ne pouvait le savoir : en ce 24 août 1964, ils se trouvaient dans l'œil de l'ouragan Cléo, le plus violent cyclone à avoir affecté Haïti en cent soixante ans. Il avait touché de plein fouet la péninsule du Sud-Ouest avec des vents de 250 kilomètres à l'heure et des trombes de pluie destructrices. La région subit des dégâts considé-

rables : des plantations entières furent rasées, du bétail emporté par la crue des eaux, et cent quatre-vingt douze personnes périrent.

Les deux autres groupes trouvèrent également des abris de fortune. Lorsqu'ils purent tous se remettre en route, deux jours plus tard, ils constatèrent les ravages que le cyclone avait laissés sur sa trajectoire. À perte de vue, les arbres étaient couchés. Certains, dont les cocotiers, avaient perdu leurs panaches, les plants de bananiers avaient été littéralement arrachés. Partout sur leur chemin, c'était la désolation. Comment les paysans allaient-ils se relever d'une telle catastrophe ?

Lorsque le groupe Jeune Haïti se retrouva, il n'eut pas à déplorer de perte supplémentaire. Après de brèves accolades, Joseph demanda à Henri de rendre hommage à Yan, puisque c'était lui qui le connaissait le mieux. Henri se racla la gorge.

— Il était un compagnon fidèle, dit-il la voix vibrante d'émotion contenue. Il avait tenu à faire partie de cette tête de pont, à ouvrir la voie. Il était conscient des dangers qui nous guettaient et il les avait acceptés. Son sacrifice ne sera pas vain. *Venceremos!*

— *Venceremos!* répondirent-ils en chœur.

Chacun, à tour de rôle, vanta les qualités du défunt, sa bonhomie et sa manière de toujours trouver les mots pour encourager les uns et les autres. Guy, toujours avare de mots, fit circuler un dessin qu'il avait fait de Yan, allongé au milieu d'une clairière, les yeux ouverts sur un ciel qu'il était désormais le seul à voir.

— Il va beaucoup me manquer, ajouta Henri. Il était mon grand-frère. Il m'entourait de ses bras de géant pour me soutenir. « Allez, fainéant ! » me disait-il quand je ralentissais le pas.

De petits rires émus parcoururent le groupe. Joseph leur proposa ensuite de faire le point sur la situation. Tout leur équipement était trempé. Bien qu'ils aient rangé leurs munitions dans des sacs étanches, l'humidité avait réussi à y pénétrer. L'imperméabilité n'était pas à l'épreuve de si violents éléments. La tension, la fatigue et les privations se lisaient sur leurs visages, mais aucun ne se plaignait. Ils établirent leur campement, se divisèrent les tâches à accomplir avant la nuit et abordèrent la suite des événements.

La deuxième vague de Jeune Haïti avait-elle pu accoster ou Cléo l'avait-elle retardée ? Comment pouvaient-ils le savoir ? Sans moyen de communication, ils n'avaient pas d'autre choix que celui d'attendre. Ils pourraient tenir un mois dans les forêts de la Grande-Anse, à une distance raisonnable de Jérémie. Si les renforts n'arrivaient pas d'ici là, ils se rendraient en ville et de là trouveraient une solution pour regagner les États-Unis. Ils étaient à environ une trentaine de kilomètres de Jérémie, à vol d'oiseau. Ils choisirent d'obliquer vers le chemin le plus long à travers le massif du Sud, dont la topographie leur semblait plus propice aux conditions d'une guérilla. Tous constatèrent que leur enthousiasme avait résisté aux épreuves qu'ils venaient de traverser.

— Ça fait maintenant deux semaines que nous sommes ici, dit Joseph. Et malgré notre prudence, il est indéniable que notre présence est connue. Je vais dire une évidence, mais il nous faut éviter autant que possible que se réitère l'expérience qui a mené à la mort de Yan.

Chacun approuva. Tous s'interrogeaient : comment faire adhérer la population à leur cause s'ils ne lui parlaient pas ? Ils s'accordèrent pour tenter de le faire lors des marchés dans les villages et sur le parvis des églises, là où il était coutume de se rassembler. C'était dangereux, mais ils limitaient quand même les risques. Ils convinrent d'y aller en tandems, composés d'un volontaire et de l'un d'entre eux parmi les plus à l'aise en créole.

Partout où ils passaient, on les écoutait, mais aucun groupe de paysans n'était disposé à les suivre au combat et encore moins à se révolter contre le régime. De nombreux sympathisants leur offrirent de la nourriture et des vêtements — les leurs avaient tellement souffert pendant l'ouragan qu'ils n'étaient plus guère présentables pour recruter des combattants. Au fur et à mesure, la déception mina leur enthousiasme ; ils avaient compris que le soulèvement attendu du peuple ne se manifesterait pas. Comme les renforts promis n'arrivaient toujours pas et qu'ils ne recevaient aucune nouvelle à ce sujet, ils comprirent qu'ils devraient compter uniquement sur leurs propres moyens et continuer leur marche sur Jérémie.

Gerry intervint. Il avait des amis là-bas, des amis sûrs, dont un prêtre. Il saurait leur prêter main-forte

pour obtenir quelques victuailles et peut-être même leur fournir quelques hommes supplémentaires.

— Je vais y aller en éclaireur et le rencontrer. Dans le pire des cas, je m'arrangerai pour éliminer quelques ennemis avant de mourir. Au mieux, je reviendrai avec des vivres et des hommes.

Joseph demanda à tous ce qu'ils pensaient de ce projet. Chacun rechignait à envoyer l'un des leurs seul dans une mission périlleuse, mais ils se rendirent à l'évidence : Gerry pouvait ainsi influencer sur la réussite de leur mission. Toussaint, qui jusqu'à présent s'était fait très discret, salua son courage. Guy lui recommanda la prudence ; il n'avait pas envie de le dessiner en guise d'éloge funèbre.

Après un repos sommaire, Gerry se mit en marche. Affecté par la mort de Yan, Henri faillit le retenir. Jacques posa une main sur son épaule.

— Il faut du courage pour faire ce qu'il fait. Mais il en faut aussi pour le laisser partir.

Philippe, qui se tenait non loin, répondit à la place d'Henri.

— À chaque camarade que nous perdons ou que nous laissons se sacrifier, nous abandonnons une part de notre humanité. Qu'arrivera-t-il si nous devenons comme ceux que nous combattons ?

Henri et Jacques restèrent silencieux.



En dépit de leurs craintes, Gerry revint. Il avait pu rencontrer le prêtre, mais celui-ci lui avait refusé toute aide. Il l'avait même sermonné : ils mettaient en danger de braves gens, qui trimaient dur pour



survivre. Croyaient-ils vraiment améliorer la situation du peuple en confondant vengeance et justice ? C'était parce qu'ils étaient partis vivre et faire des études en Amérique, qu'ils se croyaient supérieurs à ceux qui étaient restés. Mais il fallait plus de courage pour élever une famille dans les conditions qui étaient les leurs que pour jouer aux héros. Ne voyaient-ils pas qu'ils se substituaient au dessein que Dieu avait pour Haïti et son peuple ?

Consternés par ce discours, tous baissaient la tête. Leur foi en leur mission vacilla, sans qu'ils s'en rendent compte. La colère l'aurait réveillée s'ils avaient su que, tout de suite après le départ de Gerry, cet « ami » s'était empressé d'avertir les autorités.

## CHAPITRE 14

Jacques imaginait l'avenir riant d'Haïti. Les enfants beaux et fiers étudiaient dans des écoles gratuites pour tous, les femmes bavardaient en habits de fête et les hommes portaient des chapeaux. Un sourire extatique éclaira son visage. Haïti deviendrait un pays prospère, où chacun aurait sa chance.

Des coups de fusil claquèrent. Jacques blêmit :  
— Couchez-vous et mettez-vous à l'abri !

Embarrassé par les fruits qu'il venait de cueillir pour le repas de leur petite troupe, Gerry hésita une fraction de seconde ; une balle l'atteignit en plein cœur, et il s'effondra. La mâchoire serrée, Henri tirait sur un ennemi qu'il ne voyait pas. La rage au ventre, il ne pensait qu'à sécuriser les lieux pour pouvoir emmener le cadavre de son frère d'armes. L'ordre de Jacques le doucha :

— On court !

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité que leur fournissaient les arbres. Quelques minutes plus tard, le walkie-talkie craqua.

— Pipirite, j'écoute.

— C'est Édgard. Une patrouille nous a repérés quand nous nous sommes arrêtés à Dallest pour prendre de l'eau. Nos têtes sont mises à prix. En tout cas, c'est ce que des riverains ont dit à Jean, notre guide, lorsque nous avons traversé le dernier hameau.

— Si cela se vérifie, la situation pourrait vite dégénérer, dit Jacques. Montrez-vous particulièrement prudents et méfiez-vous de tout le monde. Nous venons de subir une attaque, nous aussi. Nous avons perdu Gerry.

La communication fut coupée. Jacques fit part des nouvelles à son groupe. Ils resteraient aux aguets et économiseraient leurs rations d'eau et de nourriture ; ils ne s'arrêteraient nulle part, ce jour-là. Ils pressèrent le pas. Jacques communiqua avec Joseph. Ils décidèrent d'avancer de manière parallèle à seulement quelques dizaines de mètres de distance. Si une sous-faction subissait une attaque, l'autre accourrait aussitôt en renfort.

Pendant ce temps, Édgard et ses amis vivaient des heures difficiles. Pris sous un feu nourri qui faisait crépiter le sous-bois — du moins ce qu'il en restait après le passage de l'ouragan —, ils se trouvaient acculés, incapables de riposter. Les projectiles ricochaient sur les arbres, ça sifflait de partout, rafalait à l'aveugle et à un rythme infernal. Stanley s'écroula, le corps criblé de balles, suivi d'Alex, qui se tenait à un mètre de lui. Impossible d'identifier l'origine des tirs sans risquer sa vie ; mieux valait économiser les munitions. Édgard, Thomas et Philippe rampèrent à reculons pour

s'abriter dans une grotte devant laquelle ils étaient passés quelques minutes plus tôt. Là, ils attendirent en silence. Tendus, ils sursautaient au moindre bruit. Les tirs de mitraillettes se raréfièrent et s'éloignèrent. Édgard regarda ses hommes. Les pupilles dilatées, les gouttes de sueur sur le front ne permettaient aucune erreur d'interprétation : ils avaient peur et ils avaient raison.

Au bout de plusieurs minutes d'accalmie, Édgard leva le bras et le balança en avant. Ils se dirigèrent vers le pic Formand, d'où ils pourraient mieux voir venir leurs assaillants. La montée était raide, les arbres tombés à terre et les ronces qui s'accrochaient à eux de toutes leurs épines les retardaient dans leur progression. Un silence inhabituel planait sur la forêt. Aucun cri animal, pas même le kuh-kwao-kuh-kwao, caractéristique du trogon damoiseau<sup>10</sup> au fort bec jaune légèrement recourbé et entouré de vibrisses noires, qui aimait parader dans ses couleurs miroitantes. Des intrus. Des intrus les surveillaient, ils en auraient mis leurs mains au feu. Ils se déplacèrent, les jambes et le torse pliés, en silence, regardant de tous côtés. Ils arrivèrent ainsi au sommet du Pic Formand. De là, ils avaient une vue sur toute la vallée. Ils la scrutèrent à tour de rôle avec leurs jumelles ; rien. Ils s'apprêtaient à bivouaquer, quand une détonation déchira la forêt.

Un des volontaires tomba au sol, mortellement atteint, le cerveau en éclats. Un tireur d'élite se

---

10. Oiseau typique d'Haïti.

cachait dans les alentours ! Ils ramassèrent leurs sacs et leurs fusils, rampèrent pour se mettre à couvert et s'enfoncèrent de nouveau dans cette partie de la forêt miraculeusement épargnée. Ils ne contrôlaient plus rien, la situation leur échappait. Comment avancer tout en se sentant traqué et pris dans une trappe ? Chacun tentait de maîtriser sa respiration, d'éviter le moindre bruit en faisant un pas. Pas de craquement de brindille, pas de bruissement de feuillage. Seuls les cœurs qui battaient à tout rompre résonnaient dans leurs oreilles comme des tambours. La peur s'insinuait dans leurs veines et se propageait, les liait les uns aux autres plus sûrement que leur mission. Édgard sortit la carte de son sac pour se situer ; ils s'étaient éloignés de leur trajectoire en grim pant vers le pic et, bien entendu, ils ne pouvaient redescendre par où ils venaient. Le chemin à parcourir pour rejoindre les autres — descendre la montagne jusque dans une petite vallée, traverser une rivière et remonter de l'autre côté — apparaissait ardu. Il expliqua la situation ; tous s'accordèrent pour ne pas moisir sur place.

Ils marchèrent ainsi sans qu'aucun fait notable ne vienne les interrompre. Au fur et à mesure, leurs pas se firent plus assurés. Ils avançaient, le dos redressé, à l'affût, mais ils ne sursautaient plus à chaque bruit de brindille cassée. Édgard précisa sa position à Jacques ; ils décidèrent de tous se retrouver au Pic Formand. Jacques contacta Joseph pour le mettre au courant. Ils s'accordèrent une pause de deux jours ; ils ne pouvaient avancer en pensant à leurs camarades tombés sous le feu

de l'ennemi et abandonnés sur le terrain. Chacun avait besoin de reprendre ses esprits et d'acquérir un nouveau souffle pour reprendre le cours de leur mission. Thomas et Henri essayaient de reconforter Philippe, mais celui-ci, plus sensible, peinait à entrevoir une issue favorable. Ils ne pouvaient lui donner tort ; ils l'écoutèrent, puis le secouèrent un peu. Ils avaient besoin de lui.

Le matin du 14 septembre, ils reprirent la route confiants et revigorés autant que possible. Leur répit fut de courte durée : des voix se mêlèrent aux sons de la forêt. Ils se plaquèrent au sol, en position de tir. Un craquement les inquiéta, et tous firent feu dans sa direction ; un homme tomba en jurant.

— Nous n'en avons pas après vous ! cria Édgard aux soldats cachés dans les buissons. Nous cherchons à débarrasser cette terre de Duvalier et de ses suppôts. Arrêtez et nous en ferons autant.

Des salves nourries lui répondirent. Édgard fit comprendre par signes à ses hommes qu'ils devaient reculer et essayer de contourner la patrouille pour les attaquer par-derrière. Thomas et Philippe partirent sur la droite, leur guide Jean sur la gauche et Édgard demeura au milieu pour faire diversion, le moment venu. Quelques instants plus tard, des tirs provenant des deux côtés indiquèrent qu'ils avaient réussi leur manœuvre. La patrouille fut attaquée sur trois fronts et essuya de lourdes pertes. Pensant la bataille terminée, Thomas s'avança à découvert ; une balle l'atteignit en pleine poitrine. Il recula de quelques pas et il tomba à la renverse, au ralenti. Édgard et ses deux acolytes tirèrent en

direction de son assaillant dans un feu croisé qui semblait ne jamais vouloir achever. Les troupes gouvernementales refusaient de leur accorder un quelconque répit. Submergé par son désir de venger son frère, Philippe vidait ses chargeurs avec l'énergie du désespoir quand une balle lui transperça l'œil droit. La forêt se tut. La patrouille, ou du moins ce qu'il en restait, avait déguerpi. Les yeux vitreux de Thomas ne virent pas Édgard se pencher sur lui. Celui-ci le débarrassa de son fusil, de son sac et de ses papiers et fit de même pour son petit frère.

Couvert par Jean, Édgard retourna sur le champ de bataille : six militaires y avaient laissé leur vie. La patrouille en se repliant n'avait pas cru bon de récupérer leurs armes. Ils s'emparèrent de tout ce qu'ils pouvaient emporter sans trop s'alourdir. C'est dans un silence total qu'ils effectuèrent les derniers kilomètres qui les séparaient du point de rencontre. Ils avaient sans nul doute une pensée pour Thomas et Philippe abandonnés aux animaux sauvages.

La réunion de Jeune Haïti se déroula dans la tristesse et la consternation. Henri pensait plus particulièrement à Philippe. Ce jeune homme avait un avenir brillant devant lui, avant de s'embarquer avec eux. Et son caractère en faisait une personne précieuse. Pour lui, mais aussi pour tous ceux qui étaient morts au combat, il se battrait et vaincrait Duvalier et ses Tontons macoutes. Tous se recueillirent quelques minutes à la mémoire des camarades morts en héros pour une cause à laquelle ils croyaient. Ils s'exprimèrent tour à tour et eurent une pensée pour les parents de Thomas et Philippe

qui ignoraient que deux de leurs enfants s'étaient sacrifiés sur l'autel de la liberté.

— *Venceremos!* clama Jacques.

Ils reprirent en chœur leur cri de ralliement, une ferveur nouvelle dans la voix. Si la certitude de la victoire finale semblait s'éloigner d'eux, la légitimité de leur combat les maintenait soudés et les poussait en avant.

Au matin, ils décidèrent de ne former que deux groupes : un dirigé par Jacques, l'autre par Joseph. Ils resteraient proches l'un de l'autre. En quelques affrontements, ils avaient perdu bien trop d'hommes. Comment allaient-ils tenir tête à l'armée dans ces conditions? Ils décidèrent donc d'abandonner l'idée de se rendre dans la région de Jérémie. Sans aucune nouvelle du FARH, ils devaient songer à leur propre sécurité. Ils se dirigeraient vers l'Est en direction de la frontière qui les séparait de la République dominicaine. Mais était-ce jouable? Quelle serait l'efficacité de leur intervention?

Pendant que l'armée et les VSN s'obstinaient à fouiller la région de la Grande Anse et à retourner chaque feuille de bananier à leur recherche, ils marchaient à des kilomètres de là, s'arrêtant uniquement pour tenter de rallier à leur cause les paysans qu'ils rencontraient dans les villages — sans succès. Seuls quelques sympathisants les hébergèrent pour une nuit et leur offrirent un repas, mais cela n'alla pas plus loin. Ils descendirent vers la côte dans le but de trouver un moyen rapide de se rendre en République dominicaine et



établirent leur campement à l'extérieur de la région des Côteaux pour ce faire.

Les Côteaux était une ville d'environ dix mille habitants. Les autorités y étaient assez nombreuses, ce qui multipliait les risques de se faire repérer. Cela restait pourtant le choix le plus raisonnable. Ils resteraient cachés le plus possible et enverraient deux éclaireurs explorer la plage et le bord de mer pour évaluer la situation. Leurs maigres ressources ne leur permettaient pas d'affréter un bateau. Pour les conduire à bon port, ils devraient trouver une embarcation assez solide qu'ils pourraient dérober. Mais après avoir arpenté le coin en long et en large pendant deux nuits, aucune des embarcations qu'ils avaient trouvées ne correspondait à ce qu'ils cherchaient. Les pêcheurs rentraient leur moteur hors-bord pour la nuit, et il était hors de question de commettre une effraction et un vol à main armée ; cela présentait trop de risques.

Le matin du 27 septembre, Manuel dénicha des vêtements civils qui séchaient sur une clôture. Henri maîtrisait le créole ; il irait au marché se réapprovisionner — leurs réserves de nourriture avaient fondu comme peau de chagrin. Si la veste de travail lui seyait à merveille, le pantalon lui arrivait dix centimètres au-dessus des chevilles. Ses copains s'esclaffèrent. Il feignit d'être vexé et demanda, un rire dans la voix :

— Mais qu'est-ce que vous avez à ricaner de la sorte, vous voulez manger oui, ou non ?

Le fou rire s'empara de la troupe. Toute la tension subie les semaines précédentes s'évacuait entre

deux soubresauts. Hilare, Henri passait devant eux et dansait une parfaite imitation de Fred Astaire. Toussaint se joignit à lui pour incarner Ginger Rogers. Jacques s'en étouffa de rire. Lorsqu'ils se calmèrent, Henri prit les commandes et, avec quelques gourdes en poche, partit en direction de la grand-place.

Le visage dissimulé sous un chapeau « trouvé » aux limites d'un champ, il se fondit dans la foule et commença ses achats. L'effervescence du marché devenait son alliée : les marchandes ne semblaient pas remarquer qu'elles avaient affaire à un nouveau venu. À grand renfort de gestes et de harangues, elles vantaient ici mirlitons, poivrons et aubergines, là corossols, goyaves et même les premières cirouelles. Henri heurta du coude un homme, qui se retourna. Ce soldat en civil faisait lui aussi ses courses. Il n'avait jamais rencontré ce paysan auparavant. Son regard descendit et s'arrêta sur les bottes militaires d'Henri. Il se dirigea droit au poste et fit part de sa découverte aux policiers en service. Trois hommes le suivirent au marché.

Henri marchandait du riz quand il sentit une présence. À sa gauche, un policier le scrutait. Il détourna la tête : à droite, pareil. Il tenta de faire demi-tour et se retrouva contre la poitrine d'un troisième policier. Ils le prièrent de les accompagner sans faire d'histoires. Le soldat trépignait : il était certain d'avoir débusqué un traître, un de ceux pour lesquels le Président avait promis une récompense. Les forces de l'ordre lui intimèrent de se taire et de se montrer discret.

Un sentiment de fatalité étreignit Henri ; il n'opposa aucune résistance. Il savait qu'il n'avait aucune échappatoire et il ne voulait pas courir le risque d'être abattu sur-le-champ. Plus les autorités perdraient du temps avec lui, plus cela augmentait les chances de ses camarades de s'alarmer de son retard et de comprendre qu'ils devaient se mettre à l'abri. Lorsqu'ils arrivèrent au poste, le plus gradé lui annonça qu'il était démasqué. Henri resta de marbre. L'autre le pressait de décliner son identité et de dénoncer ses complices. Il se contenta de leur dire qu'il était seul, en visite dans la région. Il s'était égaré dans la forêt pendant plusieurs jours. Quand il avait aperçu la ville, il s'était cru sauvé. Avait-il eu tort de penser que dorénavant son séjour se passerait au mieux ?

Les policiers opinèrent du chef. Ils comprenaient sa situation, bien sûr. Ils allaient tout de même le mettre sous les verrous, le temps de procéder à quelques vérifications. Il n'en avait sûrement pas entendu parler, mais des *kamokens* s'en prenaient à la population. Ils s'en seraient voulu s'il était tombé entre leurs mains féroces. Pour sa propre sécurité, il valait mieux qu'il coopère.

Le commandant du poste envoya un télégramme au Palais présidentiel : «Président, nous avons capturé un rebelle et nous vous le transférons demain.»

À la réception de cette missive, l'euphorie s'empara de la salle des messages. On s'empressa de relayer le pli au bureau du Président. Le centre névralgique du commandement se déplaça de

Jérémie vers les Cayes. La nouvelle de l'arrestation d'Henri ne parvint toutefois pas aux oreilles de Duvalier. Une délégation de Washington venait d'atterrir à Port-au-Prince, et il se devait de lui présenter le visage le plus souriant de son pays afin d'éviter toute tentative d'invasion américaine et peut-être d'obtenir plus de fonds pour lutter contre le communisme dans les Caraïbes. Il avait donné l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte.

## CHAPITRE 15

Jacques tournait comme un lion en cage. Ce n'était pas normal, Henri aurait dû être revenu depuis longtemps. Il en discuta avec Joseph. Édgard voulait aller sur la place du marché. Peut-être Henri avait-il été attaqué pour une raison ou une autre ? Les Tontons macoutes ne constituaient pas le seul danger qui les guettait ; la pauvreté pouvait pousser des personnes désespérées à des comportements extrêmes. Jacques et Joseph écartèrent cette éventualité à regret ; ils ne pouvaient risquer de perdre un homme supplémentaire. Ils convinrent tout de même d'attendre jusqu'à la tombée de la nuit. Après, ils n'auraient pas d'autre choix que de partir.

Les heures passèrent, et vint le crépuscule. Henri ne se montrait toujours pas. Guy affichait une mine sombre. Ils s'éloignèrent des Côteaux le plus rapidement possible, l'estomac dans les talons et le cœur serré. Ils regagnèrent la montagne, en droite ligne en direction de la République dominicaine. Jacques ruminait. Lorsqu'ils installèrent leur bivouac, l'image d'Henri ne cessait de le tourmenter. Il avait besoin d'aide, il en était certain ! Édgard le

croyait mort, comme les autres. Il maintenait qu'il était tombé dans un guet-apens, soit en se rendant au marché, soit en en revenant. Jacques serra les poings. Si seulement il s'était écouté et était parti à sa recherche ! Joseph vit qu'avec la tension, une bagarre était sur le point d'éclater.

— Nous voilà plus que six, maintenant. Nos camarades ont sacrifié leur jeunesse et leur vie pour notre nation. Certes, nous savions dès le départ que notre combat serait difficile, mais je crois ne pas me tromper en disant qu'aucun d'entre nous n'imaginait rencontrer autant d'embûches, de dangers et de morts.

Jacques s'avança et ouvrit la bouche. Joseph présenta ses mains en signe d'apaisement.

— Peut-être qu'Henri est vivant, mais les chances de le revoir s'amenuisent d'heure en heure. Nous devons faire face à la situation telle qu'elle est, et non telle que nous voudrions qu'elle soit.

Édgard, Toussaint et Manuel hochèrent la tête. Guy, muet, regardait dans le vague.

— Un jour, le peuple se rendra compte de nos sacrifices, continua Joseph, même si aujourd'hui il courbe l'échine devant Papa Doc. Ils ont peur de perdre le peu qu'ils ont. Et qui ne tremblerait pas à la seule pensée de représailles ? Le chemin que nous devons encore parcourir va être très pénible. Nous sommes loin de la frontière. Faisons preuve de prudence. Nous ne pouvons plus nous fier à personne. Autant que je puisse en juger, aucune des factions qui devaient nous suivre n'a été en mesure de le faire. Si elles sont restées en Floride,

elles n'auront eu aucun moyen de nous prévenir depuis le territoire américain. Venez, allons-nous-en d'ici.

Les six camarades marchèrent et marchèrent pendant des jours, et parfois jour et nuit. À ce rythme et sans nourriture, ils maigrissaient et s'affaiblissaient vite. S'ils se résolurent à cogner aux portes des rares maisons qu'ils rencontraient, c'était parce que la faim les tenaillait. Les gens se montraient accueillants et ouverts. Mais la montagne, comme la forêt, abritait des VSN ou des sympathisants au régime. Partout, des yeux suivaient leur pauvre convoi ; partout, des oreilles absorbaient leurs paroles. Dès le lendemain de leur passage dans un hameau, des Tontons macoutes arrêtaient ceux qui les avaient aidés. Quatre d'entre eux furent envoyés dans la capitale. On n'entendit plus jamais parler d'eux.

Le matin du 29 septembre, ils étaient assis dans un sous-bois à déguster les quelques fruits qu'ils avaient cueillis en chemin, lorsque des bruits jaillirent du bosquet voisin. Ils prirent leurs fusils et s'abritèrent, prêts à faire feu. Le doigt crispé sur la gâchette, ils attendaient une attaque qui ne venait pas. La forêt s'était enveloppée d'un silence aussi suspect qu'improbable. Ils n'osaient pas bouger de peur de se faire repérer. Au bout d'une heure ou deux — ils n'auraient su le dire —, ils se remirent en marche, mais changèrent de direction. Quand ils se détendirent enfin — ils avaient échappé à cette patrouille —, un crépitement de mitraillettes les contredit. Leurs poursuivants ne ménageaient pas

les munitions ; ça pétaradait dans tous les sens, si bien qu'ils ne réussissaient pas à déterminer la provenance des tirs ni le nombre de leurs attaquants.

Encore une fois, ils préférèrent s'éloigner sans riposter ; s'ils ne croyaient plus au succès de leur mission, ils n'étaient pas candidats au suicide pour autant. Ils les semèrent à nouveau. En fin de journée, ils arrivèrent exténués et hagards dans la bourgade de Martinet, dans la région de Morne Sinai. La peur leur tordait le ventre. À peine posèrent-ils le pied là qu'ils furent une autre fois la cible de tirs. Cachés partiellement par des murs de maisons, ils réussirent à localiser leurs assaillants. Ils ripostèrent et tuèrent plusieurs macoutes. Une des balles de leurs ennemis trouva aussi son chemin jusqu'à l'estomac de Toussaint. Joseph et Jacques le tirèrent vers eux et le mirent hors de portée, pendant que Manuel, Guy et Édgard les couvraient. Il pleuvait tellement de projectiles que même une mouche aurait pu être atteinte. Le tac tac tac des mitraillettes se répandait en écho dans toute la montagne. Une seconde balle se logea dans la poitrine de Guy. Édgard fit un point de compression rapide avant de lui poser une gaze et un bandage de fortune.

— Partez ! dit Toussaint. On va essayer de les retenir.

Jacques hocha la tête en signe de négation.

— On ne vous abandonnera pas ainsi.

De son côté, Guy, le souffle court, disait la même chose à Joseph et Édgard. Ils s'entendirent du regard avec Jacques et Manuel. Tous quatre coururent loin de Martinet et des balles qui sifflaient. Guy, le ton



ferme et dur, demanda à Toussaint de l'achever. Il préférait partir en paix plutôt que d'être pris et de mourir lentement comme un chien. Les yeux fixés sur son camarade, Toussaint s'exécuta. Des voix aboyaient des ordres, de plus en plus près. Il détruisit ses papiers et ceux de Guy, puis retourna son arme contre lui.

## CHAPITRE 16

Toutes les troupes de VSN, dirigées vers la Presqu'île du Sud et guidées par un commandement sanginaire, étaient aussi exténuées que les révolutionnaires qu'elles poursuivaient. Les quatre derniers membres libres de Jeune Haïti parcouraient la région en tous sens accompagnés de deux volontaires, entraînant ainsi les hommes du dictateur à faire de même. Quand on les pensait ici, ils se trouvaient là. La rumeur persistait à leur prêter des qualités magiques d'un autre monde : on les disait immatériels et invisibles, tant l'armée éprouvait de difficulté à les repérer, et lorsqu'elle y parvenait miraculeusement, ils restaient insaisissables.

Joseph, Jacques, Manuel et Édgard, amaigris et exténués, continuaient sans relâche d'avancer, dans l'espoir de rejoindre la République dominicaine. Les accidents topographiques — dénivelés de plusieurs dizaines de mètres, arbres à terre à cause du cyclone — ralentissaient leur progression. De contours en détours, jamais l'expression haïtienne *deyè mòn, gen mòn* (derrière les montagnes, d'autres montagnes) ne leur avait paru plus juste. Ils se

trouvaient dans une des parties les plus boisées de l'île ; elle avait résisté jusque-là aux assauts des paysans qui coupaient tout sur leur passage afin de nourrir les grandes villes insatiables en charbon. Tantôt alliée — elle les protégeait des soldats —, tantôt ennemie — elle entravait leur course —, la forêt leur semblait dotée d'une volonté propre.

Cela faisait plus de deux semaines qu'ils cheminaient dans ces montagnes, et ils n'avaient parcouru qu'un tiers de la distance qui les séparait de la frontière. Malgré les pertes qu'ils avaient essuyées, la pression des Tontons macoutes continuellement à leurs trousses et l'adversité qui s'acharnait sur eux, ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer le pays pour lequel ils risquaient tout. Des sommets, ils contemplaient la mer scintiller au loin, sous le soleil. Ils goûtaient le bonheur d'être encore en vie. Un répit de quelques jours sans affrontement leur permit de reprendre un peu d'énergie et de courage. Jacques raconta une blague de son cru.

— C'est Papa Doc qui ne sait plus à quel *loa* se vouer pour venir à bout des dangereux révolutionnaires qui ont débarqué à Haïti. (Joseph, Manuel et Édgard ricanèrent.) Il convoque ses conseillers, qui lui disent d'utiliser la force des Tontons macoutes. Ils appellent alors les Tontons macoutes au Palais présidentiel. Devant le Président à vie se présentent un petit, un moyen et un grand. Il demande au grand ce qu'il peut faire pour régler le problème. Le grand grogne, montre sa machette et donne un coup. Tchâc ! Le guéridon présidentiel vole en éclats. Papa Doc hoche la tête et se tourne vers le

moyen. « Et toi, que peux-tu faire pour régler le problème ? » Le moyen grimace, montre sa machette et donne un coup. Tchâc ! Le vase offert par Alfredo Stroessner explose dans le bureau. Papa Doc hoche la tête et se tourne vers le petit. « Et toi, que peux-tu faire pour régler le problème ? » Le petit lui offre un sourire sans dents, montre sa machette et donne un coup. Tchâc ! La corbeille de fruits est coupée en deux. Papa Doc regarde le bureau, le vase et la corbeille de fruits. Il se gratte la tête. Il fait signe aux Tontons macoutes de sortir et appuie sur son interphone pour demander à son secrétaire de le rejoindre. « Mes conseillers ne valent rien. Ils m'ont dit d'utiliser la force des Tontons macoutes. Mais regarde ce qu'ils ont fait ! Ce n'est pas ainsi que nous délivrerons Haïti du danger de la révolution ! Qu'en dis-tu, toi ? » Le secrétaire caresse son menton et se tourne vers le jardin. Papa Doc agite ses doigts, puis tape du pied. « Alors, tu as trouvé ? » Le secrétaire se retourne vers son Président. « Ils ont réglé le problème que vous leur aviez mis devant les yeux. Si vous prenez le temps de leur expliquer, ils vont régler celui des révolutionnaires. » Papa Doc approuve du chef et fait revenir ses Tontons macoutes. Il se tient devant eux, les passe en revue tous les trois, puis se retourne, tend le bras et dit : « Vous voyez, le problème... » Et tchâc ! Trois machettes lui coupent le bras. Le secrétaire hausse les épaules : « Ils ont réglé le problème que vous leur aviez mis devant les yeux. »

Le fou rire les gagna tous les quatre. Cela leur faisait du bien de penser à autre chose que leur

survie, qui leur semblait de plus en plus compromise. Quand la libération d'Haïti était-elle passée au second plan ? Aucun d'eux n'aurait su le dire. Après cet intermède, ils effectuèrent une mission de reconnaissance, puis établirent leur campement au bord de la Ravine Roche, à une distance raisonnable de la localité de l'Asile. Il ne leur restait que trop peu de munitions. En cas d'affrontements — et ils ne manqueraient pas de se produire —, il leur en fallait d'autres de toute urgence. Ils pourraient en trouver au poste de police qu'ils avaient repéré en périphérie de la ville. On aurait pu croire que cela équivalait à se jeter dans la gueule du loup, mais les policiers n'étaient pas formés pour se battre contre des commandos. Ils devaient saisir leur chance. Ils planifièrent l'opération pour le lendemain.

Dans l'aube naissante du 16 octobre, des coups de feu éclatèrent de nouveau. Les tirs nourris s'intensifiaient de minute en minute. Démunis mais agiles, Joseph, Jacques, Manuel et Édgard exploitaient les reliefs du terrain pour jouer au chat et à la souris. Ils devaient s'échapper, coûte que coûte, et garder leurs munitions pour se défendre en dernier recours. Ils rampaient, se faufilaient entre les troncs d'arbres tombés à terre, se camouflaient derrière des plants de bananiers, restaient tapis dans une anfractuosité. Au-dessus d'eux, les balles sifflaient et ne touchaient que le vide, ajoutant à leur légende. La bataille — si on peut nommer ainsi un tir unilatéral sans affrontement véritable — fit rage pendant des heures ; l'étau se resserrait sur eux, et ils le sentaient. La défaite

paraissait aussi inéluctable que la mort. La peur au ventre, ils n'avaient plus qu'un seul choix : filer dans une fuite éperdue. D'une voix blanche mais ferme, Joseph libéra les volontaires de leur engagement. La situation devenait intenable, et leurs opposants étaient en surnombre.

— Nous n'avons pas fait tout ce chemin avec vous pour vous abandonner. Encore moins, maintenant. Si notre destin est de mourir dans cette forêt, qu'il en soit ainsi. Nous mourrons ensemble, mais libres.

Joseph hocha la tête. Ils se remirent en marche. Les VSN refusaient de les lâcher. Les balles continuaient de siffler.

— Ils n'abandonneront jamais, se lamenta Édgard.

L'explosion d'une grenade lui donna raison. Un projectile traversa l'épaule de Jacques alors qu'ils franchissaient une clairière. Il resta cloué sur place, crucifié par une brûlure qui ne semblait pas avoir de fin, puis se hâta de rejoindre ses camarades, la main droite pressée sur sa clavicule gauche. Ils s'enfoncèrent dans la futaie. L'armée ratissa le sous-bois jusqu'à la tombée de la nuit. L'officier en fonction comprit qu'ils devaient être loin ; il ordonna la suspension des recherches.

La balle qui avait transpercé l'épaule de Jacques était ressortie de l'autre côté, mais la plaie saignait abondamment. Il continuait de la compresser du mieux qu'il pouvait, attendant le moment où ses amis pourraient le panser. L'odeur du sang et de la chair brûlée saturait ses narines. Après une course

qui lui sembla durer une éternité, ils s'arrêtèrent enfin dans une petite clairière. Pliés en deux, la tête entre les genoux, ils reprirent leur souffle.

Pendant qu'Édgard et Manuel montaient la garde, Joseph s'attela à soigner sa plaie sangui-nolente avec ce qui restait de la pharmacie. Ils n'avaient plus d'analgésiques. Jacques avala deux antibiotiques ; il aurait eu besoin de points de suture et d'un vrai pansement, mais rien de cela n'était disponible. Joseph l'enveloppa dans une couverture de survie et l'adossa contre un arbre. Ils décidèrent de se passer d'un feu. L'armée et les VSN pouvaient se trouver dans le coin ; mieux valait éviter tout risque inconsidéré. Jacques grelotta toute la nuit dans une obscurité absolue. La sueur roulait le long de son front, de ses joues, de son cou. De fortes fièvres le retenaient prisonnier dans un délire cruel : deux chiens grondants et baveux lui dévoraient les orteils tandis qu'un cochon sauvage lui arrachait le cœur.

★

Jacques ouvrit les yeux ; la douleur vrillait son épaule.

— Ça va, Jacques ? demanda Joseph.

Cela allait. Il valait mieux qu'il se repose. Aucun d'eux ne put cependant trouver un sommeil réparateur. Leurs rares assoupissements se ponctuèrent de cris, de sang et de mort.

★

Lorsque le soleil se leva, il leur sembla que le matin était arrivé trop vite ; tendus comme des cordes de piano, ils s'attendaient au pire tout en le croyant inéluctable. Jacques n'était pas en état d'aller plus loin ; il le savait et il les pria de le laisser sur place avec une ration d'eau et son pistolet. Il ne restait plus de victuailles à lui donner. Ensemble, ils firent le point. Jacques insista ; ils devaient faire tout ce qui était en leur pouvoir pour rester en vie et gagner la frontière.

— Merci, mon fidèle ami, dit Joseph. Nous n'abandonnerons pas le combat maintenant, sois-en assuré. Pas après tous les sacrifices consentis par nos camarades. Il faut que la Révolution finisse par triompher.

— *Venceremos!* dirent-ils dans un parfait ensemble.

Dès leur arrivée dans la république voisine, Joseph, Manuel et Édgard alerteraient les camarades de New York. Ils tirèrent une salve pour attirer toute patrouille éventuelle et s'enfoncèrent dans la forêt qui les avala.



## CHAPITRE 17

Resté seul, Jacques alterna entre perte de connaissance et réveil. Allongé sur le dos, il plonge dans l'infini bleu. Une caresse douce comme une main de femme court sur sa peau, l'herbe de Guinée ondule dans le vent. Depuis combien de temps n'avait-il pas senti le contact d'une femme ? Une orchidée accrochée au-dessus lui offrit un parfum de vanille. Ah ! Ces femmes aux effluves envoûtants... Leurs visages défilent comme dans un film devant ses yeux. L'une rit à la table d'un restaurant, une autre danse le *konpa*<sup>11</sup> puis la *salsa* dans les bars cubains de Miami. Dieu qu'il aimait ces danses lascives et les corps bien en chair des Haïtiennes et des Cubaines ! Il ne devait pas être pris, il ne devait pas être pris !

À plusieurs reprises, il amena son révolver à sa tempe ; chaque fois, il renonça. Il essaya de bouger et de se lever.

« Peut-être pourrais-je marcher un peu, aller au village le plus proche et me rendre aux autorités ? » pensa-t-il tout haut.

---

11. Musique et danse populaire en Haïti.

Ses joues brûlèrent sous le feu de la honte. Il se sentait lâche. Son arrestation signifierait la mort à coup sûr ; alors, pourquoi ne pas aller au-devant des événements et abréger sa souffrance ? Il avait perdu tant de camarades, ces deux derniers mois. Et tout ça pour quoi ? Mourir serait plus facile que d'aller pourrir dans les cachots de Duvalier à Fort Dimanche.

« Si je meurs, qui racontera notre histoire ? Tous nos amis tombés au champ de bataille, loin des leurs et sans personne pour leur donner une sépulture, qui se souviendra d'eux ? Ma vie n'a plus de valeur, mais ma mort en aurait encore moins si je crevais ainsi dans cette montagne, le corps dévoré par les chiens et déchiqueté par les cochons sauvages. Il faut que je tienne, que je parvienne à me rendre au village voisin. Aucun groupe ne s'est soulevé sur notre passage, nous avons prêché dans le désert. Ils ne veulent pas se libérer. Et nos camarades de Floride ? Qu'est-ce qui les a empêchés de venir renforcer notre troupe ? »



Chaque matin, l'odeur de la terre faisait naître en lui un nouvel espoir. Il rêvait de se trouver face à Duvalier et de lui cracher au visage. Ça ne lui ferait pas gagner la bataille, mais ça le soulagerait. Il imaginait la scène et riait : un petit groupe de *kamokens* avait tenu tête à son armée de bons à rien et, bientôt, d'autres révolutionnaires prendraient le relais. Un jour ou l'autre, il paierait, oui il paierait

les affres dans lesquels il avait plongé son peuple. Et il lui dirait aussi que son pouvoir n'est basé que sur la peur et que la peur, comme la dictature, ne dure qu'un temps.

«Le jour se lèvera où la masse se soulèvera. Alors, toi et tes macoutes n'aurez même pas une roche pour vous cacher dessous. Aucun sanctuaire n'existera pour vous. Le peuple vous traquera inlassablement jusqu'à ce que vous soyez jugés et exécutés pour toutes les exactions que vous avez commises, toi et tes sbires, et aussi pour avoir pillé la nation !»

Secoué par un petit rire de triomphe, Jacques s'endormit.



Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait au zénith, salué par les grillons et les *pipirites*<sup>12</sup>. Il but une gorgée d'eau. Son estomac se contracta. Depuis quand n'avait-il pas mangé ? Il avait perdu toute notion du temps. Dans le lointain, des tambours roulaient et des chansons d'une *konbit*<sup>13</sup> paysanne s'élevaient. Il essaya d'en saisir les paroles, de suivre de mémoire le han des houes creusant le sol et la progression des travailleurs de la terre. Personne ne passerait par ici ; il devait bouger. Malgré sa blessure, il commença à ramper. Son épaule le faisait horriblement souffrir et puait ; il craignait

---

12. Oiseau typique d'Haïti.

13. Travaux communautaires des champs.

qu'elle ne soit déjà infectée. Il grimaçait et s'arrêtait à chaque instant, pour reprendre son souffle. Les aspérités du sol lui tailladaient les coudes et les genoux. Son walkie-talkie sortait de son sac à dos. Lorsque Jacques glissa, l'appareil roula dans un ravin. Tant pis, il devait avancer. Il persista ainsi jusqu'à l'épuisement. Il contempla la distance qui le séparait de l'orée la plus proche ; elle semblait s'éloigner un peu plus à chaque effort. Arriverait-il à L'Asile ? Il continua de ramper, malgré les obstacles nombreux des racines et des branches mortes jonchant le sol. Quand il fut à couvert, la forêt se chargea d'amortir sa douleur en lui offrant un humus et un tapis de feuilles presque douillet. Il se reposa sur le dos et admira la cathédrale de verdure qui le surplombait. Un nid immense était perché au faîte d'un vénérable mapou. Quel oiseau l'avait construit ? Un aigle ou un *malfini*<sup>14</sup> sans doute. Il se rappela leur danse au-dessus de la savane ; ils glissent, ailes déployées, sur les courants d'air, l'œil aux aguets pour fondre en piqué sur leur proie. Des bêtes magnifiques ! Des bêtes magnifiques que sa maigre carcasse nourrirait bientôt. Peut-être. Les lèvres craquelées, il plaça un caillou sous sa langue pour produire un peu de salive. Il avait soif, mais il ne lui restait que très peu d'eau.



---

14. Espèce de buse, oiseau de proie diurne.

*Il manque d'air, il suffoque. Enfermé dans le coffre d'une voiture qui n'en finit plus de rouler, il tente de deviner sa destination. Cette obscurité qui l'entoure... N'est-il pas déjà dans son cercueil? Les parois se rapprochent, sa respiration se fait plus difficile. Ses poumons brûlent. Les effluves du tuyau d'échappement emplissent ses narines et se fraient un chemin jusque dans son sang. Le visage de son père se penche sur lui. « Je suis désolé, papa, je ne sais pas comment nous sauver d'ici. Je veux rester avec toi jusqu'à ce qu'on s'en sorte. Nous irons à la pêche en haute mer comme tu aimes et, ce soir, nous mangerons nos prises. Maman va se réjouir que nous ayons pu passer une journée ensemble. »*



L'armée et les macoutes avaient-ils abandonné leurs recherches? Il n'avait entendu aucun coup de feu, aucune branche ne craquait, aucune voix humaine ne s'élevait. La fièvre remontait, il tremblait de tout son être, claquait des dents. Tous les muscles de son corps se contractaient à tour de rôle, suivant une volonté qui n'était pas la sienne.

Le jour succéda à la nuit, une nuit étoilée des tropiques sans nuages. Dans le lointain, les animaux sauvages piaillaient, hurlaient et grondaient. Pourvu qu'ils ne viennent pas dans sa direction. Il ne pourrait pas se défendre.



De spasme en spasme, il délirait.

« Tu ne m'en veux pas trop, maman, j'espère. Il est tard, et je vais rentrer bientôt. Surtout, ne te mets pas en colère, ne me gronde pas ; j'étais avec les copains. C'est effrayant ce qu'Henri a grandi, tu sais. C'est un vrai géant maintenant. Nous avons fait du camping ensemble, et je l'ai perdu dans les bois. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. Dis à sa maman que je vais le retrouver, qu'elle ne doit pas s'inquiéter. »

Les larmes lui vinrent aux yeux. Dans son délire, il revoyait son enfance avec Henri. Il marmonna des paroles incompréhensibles, jusqu'à ce que le sommeil le prenne et l'enlace de cauchemars, de monstres, de paniers de victuailles, de belles femmes au parfum capiteux et de têtes de serpent qui se transforment en de multiples visages du dictateur à lunettes aux montures d'écailles noires ; Yann rit, Stanley lui montre comment on construit un château de sable, Philippe lui demande s'il va bien, Guy lui présente son portrait, les yeux clos et les traits apaisés.

Des aboiements et des bêlements dans le lointain marquèrent son retour parmi les vivants. Il se redressa brusquement et retint un cri de douleur. La forêt était enveloppée de brume matinale. Il s'était évanoui pendant plus d'une nuit. Il frissonna et secoua sa gourde ; elle était pratiquement vide. Il but une petite lampée d'eau. Il sortit sa carte et son compas de son sac à dos pour s'orienter. Il espérait que ses trois derniers compagnons aient pu rallier la République dominicaine.

« Étions-nous naïfs de croire que les paysans se soulèveraient et se joindraient à notre cause ? s'entendit-il dire. Ça avait fonctionné à Cuba, alors pourquoi pas ici ? Qu'est-ce que nous n'avons pas compris du paysan haïtien, de sa psyché et de ses foisonnements intérieurs ? »

Il se glissa jusqu'à un arbre et accota son dos contre l'écorce rugueuse pour se lever. Il y parvint à grand-peine. Il fit quelques pas, tituba et tomba de nouveau. C'était son Golgotha, son chemin de croix. S'il avait grandi dans la religion catholique, il ne croyait plus en Dieu. C'était incompatible avec ses idées révolutionnaires. Et puis, quel Dieu laisserait ces paysans rencontrés sur leur route vivre dans de telles conditions ? Des gens bons, prêts à partager le peu qu'ils ont avec des étrangers de passage, et au risque de leurs vies. C'étaient eux les vrais héros, ces hommes et ces femmes dont personne ne parlait et ne parlerait jamais.

Jacques ne pouvait plus supporter la douleur ni transporter son sac. Il décida de l'abandonner. Il déchira un t-shirt à l'aide de ses dents et en fit une écharpe, qu'il se passa autour du cou pour soutenir son bras. Il mit sa gourde en bandoulière de l'autre et introduisit son pistolet dans sa ceinture. Il sentait la vie s'en aller de son corps ; après quelques pas seulement, il n'avait plus de force pour bouger le moindre muscle. Il s'appuya contre un arbre et se laissa glisser le long de son tronc jusqu'au sol. Combien de temps allait-il pouvoir tenir ainsi ? Il sombra de nouveau. Et la nuit l'enveloppa de ses bras.

## CHAPITRE 18

Jacques retint son souffle ; ses yeux s'embruèrent. Ses jambes flageolaient. Dans un effort surhumain, il avança en titubant. Plus que quelques centaines de mètres à parcourir. Il s'approcha de la première case du village, bordée d'une haie de candélabres, s'écorcha la main en s'appuyant dessus, mais ne ressentit aucune douleur. Sa fatigue lui avait fait dépasser ce stade.

Le rideau qui barrait l'entrée de la maison flottait au vent. Jacques murmura dans un ultime effort :

— *Onè* (honneur) !

Une voix endormie lui répondit par-delà le pan de tissu :

— *Respè* (respect) !

Un homme d'un certain âge, le visage buriné par le soleil et le travail des champs et les cheveux presque tout blancs, le front dégarni, écarta le rideau et recula d'un pas face au fantôme qui se trouvait devant sa porte.

— Ne craignez rien, dit Jacques d'une voix tremblotante, je vais vous expliquer.



Avec ses vêtements sales, sa barbe naissante et ses traits tirés, il présentait une allure peu engageante. L'inconnu s'appuya sur le chambranle.

— Je fais partie des personnes recherchées par l'armée, dit Jacques en créole. Je ne vous veux aucun mal. Je suis blessé, je suis armé, mais mon pistolet n'a plus qu'une balle.

Il extirpa le pistolet de sa ceinture, chancela pour éjecter la munition et montrer son chargeur vide au vieil homme. Ses jambes cédèrent ; il s'effondra.



Quand il rouvrit les yeux, il tremblait de fièvre, étendu sur un grabat. Au-dessus de lui, un toit de chaume. Il se trouvait donc à l'intérieur d'une case paysanne. Il tourna la tête. Une table de fortune, une seule chaise, un petit lit accoté à un mur. Comment était-il arrivé là ? Depuis combien de temps dormait-il ? D'une voix faible, il demanda :

— Il y a quelqu'un ?

Le vieillard qui l'avait secouru apparut avec un *coui*<sup>15</sup> à la main.

— Buvez. Vous revenez de loin, mon fils. Je croyais que vous alliez y rester. Ça fait une semaine que vous dormez. J'ai mis un cataplasme de feuilles de consoude sur votre plaie, ce n'était pas très joli. La fièvre est enfin tombée, mais il va falloir montrer

---

15. Un *coui* est un récipient fait à partir d'une calabasse et servant d'écuelle.

ça à un médecin dès que possible. Je ne pourrai pas vous garder plus longtemps. L'armée est partout. Des militaires sont venus ici, juste avant votre passage, et j'ai peur qu'ils ne reviennent. S'ils vous trouvent là, autant signer mon arrêt de mort. Ils exécutent tous ceux qui, de près ou de loin, se sont frottés aux *kamokens*. Votre tête est mise à prix. J'ai encore de la famille dans la région. À cause de moi, ils sont tous en danger, vous le savez. Ils n'auront de cesse que lorsqu'ils auront exterminé toute la fratrie. Maintenant que vous avez repris un peu de force, vous allez vous rendre au poste de police. Comme ça, je ne serai pas impliqué du tout. Je vais vous indiquer la route. J'ai appris que des combattants se sont fait tuer pas très loin d'ici, il y a à peine deux jours. Ils n'avaient plus de munitions et ils en ont été réduits à lancer des pierres sur les soldats. Des héros, vos amis. Oui, des héros.

La gorge de Jacques se serra. Son hôte ôta son chapeau et le plaça sur sa poitrine pour saluer la mémoire des révolutionnaires. Jacques tourna la tête pour ne pas laisser voir ses yeux humides. Tous deux regardèrent dans le vague.



Joseph, Manuel et Édgard étaient tombés dans une embuscade tendue par l'armée, le 26 octobre, à Ravine Roche, non loin de l'Asile. Aux tirs nourris des attaquants des VSN, ils n'avaient que peu de munitions à opposer. Ils essayèrent de repousser les assauts successifs qui se déchaînèrent pendant

toute une journée. Lorsque leur dernière balle fut utilisée, ils se rabattirent sur les pierres qui étaient à leurs pieds. Ils moururent à quelques minutes d'intervalle. Leurs têtes furent jetées dans des seaux de glace et expédiées au Président au Palais national. Leurs corps furent abandonnés aux chiens et aux cochons sauvages.

En quatre-vingt-un jours, ils avaient tenu tête à un contingent de plus de trois mille hommes et parcouru la péninsule du Sud sur près de trois cents kilomètres en dents de scie et dans des conditions plus que difficiles.



Jacques remit ses vêtements, que le vieil homme avait lavés et posés là, sur la chaise.

— *Mèsi, mèsi anpil* (Merci, merci beaucoup). J'aurais aimé rencontrer plus de gens comme vous. Je n'ai malheureusement rien à vous donner en retour. Dénoncez-moi à la police, vous pourrez ainsi toucher la récompense.

— Ne vous en faites pas, répondit le vieillard, je n'ai pas besoin d'argent.

— Faites disparaître le pistolet dès que vous le pourrez, recommanda Jacques. Ce ne serait pas une bonne chose de le garder ici. Attachez mes mains derrière mon dos et conduisez-moi au commissariat.

— Je ne veux pas être impliqué.

— Je ne peux m'y rendre seul. Aidez-moi une dernière fois.

Le vieillard alla chercher une corde et, suivant les instructions de Jacques, lui lia les mains derrière le dos. Il le fit sortir de sa case, après s'être assuré que la voie était libre. Il le poussa en direction du poste de police. Jacques était tellement amaigri que ses hanches peinaient à retenir son pantalon, entravant sa marche. Au fur à mesure de leur avancée dans la bourgade, un cortège se forma dans leur sillage. Certains invectivaient Jacques, qui titubait à chaque pas. Que se passerait-il s'il trébuchait ? s'il tombait ? Mieux valait ne pas y penser.

La porte du commissariat — une toute petite bâtisse aussi misérable que la bourgade elle-même — était grande ouverte. L'unique garde écoutait un match de football sur un transistor à piles, les deux pieds sur la table pleine d'objets hétéroclites et de papiers, qui servait de bureau. Il était tellement absorbé par les exploits de son équipe, qu'il n'avait pas prêté attention aux bruits de l'extérieur. Sa veste d'uniforme installée sur le dossier de sa chaise, il était en camisole d'un blanc incertain. Il prit tout son temps pour se déplier et se lever, avant d'aller voir ce qui causait le raffut que le son de sa radio ne parvenait plus à couvrir. Il examina des pieds à la tête cet étranger mal rasé, décharné et ébouriffé, que lui amenait le vieil homme. Il se gratta la tête, ouvrit la bouche, puis la referma. Un éclair d'incrédulité passa dans son regard.

— *Ki moun sa ye, kotel sòti ?* (Qui est cet homme, d'où vient-il ?) demanda-t-il d'un ton ennuyé.

— Je l'ai trouvé, caché près de ma case, expliqua le vieillard. Il est assez mal en point et a besoin d'un médecin.

Le garde continuait d'observer Jacques, comme s'il venait de voir apparaître un fantôme ou un de ses esprits malins dont on dit qu'ils hantent la forêt.

— Je m'appelle Jacques, citoyen d'Haïti. Je suis blessé et je me rends.

Et, se reprenant, il ajouta :

— Je me suis séparé de mes camarades, lors d'une embuscade.

Le gendarme se balançait d'une jambe sur l'autre. Quoi faire avec cet homme ? Il deviendrait le héros de la région dès qu'il raconterait à qui de droit qu'il l'avait capturé. Le Président le décorerait et le récompenserait. Encore fallait-il qu'il choisisse le « bon » supérieur hiérarchique auquel relayer l'information pour qu'il ne lui vole pas son prestige.

— Vous savez où me trouver, chef, pour la récompense.

Le vieil homme lança un regard compatissant à Jacques, puis tourna les talons, laissant le garde à son dilemme. Il essuya une larme furtive sur la manche de sa chemise.

Le garde enferma Jacques à clé dans une chambre minuscule qui servait de cellule et sortit quérir des volontaires pour avertir le maire de L'Asile ainsi que le commandement de l'armée qui y était cantonné. La petite foule essaya en vain de savoir qui était cet homme. Le policier se contenta de hausser les épaules. Il rentra écouter la suite de son match.

Par une cruelle ironie du sort, Jacques fut transporté dans la capitale dans le camion qui charrie les têtes de ses camarades. Quand il reçut les têtes des *kamokens*, Papa Doc les fit installer sur un autel dans une chambre du Palais. Il passa des nuits entières à faire des incantations et à interpeller leurs esprits.

## CHAPITRE 19

On poussa Jacques, pieds entravés, à l'arrière d'un camion de l'armée, les mains liées derrière le dos avec la corde dont s'était servi le vieil homme. Comme il était couché à même le bois de la benne, son épaule absorbait tous les cahots de la route. À chaque ornière, à chaque soubresaut du véhicule, la douleur s'accroissait. Une faction entière l'accompagnait à la capitale. Il se retira en lui-même, et le fil de sa vie — son enfance heureuse et insouciante, ses jeux, ses amours de jeunesse, ses compagnes des dernières années — se déroula devant ses yeux. Le sort qui lui serait réservé ? La mort à coup sûr, mais il n'en avait cure. Il avait accompli tant bien que mal ce qu'il voulait faire : venger l'affront fait à son père. Il pensa à sa mère morte de chagrin après le décès de son mari. Elle ne voyait plus personne, refusait toute visite, ne répondait plus au téléphone ni à ses lettres. Elle vivait recluse avec sa bonne, qui lui était restée fidèle toute sa vie. C'était grâce à elle qu'il avait connu les derniers instants de sa mère. Apaisé, il ne ressentait aucun regret ; seule

la pensée de son ami Henri disparu sans laisser de traces le taraudait.

De L'Asile à Port-au-Prince, il fallait compter 200 kilomètres sur une suite de routes de campagne et d'une nationale passant par Miragoane, Léogane et autres villes de moindre importance. Ils s'arrêtèrent en chemin pour se sustenter, sans jamais rien offrir à leur prisonnier. La corde autour de ses poignets sciait sa chair, et la douleur de son épaule s'était étendue à l'ensemble de son corps.

Lorsqu'ils arrivèrent à Port-au-Prince, plus de quatre heures après, on le livra aux casernes Dessalines — le siège de l'armée —, qui se trouvaient derrière le Palais. Elles communiquaient avec lui par un jardin ; une barrière jalousement surveillée par la garde présidentielle d'un côté et par des militaires de l'autre constituait une sorte de frontière où aucune des parties en présence ne se faisait confiance. On enferma Jacques dans une geôle, sans nourriture et sans soins. Son cachot — un réduit, sans fenêtres — empestait l'urine et les excréments. Une ampoule blafarde assurait un pauvre éclairage. Jacques allait subir des interrogatoires serrés pendant plusieurs jours après avoir finalement reçu des soins sommaires d'un médecin militaire.

À quelques dizaines de mètres de là, dans une aile opposée, Henri, capturé quelques semaines plus tôt, était lui aussi confiné dans une cellule. Le secrétaire de Duvalier avait respecté la consigne du Président à la lettre : on ne l'avait pas dérangé. La veille au soir, Pierre avait enfin eu l'occasion de



mentionner aux oreilles de Papa Doc quelle formidable prise avait été faite. Ordre avait été donné de procéder à l'interrogatoire d'Henri, et ce, de toute urgence. On n'avait déjà que trop attendu.

On extirpa Henri de sa cellule et on l'amena dans une salle dédiée à l'intimidation et à la torture des prisonniers. Deux hauts gradés de l'armée, décorés comme des psittacidés, étaient assis à une table en face de lui. Une lumière aveuglante l'empêchait de distinguer les traits de ses interlocuteurs. On l'avait installé sur une chaise de bois raide qui le forçait à rester droit, les mains menottées derrière le dos et les pieds enchaînés. Flanqué de chaque côté de deux Tontons macoutes qui le frappaient à la tête au moindre signal de ses interrogateurs, il résistait.

— Je suis Henri. Henri, fils d'Haïti, né en 1943. Ce pays est ma patrie.

— Tais-toi, dit une des voix. Réponds aux questions qu'on te pose et nous te laisserons tranquille.

Ils essayaient de savoir d'où ils venaient, combien ils étaient, qui étaient leurs complices en Haïti et à l'étranger. Lorsqu'ils jugeaient une réponse insatisfaisante, les coups pleuvaient sur son crâne, ses bras, son dos, ses cuisses, ses chevilles. Se tenant en arrière de lui, l'un des tortionnaires lui frappait simultanément les deux oreilles. Il avait de la difficulté à entendre les questions tant elles bourdonnaient et lui faisaient mal.

Les volontaires de Jeune Haïti avaient convenu lors de leur entraînement que, s'ils étaient capturés, aucun d'eux ne parlerait. Ils savaient que, de toute façon, ils seraient tués. Henri résista jusqu'au bout.

À un moment, l'un de ses interrogateurs affirma que Papa Doc voulait voir les *kamokens* ; il fallait qu'ils soient présentables. Les *kamokens* ? Combien de ses compagnons étaient aussi retenus captifs en ce lieu ?

Les deux Tontons macoutes utilisèrent de nouvelles précautions : ils placèrent deux gros annuaires sur sa tête et cognaient dessus à tour de rôle au moindre signe d'impatience des interrogateurs devant sa réponse répétitive. Son crâne et son cou allaient-ils supporter autant de coups ? Il était tellement amaigri, il n'avait plus que les os pour faire barrière à ces sévices. Depuis combien de jours l'interrogeait-on ainsi ? Combien de semaines allait durer encore cette torture ? Et Henri répétait inlassablement :

— Je suis Henri, citoyen d'Haïti, né en 1943.

Pour l'amadouer, un des interrogateurs lui dit que, s'il collaborait, sa famille serait épargnée. Henri n'en croyait pas un traître mot. Qu'arriverait-il à sa mère ? À tous les membres de sa famille ? Ils n'étaient coupables de rien. Ils ignoraient tout de ce qu'il faisait et même de sa présence au pays. Il se replia dans ses pensées. Et Sophia, sa chère Sophia, était-elle entrée en contact avec eux ? On lui assena un coup violent ; Henri s'enfonça dans un trou noir.



On lui jeta un seau d'eau à la figure. Une odeur d'urine en provenance de son pantalon agressa ses narines. Ses interlocuteurs n'étaient plus les

mêmes, on les avait remplacés. Il reconnut l'un d'eux : un tortionnaire tristement célèbre pour être l'un des plus redoutés du pays, dépêché par le dictateur pour leur capture dans les maquis de la Grande-Anse. Le faisceau lumineux l'aveugla à nouveau.

— Nous ne vous voulons aucun mal, expliqua le nouveau venu, avec un sourire carnassier. Nous désirons seulement quelques informations, et nous vous laisserons tranquille.

Son ombre s'avança vers Henri. Il adopta un ton plus familier, plus doux, presque compréhensif.

— Si tu collabores avec nous, aucun membre de ta famille ne sera touché. Tu as ma parole.

L'autre interrogateur intervint :

— Tout nous porte à croire que tu es un jeune Noir, citoyen de ce pays et dont les parents ont servi et servent encore la noble cause du leader de la nation. Il se pourrait que tu aies été manipulé par des mulâtres dénués de tous scrupules, ceux-là même qui veulent maintenir la majorité du peuple dans l'ignorance et dans la crasse. Ils entendent garder l'apanage du pouvoir et de la richesse et laisser les miettes aux paysans noirs qu'ils exploitent depuis les premiers temps de l'esclavage.

— Parle ! Donne-nous les noms de tes complices ici et à l'étranger, reprit le premier tortionnaire. Nous te mettrons dans un avion pour la destination de ton choix. Tu pourras y vivre tranquille. Tu n'as pas besoin de mourir pour des chiens. Parle, Henri, nous sommes des amis de ton père ; il souffre le martyre de te savoir impliqué « malgré toi » dans

cette affaire. Ton père qui a tout donné pour toi saigne de te savoir endurer un calvaire au nom d'une amitié qui n'a pas lieu d'être.

— Je suis Henri. Henri, fils d'Haïti, né en 1943. Ce pays est ma patrie.

Les annuaires s'abattirent de nouveau sur sa tête, suivis d'une volée de coups de bâtons. Le sang coulait de son nez et tombait dans sa bouche. L'interrogateur en chef rappela à l'ordre d'un geste de la main celui qui le frappait :

— Tu vois, nous ne sommes pas des méchants. Nous ne voulons pas ta mort. Sinon, ça ferait longtemps que tu serais *ad patres*. Je te le répète, nous sommes des amis de ton père et nous nous efforçons de te sortir de là.

L'interrogatoire reprit et dura encore ce qui lui sembla des heures. Les mêmes questions revenaient et entraînaient les mêmes réponses. Le ton changea, les menaces se libérèrent du voile de l'hypocrisie.

— Tu vas parler de gré ou de force, maudit chien de *kamoken* ! Tu vas croupir sur cette chaise jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Tu n'es qu'un lâche, un traître à la nation !

Rien n'y fit. Henri savait qu'il bluffait, l'autre ayant déjà dit que le dictateur désirait les rencontrer. À quand remontait son dernier repas ? Il essaya de se rappeler depuis combien de temps il n'avait rien mangé ni bu. Cela lui importait peu, mais penser à quelque chose d'aussi insignifiant permettait à Henri de s'évader de cette cellule, de s'absenter de ce qu'il vivait à chaque instant. Combien de jours s'étaient-ils écoulés depuis sa capture ? Depuis son

arrivée dans cette salle ? L'éclairage brûlait le fond de ses rétines. Sous la chaleur du projecteur, la peau de son visage chauffait. Il ferma les paupières afin de se protéger.

— Je suis Henri, citoyen de Haïti, né en 1943, marmonna-t-il par automatisme.

Des coups de poing successifs le frappèrent au plexus, lui coupant le souffle. On plaça une cagoule sur sa tête qu'on tira en arrière ; on versa de l'eau sur lui. La cagoule imbibée collait à ses narines et à sa bouche, l'empêchant de respirer. Henri suffoquait. À chaque inspiration qu'il prenait, il s'étouffait plus encore. Il coulait dans un lac, tout était noir autour de lui. Ses poumons étaient gorgés d'eau. Il se noyait, c'est sûr.

— Arrêtez ! cria une voix.

On lui enleva la cagoule, et la voix demanda :

— Êtes-vous ici pour attenter à la vie de notre glorieux leader ? Vos amis ont tous parlé, ils ont avoué leurs fautes. Nous savons tout déjà. Nous voulons seulement vous laisser la chance de vous repentir et de demander pardon au *lider maximo*.

« Ils utilisaient le titre donné à Fidel Castro ! Quelle ironie ! », pensa Henri.

— Tu souris maintenant ? Nous ne te voulons aucun mal, gloussa la voix qui ne trompait personne.

— Je suis Henri. Henri, fils d'Haïti, né en 1943. Ce pays est ma patrie, répéta-t-il avant de tomber de nouveau, inconscient.



À son réveil, il était encore attaché à sa chaise, le corps inerte, presque sans vie. Il se réfugia dans ses souvenirs. Ils ont décidé de se séparer en deux petits groupes et de se dire au revoir — c'est peut-être un adieu : « *Venceremos, hasta la victoria siempre* », déclament-ils en chœur en se serrant dans les bras, les yeux humides. Depuis leur départ et malgré les difficultés encourues, aucune dissension ne vint altérer leur rang. Ils disparaissaient dans la futaie et suivaient des chemins opposés. Qu'est-il arrivé à ses camarades lorsqu'il est allé chercher de la nourriture au marché ? Ont-ils vraiment été capturés vivants ?



Il ouvre une boîte dans la maison familiale et découvre ses cahiers d'écolier jaunis par le temps. Sa mère les a jalousement gardés pendant des années. Sous cette pile, il soulève les rubans et diplômes de mérite scolaire qu'on lui a attribués au fil du temps. Demain, il part pour l'Espagne. Henri sourit.

— Tu trouves ça drôle hein, sale *kamoken* ! Tu ne perds rien pour attendre.

Ses tortionnaires apportèrent un stroboscope et l'allumèrent. Ils augmentèrent l'intensité à intervalles réguliers. Henri ne pourrait plus dormir.

## CHAPITRE 20

— Nous savons qui vous êtes, nous connaissons vos familles. Vos autres camarades capturés ont tout avoué.

Jacques subissait le même interrogatoire et la même torture à quelques mètres de là, dans une salle identique à celle d'Henri. Il ignorait le sort qui avait été réservé à ses camarades. Il partit du principe qu'il était le seul survivant et s'en tint à la consigne.

— Je suis Jacques, citoyen d'Haïti, né en 1933. Ce pays est ma patrie. *Venceremos*.

Les coups pleuvaient, il ne bronchait pas. Ses lunettes revolèrent.

— Maudits *kamokens* ! Vous pensez que, vous, les mulâtres, vous êtes au-dessus de tout ? Des lois ? Du peuple ? Du pays tout entier ? Que vous pouviez arriver dans le pays et renverser le gouvernement ?

— Les bras du père de la nation sont longs. Papa Doc est partout, il voit tout ce qui se passe et entend tout ce qui se dit, ajouta une seconde voix tout en s'approchant de lui.

« C'est qu'ils le prendraient pour Dieu maintenant ! » pensa Jacques. Il cracha au visage de son interlocuteur, un certain François Delva, commandant de l'infâme prison de Fort-Dimanche où périssaient les opposants au régime de Duvalier par milliers, et qu'il avait déjà vu. Une claque magistrale envoya sa tête cogner contre le dossier en bois de la chaise. Une autre la ramena à sa position initiale. Les joues de Jacques brûlaient et enflaient.

— Nous pouvons t'aider à sortir de là. Toi seul peux mettre fin à cet interrogatoire, reprit une voix sur un ton doucereux. Dis-nous qui sont tes complices, ici et ailleurs, et tu auras la vie sauve. Ta famille sera épargnée, le Président se montrera magnanime. Dans le cas contraire, toi et ta famille paierez — et jusqu'à la cinquième génération — pour ton audace d'avoir foulé le sol sacré de ce pays, qui appartient aux nègres après l'avoir arraché aux Français en 1804, et non à vous *blan-mannan*<sup>16</sup>, chiens de *kamokens* !

Ils le traitèrent de tous les noms. Lui se contentait de psalmodier :

— Je suis Jacques, citoyen d'Haïti, né en 1933. Ce pays est ma patrie. *Venceremos*.



Les interrogatoires se succédaient. On l'emmenait dans un cachot plongé dans le noir et, quelques heures plus tard, on venait le quérir. Privé de nourri-

---

16. Mot péjoratif décrivant les mulâtres.



ture et d'eau depuis son arrivée, il ne distinguait plus de sa blessure par balle, des coups qui pleuvaient ou de ses mains menottées dans le dos ce qui lui faisait le plus mal. Tous les muscles de son corps criaient de douleur. Ses geôliers mouillèrent son pantalon, puis envoyèrent un courant électrique jusqu'à ses parties génitales. Il convulsa maintes fois et sombra dans l'inconscience, souvent. Lorsqu'il croyait que c'en était fini, ils recommençaient. De terreur et de supplice, il déféqua dans ses pantalons. Ses bourreaux ne s'en formalisèrent pas. Ils continuèrent de s'acharner sur lui. Seuls les changements de garde lui procuraient de courts répit entre deux interminables séances de torture. Était-ce le jour ? Était-ce la nuit ? Il l'ignorait. Le temps faisait du surplace, s'éternisait et venait mourir comme des vagues sur une plage de sable. Son agonie s'étirait sans jamais vouloir trouver de fin. Pourquoi ne s'était-il pas suicidé dans le maquis, tant qu'il en avait la possibilité ?



On conduisit Jacques dans une autre cellule. Une odeur pestilentielle — mélange de sueurs, de peur et d'excréments — y régnait. À quelques centimètres du plafond, une minuscule lucarne encrassée faisait obstacle à la lumière extérieure. Jacques plissa les paupières. Dans ce réduit prévu pour tout au plus deux personnes, il compta près d'une dizaine de silhouettes, obligées de rester debout. Chacun ne disposait que de l'espace délimité par

le territoire de son propre corps. Ainsi entravés, les prisonniers étaient le plus souvent contraints d'uriner dans leurs pantalons ou de faire sur eux, quand le peu de nourriture qu'on leur distribuait les rendait malades. Leur seule commodité se résumait à un diable en fer blanc, qui menaçait de déborder à chaque instant, rendant l'atmosphère suffocante. Tous dépendaient de la bonne volonté des gardiens, qui donnaient la possibilité à un prisonnier désigné de vider de temps à autre le pot dans une latrine, au-dehors. Cette corvée prenait la valeur d'un privilège extraordinaire ; c'était l'unique moyen de pouvoir respirer l'air extérieur.

Dès que les geôliers sortirent, une voix s'éleva d'une cellule :

— Nouvel arrivant, je suis Gérard Auguste.

— Je suis Michel de l'Atalagne.

— Je suis Édouard St-Juste. Dis-nous qui tu es, de sorte que si nous sortons vivants de ce trou pourri, nous pourrons dire que tu étais ici.

— Je suis Henri Manuel. Je fais partie d'un groupe qui a débarqué il y a plus de deux mois dans le Sud-Ouest de l'île. J'ai été capturé, il y a quelques semaines. J'ignore jusqu'ici le sort de mes douze compagnons.

Une voix faible s'éleva plus loin :

— Je suis Jacques de Rouen. Henri ! Je suis tellement content de te savoir en vie !

Et Jacques lui raconta brièvement ce qu'il lui était arrivé et comment il avait échoué dans cette cellule.

— Avant ma reddition, mon hôte m'a dit avoir entendu que plusieurs *kamokens* avaient été tués dans les montagnes, quelques jours auparavant. Je crois que nos trois derniers camarades sont morts ensemble.

Le silence gagna les cellules en signe de respect et de recueillement. La voix d'Henri vibrante de vie malgré les tortures subies s'éleva, quelques minutes plus tard.

— T'ont-ils torturé aussi ?

— Oui, mais je n'ai pas parlé. Même s'ils m'ont promis de ne pas toucher à ma famille et de m'exiler dans un autre pays si je dénonçais nos camarades. Ils ont tenté de me faire croire qu'ils étaient en vie et qu'ils avaient parlé.

Les questions fusaient de partout. Jacques et Henri préférèrent taire l'objectif de Jeune Haïti ; les murs auraient pu avoir des oreilles. La rumeur courait que Duvalier et ses sbires infiltraient des taupes, des faux prisonniers, dans les geôles afin de soutirer des informations aux détenus.



Le lendemain, des gardiens réveillèrent les deux amis d'enfance et les emmenèrent sans ménagement et sans leur dire où ils allaient. Leurs codétenus crièrent leurs noms :

— Henri ! Jacques ! Nous ne vous oublierons pas !

Les geôliers aboyèrent pour faire taire les prisonniers, ce qui ne les empêcha pas de continuer.

Jacques et Henri furent traînés dans une salle de douches, où on leur ordonna de se déshabiller et de se laver. Interloqués, ils se dévisagèrent et s'exécutèrent sans broncher. Se débarrasser de leurs vêtements crasseux leur demanda des efforts surhumains. Chaque mouvement les faisait souffrir à devoir retenir leurs cris. Leurs corps décharnés témoignaient des privations qu'ils avaient vécues dans les montagnes et du régime auquel on les soumettait depuis leur incarcération, leurs ecchymoses, des violences endurées. Bien que froide, l'eau les apaisa.

Henri se demandait si leur dernier jour était arrivé. Il connaissait trop bien le sort réservé aux dissidents. Aucun opposant connu au régime n'avait échappé aux foudres du gouvernement. Ils avaient pour la plupart disparu sans laisser de traces, et leurs familles ne pouvaient rien faire pour réclamer justice. Il leur fallait se taire ou subir le même sort.

— On va s'en sortir, Henri.

— Libres jusqu'à la mort !

— *Venceremos!*

— Fermez vos gueules ! vociféra une voix dans le couloir. On ne vous pas autorisés à vous parler !

Quelques minutes plus tard, sur ordre des gardiens, deux prisonniers leur coupèrent les cheveux et les rasèrent de près, alors qu'ils étaient encore nus. Ce n'est qu'ensuite qu'on leur apporta des vêtements propres : une chemise blanche à boutonner jusqu'au col et un pantalon noir. Celui d'Henri lui arrivait à la cheville et laissait ressortir les chaus-

settes blanches qu'on leur avait fournies. Des bottes noires usagées, provenant sans doute du stock de l'armée, complétaient leur tenue. On leur posa des fers aux chevilles et on les amena dans un grand réfectoire où on leur servit à manger. Une telle déférence à leur égard n'avait rien de rassurant. Jacques et Henri s'interrogèrent du regard. Aucun d'eux ne pouvait avaler quoi que ce soit.

— Mangez ! vociféra un garde. Vous devez bien paraître. Si vous ne le faites pas de vous-même, nous allons employer la force ! Et ça, c'est une promesse.

Après tant de jours de privation, leur estomac avait rétréci, leur appétit aussi. Et quitte à mourir, mieux valait conserver un peu de dignité et mourir le ventre vide. Henri but tout son verre d'eau, mais ne toucha pas à son assiette. Un garde lui colla le canon de son fusil sur la tempe. Henri soutint son regard. De rage, le tortionnaire lui assena un coup de crosse dans le dos.

— Maudits *kamokens*, vous ne pouvez pas faire ce qu'on vous dit !

Il dit à Jacques que le dictateur voulait les voir en forme. « Notre mort n'est donc pas pour aujourd'hui », pensa-t-il, mais il ne toucha pas non plus à son repas. Lui aussi se contenta de boire quelques gorgées. Un officier fit alors son entrée. Il intima aux gardiens de leur lier aussi les poignets et de les amener.

## CHAPITRE 21

La journée qui suivit fut la plus belle parodie de justice jamais mise en scène. Quelle était la motivation de Papa Doc pour faire jouer cette pièce de théâtre ? Nul ne saurait le dire. Ce n'était certainement pas pour faire bonne figure auprès de la communauté internationale, il n'en avait que faire. Et encore moins pour donner le change aux organismes pour la défense des droits de l'homme. Aucun journaliste ni média n'avaient été autorisés à participer à cette mascarade ; seul un photographe avait été habilité à en capter des images — sans doute pour le seul plaisir de la Présidence. La présence sur le territoire des membres de Jeune Haïti n'avait fait l'objet d'aucun reportage dans les médias locaux, pas plus que leur capture. La presse muselée, personne, sauf des proches du pouvoir, ne pouvait savoir que cette parodie de procès se tenait.

On présenta les deux prisonniers devant une cour de justice. L'acte d'accusation n'avait rien à envier à une liste d'épicerie : crimes contre l'État et le chef suprême de la nation, subversion, incitation à la révolte, violation du territoire national, vol,

viol, méfaits publics, meurtres. Tout acte délictueux s'y trouvait. Pendant toute une journée, on s'évertua à prouver leur culpabilité : leur sort était scellé d'avance.

— Monsieur Henri Manuel, posez votre main sur la Bible et jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Dites : « Je le jure. »

Henri refusa.

— Monsieur Jacques de Rouen, posez votre main sur la Bible et jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Dites : « Je le jure. »

Jacques déclina à son tour.

— Aucune importance, dit le juge. Je déclare cette séance ouverte.

La mascarade prit une nouvelle ampleur. Un peu plus, et le procureur remontait jusqu'à l'esclavage, à l'occupation américaine, au pian qui sévissait dans les campagnes, la malaria, la malnutrition : ils étaient coupables de tous les crimes.

— Ils devront payer pour tous, payer pour tous ceux qui ont comploté, voulurent comploter ou penseraient à comploter. COUPABLES, vous m'entendez, vous êtes COUPABLES de tous les crimes contre l'humanité ! Coupables de la pauvreté, de l'analphabétisme, de l'appauvrissement des terres ! Tout est de votre faute, misérables *kamokens* qui venez polluer notre beau pays et insuffler dans le cerveau de nos jeunes cette propagande viciée venue d'ailleurs qui ne colle pas à la réalité d'ici. Vous pensiez vous montrer plus malins que les gens d'ici ! Vous croyiez que le peuple allait vous suivre ? Pauvres imbéciles ! L'être suprême qui dirige notre

pays est plus fort que vous, et sa magie, nettement plus grande que toutes les vôtres.

Même l'avocat commis d'office, qui devait défendre Jacques et Henri, semblait prendre parti pour l'accusation. Son discours à la cour tendait à démontrer que ses « clients » avaient bel et bien violé le territoire national. Il affirmait qu'Henri et Jacques avoueraient volontiers leurs crimes contre l'ordre établi, si la cour voulait bien se montrer clémente. Il oubliait cependant de mentionner qu'il n'avait jamais consulté ses « clients » à ce sujet. Le jury trié sur le volet pour son adhésion au régime était instruit et mandaté pour rendre le seul verdict possible.

Le procureur de la couronne, quant à lui, représentant l'État, était en transe ; on entendait la voix du despote à travers lui.

— Reconnaissez votre forfaiture et vous serez pardonnés. La cour sait se montrer clémente, et le chef de l'État, miséricordieux. Si vous confessez vos fautes, si vous désavouez publiquement vos méfaits, peut-être cette cour saura-t-elle vous épargner la peine capitale. Tous deux, vous avez été les victimes de sombres manipulateurs. Confessez à cette cour les noms des instigateurs de cette invasion avortée et de vos complices à l'intérieur et à l'extérieur du pays, et la patrie reconnaissante vous accordera sans partage le statut de citoyens nobles et soucieux de leurs devoirs. Venez, joignez-vous à moi pour faire triompher la révolution du peuple.

Jacques et Henri fronçaient les sourcils. Tout ce galimatias religieux les estomaquait. Le juge ne



prenait plus aucune précaution et se substituait à présent au procureur.

— Vous êtes coupables, vous m'entendez : coupables ! Nous allons le démontrer et vous paierez pour vos méfaits.

Le gouvernement produisit de faux témoins, qui relatèrent à la barre des « faits » qui ne s'étaient jamais passés. Certains, plus zélés, poussèrent jusqu'à affirmer qu'ils reconnaissaient ces deux-là, qu'ils étaient passés par leurs habitations et qu'ils avaient volé leurs denrées, assassiné leur bétail et violé leurs filles et leurs femmes. C'étaient des êtres sanguinaires, sans foi ni loi. Appelé à la barre, Henri s'en tint à leur consigne.

— Je suis Henri Manuel, originaire de la Grande Anse, ce pays est ma patrie.

Jacques profita d'une session d'interrogatoire pour louer le courage de ses camarades venus mourir pour la patrie. Il cita leurs noms afin qu'ils ne tombent jamais dans l'oubli. Si le dictateur avait bâillonné la presse, au moins les gens présents se souviendraient d'eux. Enragé par ce discours, le juge tournoyait sur son siège et frappait du maillet tant et plus.

— Monsieur de Rouen, taisez-vous ! Vous n'êtes pas ici pour faire un discours. Répondez simplement aux questions du procureur.

Jacques l'ignora.

— Souvenez-vous d'Édgard...

— Ça suffit ! Gardes, ramenez l'accusé à sa place ! Et vous, maître, assurez-vous qu'il se taise.

Deux gardes traînèrent Jacques jusqu'à sa chaise, tandis qu'il continuait son discours.

— Ce n'est que le début ! cria-t-il, alors que le juge martelait son pupitre. Vous pouvez nous tuer, mais d'autres viendront prendre notre place, et la Révolution triomphera ! Vous n'êtes que des lâches ! Des lèche-bottes ! L'Histoire vous jugera ! Le pays vous jugera !

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! vociféra le juge. Faites-le taire ou escortez-le en cellule !

Les deux gardes maintinrent Jacques à sa place ; l'un deux le bâillonna de sa main. Jacques le mordit, ce qui lui valut une taloche.

Le juge demanda au jury s'il avait un verdict à rendre. Sans même prendre le temps de délibérer, le juré principal se leva et articula avec conviction :

— Coupables, votre Honneur. Coupables sous tous les chefs d'accusation.

Satisfait, le juge hocha la tête.

— Accusés, levez-vous ! demanda l'huissier. Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre. Deux gardes s'en chargèrent.

Le juge toisa Jacques et Henri.

— Vous êtes coupables de complot contre l'État, de meurtres, de vols, de viols, de soulèvement de la population contre l'ordre établi, de violation du territoire national et d'attentat contre le Président de la République, notre bienfaiteur et père de notre nation. Vous êtes tous deux condamnés à être exécutés sur la place publique !

Il cogna son maillet si fort qu'il se brisa. Les yeux rouges de rage, il hurla ses ordres.

— Emmenez les prisonniers !

Et il sortit de la salle du tribunal dans le froufrou de sa toge.

Les deux amis d'enfance restèrent stoïques, presque souriants. Dans la salle se trouvaient le père et le beau-frère d'Henri, tous deux partisans inconditionnels du tyran et sans doute agissant sous ses ordres. Son père demanda une audience privée avec Henri, qui n'eut pas le choix de répondre : il lui fallait accepter ou refuser.

La rencontre eut lieu dans l'antichambre du tribunal, quelques minutes à peine après le « procès ». Les lèvres serrées et le regard glacial, son père alla droit au but.

— Mon fils, tu dois renoncer à ces convictions stupides et retrouver le chemin de la vérité. Il est encore temps de reconnaître tes erreurs et de dénoncer ces *kamokens* qui t'ont lavé le cerveau. Ta mère et moi avons fait des sacrifices pour t'envoyer à l'école et étudier à l'étranger, pour que tu deviennes quelqu'un d'utile à ta patrie et à ta famille, pour que nous soyons fiers de toi. Imagine la peine que j'ai à voir mon fils ainsi humilié sur la place publique. Il est encore temps. J'ai obtenu du Président lui-même l'assurance que tu seras gracié si tu dénonces tous ceux qui t'ont empoisonné l'esprit. Je lui ai dit que tu n'étais pas capable de fomenter de tels affronts à la nation et que ce sont ces Mulâtres, qui en veulent aux Noirs, qui t'ont entraîné. Pour l'amour de ta mère, renonce à tes folies. Elle ne fait plus que pleurer, elle se meurt de chagrin. Fais ce qui est digne et dis au juge que tu te repens, que tu demandes

pardon au Leader suprême comme tu le demanderais à Dieu le Père lui-même. Je t'en supplie, mon fils. Imagine ce que cela fait à un père de voir son fils avili devant la nation entière. Ta famille ne se remettra jamais d'une telle disgrâce.

Les yeux fixés sur son père et son beau-frère, Henri ne les voyait pas. Son regard les traversait jusque dans son enfance. Que c'était loin, tout ça ! Avait-il seulement vécu avec ces gens-là ? En défenseur de l'opresseur à vie, son père était pathétique. Et son valet de beau-frère ne valait guère mieux. Lui aussi tenta de le convaincre.

— Écoute, Henri, nous n'avons jamais été de vrais amis. Tu as passé trop de temps à l'étranger pour que nous puissions vraiment nous connaître. Par nos voix, toute ta famille t'implore de dénoncer ces traîtres qui ont pollué ton esprit. Dénonce-les et sauve ta peau. Tu es jeune et tu as la vie devant toi. Comment peux-tu la gâcher ainsi ? Pense à ta mère, à ta sœur, à tes neveux et nièces qui n'auront même pas la chance de te serrer dans leurs bras. Ta mère n'avait pas la force d'assister à ton procès ni même de te voir. Elle a le cœur brisé. Je t'en prie, reviens sur ta position. Elle va mourir de chagrin. Ton père et moi pourrions dès ce soir demander une audience au Président pour qu'il commue ta peine.

Pendant toute la plaidoirie de son beau-frère — un maudit cancrelat inconscient qui se vautrait dans la fange —, toute l'attention d'Henri était dirigée vers son père. Il s'en voulait de lui causer tant de peine, mais la cause de la Révolution transcendait l'amour filial, d'autant plus que son père

soutenait le camp de celui qui volait leurs vies. Son beau-frère, en revanche, ne lui inspirait que du dégoût. « Maudit cafard. Tu rampes, et tu ne t'en rends même pas compte que tu es en train de t'enliser. » Mais il ne dit mot de ses pensées. Il se leva ; le gardien se précipita sur lui comme s'il pensait qu'il allait attaquer ses proches.

— La discussion est terminée, dit Henri. Emmenez-moi.

Son père fit un pas vers lui pour l'embrasser ; Henri étendit ses mains menottées devant lui puis, sans mot dire, se retourna. Son geôlier le poussa vers la sortie et le fit embarquer, seul, dans un fourgon. Le moteur toussota. Ils partirent vers une destination inconnue. Où était Jacques ?



Le véhicule s'immobilisa, et Henri reconnut le bâtiment de la prison. À peine posa-t-il un pied entre les murs qu'on lui apportait une chemise propre et un veston noir beaucoup trop grand pour lui. On lui ordonna de se changer, puis on l'emmena dans la cour intérieure où l'attendait une limousine noire aux vitres teintées. Son cœur fit un bond, un fol espoir le traversa : allait-il être libéré ?

Le gardien ouvrit la portière et le poussa à l'intérieur du véhicule sans ménagement. Henri atterrit presque sur les genoux de Jacques, assis en face de l'un de leurs tortionnaires en costume de gala, une mitrailleuse sur les genoux. Il se redressa,

questionna Jacques du regard en haussant les sourcils. Celui-ci haussa les épaules.

— Où nous emmenez-vous ? osa demander Henri.

— Vous le saurez assez vite !

Leur ravisseur cogna sur la vitre de séparation, et la voiture se mit en branle, toutes sirènes hurlantes. Ils passèrent en avant de l'Hôpital Général à la façade décrépite et débouchèrent sur un grand parc qu'Henri voyait pour la première fois, mais que Jacques connaissait. Il lui chuchota :

— C'est le Champ-de-Mars.

Leur tortionnaire lui intima de se taire. La voiture ralentit et prit un virage. D'une blancheur immaculée, presque aveuglante, le Palais national se dressait au centre d'un grand parc donnant sur le Champ-de-Mars. Henri et Jacques échangèrent un regard ébahi. Pourquoi les amenait-on à Papa Doc ?

## CHAPITRE 22

Le véhicule s'immobilisa devant le parvis principal. Deux soldats en extirpèrent Jacques et Henri, tandis que leur geôlier mettait ses lunettes de soleil malgré le crépuscule et leur emboîtait le pas. Assisteraient-ils donc à une fête ? Henri lança un regard à Jacques ; Papa Doc avait-il décidé de faire d'eux l'attraction de la soirée ? Deux gardes prirent le relais des soldats sur les marches du perron. Chacun serrait son prisonnier sous le bras. Une immense porte de bois s'ouvrit. Une lumière aveuglante les submergea.

— Attendez ici ! aboya leur cerbère en claquant des talons sur le parquet verni.

Une haie de militaires se mit au garde-à-vous. Les lustres en cristal brillaient de toutes leurs pampilles, et les dorures des meubles reflétaient les multiples balcons surplombant le hall d'entrée. D'immenses tableaux de maîtres mettaient en scène les héros de la guerre d'indépendance. L'un d'eux représentait un général monté sur un cheval blanc fougueux. Il flottait au-dessus des soldats blancs de l'armée française apeurés, prêt à les écraser

sous ses sabots. « Comment pouvait-on vivre dans une telle opulence quand le pays ployait sous la misère ? » pensa Henri.

Un majordome — veston en queue de pie, chemise à jabot blanche empesée pour la circonstance et rosette noire — se dirigea vers eux d'un pas raide et leur demanda de le suivre. Encadrés par leurs deux gardes, ils empruntèrent le même couloir qu'avait précédemment suivi leur geôlier. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils perçurent des bruits de conversations qui s'amplifiaient. Ils arrivèrent devant une grande porte double gardée par deux soldats armés jusqu'aux dents. Un des battants s'ouvrit et laissa passer le majordome suivi d'Henri, de Jacques et de leurs gardiens. À leur entrée dans la salle à manger, le joyeux brouhaha laissa place au silence. Les chevilles entravées, ils descendirent avec peine l'escalier monumental.

— Voici les deux *kamokens*, clama une voix. Ces imbéciles pensaient pouvoir soulever les paysans contre notre cher Président à vie ! Voyez de quoi ils ont l'air maintenant !

Au milieu des dentelles, des soies, de l'or, des joues pleines et des ventres prospères, Jacques et Henri ressemblaient à des fantômes décharnés aux orbites creuses.

— Présentez-vous ! aboya leur geôlier.

— Je suis Henri Manuel, fils d'Haïti.

— Je suis Jacques de Rouen, fils d'Haïti.

— Vous n'êtes fils de personne ! Vous êtes des apatrides, des vulgaires bandits, des sans aveux,



des cancrelats de *kamokens*. Comment osez-vous vous prétendre fils du pays ?

Le colonel qui l'avait interrogé aux casernes s'approcha de Jacques et le gifla.

— Pour qui te prends-tu, fils de pute ?

Jacques lui cracha au visage. Le gradé serra le poing ; un brouhaha s'éleva. Quatre gardes du corps en tenue de soirée noire entrèrent. Un homme grisonnant de taille moyenne, en smoking noir, aux lunettes d'écaille noires et chapeau en feutre noir enfoncé sur les oreilles les suivait, ainsi qu'une femme en robe de soirée d'une élégance indiscutable.

— Monsieur le Président à vie de la République et son épouse !

— Colonel, qui vous a donné la permission de gifler cet homme ? À eux deux, ils ont montré plus de courage que beaucoup d'entre vous.

La foule s'écarta tout en faisant des révérences et autres courbettes. Le dictateur jeta un regard furtif aux prisonniers et esquissa un sourire de satisfaction.

— Vous voilà donc ! lança-t-il. Ôtez-leur les menottes ! ordonna-t-il au garde. Je veux qu'ils voient que leur bon père de la nation n'est pas une brute, comme ils le prétendent.

— Vous n'êtes pas « mon » père ! cria Henri.

Papa Doc éclata d'un rire sonore qui se répercuta dans toute la salle et leva la main pour freiner l'élan du cerbère prêt à faire ravalier ses mots à Henri.

— C'est ce qu'on verra.

Il fit une pause et, sur un ton paternel, il continua.

— Tous les citoyens de ce pays sont mes enfants et je les aime tous sans exception, même ceux qui comme vous ne semblent pas m'apprécier.

Le majordome tira sa chaise, et Duvalier s'assit au bout de la longue table de salle à manger tandis que son épouse s'installait à l'extrémité opposée dans un mouvement gracieux. Il invita de sa voix nasillarde les convives à prendre place. On mit Jacques entre deux hauts gradés. En face de lui, Henri était encadré par un des généraux les plus sanguinaires du régime et le colonel chargé des représailles à leur rencontre. Treize convives : telle était la volonté de Papa Doc. La table était dressée comme pour les dîners d'apparat. On avait sorti la plus belle vaisselle de Limoges, la coutellerie dorée à l'or fin de chez Christofle, les verres en baccarat et les coupes de Lalique. Un luxe indécent aux yeux d'Henri et de Jacques.

— Bienvenue à ce souper en l'honneur de nos deux invités. Je veux montrer à ces deux hommes que le régime que je préside n'est pas dénué de classe ni de compassion.

Il se lança dans un discours enflammé qui dura plus de dix minutes. Seule sa voix résonnait. Henri et Jacques se regardaient de temps à autre ; à quoi rimait cette mascarade ? Le dictateur fit l'éloge de ce que sa présidence avait apporté au pays et au peuple. Petit à petit, il changea de ton.

— Personne, vous m'entendez, PERSONNE ne m'empêchera d'arriver à mes fins. Je suis immortel, descendant direct des esclaves et de ceux qui se

sont battus pour la gloire de notre nation. Aucun *kamoken* ne viendra gâcher le cours de l'Histoire, de « mon » Histoire, car c'est moi qui l'écris et personne d'autre. Mais je saurais me montrer magnanime, dit-il sur un ton mielleux que démentait son regard glacial. Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais je respecte ce que vous avez accompli. Tenir tête à toute une armée avec les moyens dont vous disposez relève de l'exploit. Même si — il leur adressa un sourire de commisération —, au bout du compte, cela ne vous a rien rapporté.

Il leva son couteau et en vérifia la propreté.

— Ma victoire était pourtant évidente. Je savais que ma magie finirait par avoir raison de vous tous. Je dois cependant reconnaître que je ne pensais pas que vous tiendriez aussi longtemps.

Il claqua des doigts pour donner le signal du service du champagne.

— La comédie avait assez duré, et je devais mettre fin à vos agissements avant que le peuple ne vous confonde avec des héros. Je vous donne encore la chance de vous repentir. Avancez-vous, pliez le genou devant moi et baisez-moi la main. Je vous gracierai sur-le-champ, je prends tous ces gens à témoin. Si vous aviez mis vos intelligences au service de la nation au lieu de vous en prendre à elle, nous aurions pu accomplir de grandes choses en tant que peuple. Vous avez le courage et la détermination dont notre pays a grandement besoin.

Papa Doc enleva ses lunettes et les essuya longuement en observant Jacques et Henri tour à tour.

Tous les convives retenaient leur souffle, les yeux fixés sur les mains du dictateur.

— D'ailleurs, le peuple m'a consacré Président à vie.

Et il continua son énumération de tout ce qu'il avait accompli depuis son arrivée au pouvoir. Tous hochaient la tête, à l'exception de Jacques et d'Henri. Ils restèrent stoïques, le regard dans le vide.

— Parlez-moi un peu de vous pour que je vous connaisse mieux, dit-il encore comme s'il s'agissait d'une conversation mondaine, nous sommes entre nous.

Ni l'un ni l'autre ne dirent un seul mot.

— Allez, parlez ! insista la voix nasillarde.

— Je suis Henri Manuel, fils d'Haïti.

— Je suis Jacques de Rouen, fils d'Haïti.

Le dictateur poursuivit d'un ton paternel :

— Dites-moi ce qui vous a amenés à vouloir déstabiliser le pays et à causer tous ces émois, y compris sur la scène internationale. Vos parents ont fait des sacrifices énormes pour vous envoyer étudier à l'étranger. Le gouvernement a même contribué à ton éducation, mon cher Henri. Et c'est ainsi que tu le remercies ? Ton père fait partie de mes bons amis. Il croit, tout comme moi d'ailleurs, que tu as été manipulé par des cafards de la trempe de ce Jacques de Rouen dont la famille a sucé le sang de notre pays. Aucun jeune Noir intelligent comme toi ne peut se fourvoyer en trahissant sa patrie de la sorte ni en vouloir à un gouvernement légitime élu et soutenu par le peuple. Il est encore temps pour toi de renier ce mulâtre qui t'a empoisonné l'esprit,

et je te rendrai aux bons soins de ton père qui, lui, m'a toujours été fidèle.

Les serveurs en livrée et gantés de blanc versaient le champagne avec une lenteur étudiée. Ils devaient finir lorsque Duvalier cesserait de parler, moment qu'aucun d'eux ne pouvait prévoir.

— Le bonheur du peuple passe par la révolte, affirma Henri.

Faisant une nouvelle fois fi de sa réponse, Papa Doc enchaîna :

— Levons nos verres ! Buvons au succès de ce procès qui a reconnu coupables ces deux traîtres à la patrie. Ils seront fusillés sur la place publique. À moins qu'ils n'avouent leurs crimes et se repentent devant moi et devant vous, mes fidèles et chers témoins.

Duvalier avait prononcé ces paroles comme en transe, comme si quelqu'un d'autre occupait son corps. Il avait d'ailleurs l'air absent. Son œil vide fixait un point au loin que lui seul semblait voir. Lui, inspiré des dieux, lui, gardien de la Révolution noiriste et père de la nation, comment osait-on lui résister ? Henri détailla le dictateur. À côté de son assiette, un pistolet de couleur or était prêt à servir son propriétaire. « Même ainsi entouré, pensa-t-il, il ne fait confiance à personne. »

— Venez ! cria Papa Doc.

Les verres des convives restèrent suspendus entre la table et leurs lèvres.

— Venez à moi ! Repentez-vous et je vous absoudrai ! Je suis le sang de ce peuple qui crie vengeance. Onze traîtres ont déjà payé de leur vie leur

insolence. Vos familles répondront de vos gestes jusqu'à la cinquième génération. Personne ne sera épargné. C'est ainsi que vous le voulez, c'est ainsi que vous l'aurez!

Il se leva de sa chaise monumentale, pistolet au poing. Hors de lui, il pointa son arme sur eux. Il tremblait comme s'il essayait de contrôler son désir de tirer. Les convives rentrèrent leur cou dans les épaules. Ils connaissaient tous son caractère imprévisible. Dans un silence de mort, tous attendaient. La main de Duvalier tremblait, et il les tenait en joue.

— Gardes! Faites sortir ces cafards, ces mécréants! Hors de ma vue avant que je ne les achève! Je ne priverai pas le peuple du spectacle auquel il a droit.

Deux hommes se précipitèrent sur Jacques et Henri et les soulevèrent de leurs chaises. Tous les invités restaient cois. Le dictateur se rassit, déposa son pistolet et avala son verre de champagne d'une traite.

— Mangeons! Le repas sera meilleur sans ces cancrelats de *kamokens* à notre table.

Il se rassit et ôta son chapeau, que le majordome cueillit avant même d'être appelé. Se tournant vers les hauts gradés, le Président à vie ajouta :

— Assurez-vous que le plan soit mis à exécution.

Papa Doc savait que la population avait besoin de sang pour oublier sa misère. Il allait lui en offrir. On le disait cannibale, amateur du cœur de ses adversaires et de leur chair courageuse. Et rien ne lui faisait plus plaisir.

— Tu pourriras en enfer ! cria Henri en sortant.

— Tu n'es qu'un lâche, dit froidement Jacques.  
Tu te réfugies derrière tes sbires pour exécuter tes sales besognes.

Il cracha par terre, alors que deux gardes le traînaient hors de la salle à manger.

— Faites-les taire ! ordonna un des hauts gradés.

Deux claques retentirent sur leurs tympan.  
On les traîna au sous-sol du Palais. Leurs pieds raclaient les couloirs pavés de marbre blanc. Les jeux du cirque étaient sur le point de commencer.

## CHAPITRE 23

On réveilla les deux prisonniers à quatre heures du matin pour les extirper de leur geôle sans ménagement. Endormis, peu de leurs codétenus s'en rendirent compte. On les rasa, on leur recoupa les cheveux et on les traîna aux douches.

— Que va-t-il se passer selon toi, Jacques ?

— Je ne suis pas sûr. Le bruit court depuis deux jours que nous allons être fusillés. C'est peut-être aujourd'hui. Sois fort !

— Toi aussi.

— Taisez-vous ! vociféra un des gardes.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous faire de plus ? répliqua Jacques. Tu t'es montré très brave, Henri. J'aurais voulu une autre fin à cette aventure.

— Moi aussi. Imagine une entrée triomphale à Jérémie !

Les deux amis sourirent. Si seulement leur exemple servait de catalyseur à d'autres jeunes idéalistes ! Ils prendraient la relève. Un garde fit mine de s'approcher des douches pour les faire taire, mais l'officier le retint en lui faisant signe de rester silencieux.



— Je suis très heureux du chemin que nous avons parcouru ensemble, mon cher Jacques, et aussi d'avoir combattu à tes côtés. Je suis fier de ce que nous avons accompli. Nous avons prouvé qu'une poignée de jeunes pouvait tenir tête à l'armée haïtienne et aux Tontons macoutes pendant trois longs mois. Si seulement la relève avait suivi... Nous aurions pu tenir très longtemps et marcher sur Port-au-Prince.

— Nous avons sous-estimé la peur profonde inséminée dans le peuple, Henri. Je ne regrette rien. Nous savions que la cause que nous défendions était plus grande que nous tous. Quand je suis allé au Vietnam, j'étais enrôlé dans une guerre dont je ne connaissais pas les raisons. Je me battais contre un ennemi que je ne connaissais pas et pour lequel je ne ressentais aucune animosité, mais on m'avait dit que cette guerre était plus grande que moi, que je défendais le monde entier contre une menace terrible, susceptible d'anéantir notre civilisation. Ici, c'était personnel. Ces gens que nous voulions libérer étaient de notre race, de notre peuple. Mourons la tête haute pour eux et pour la patrie ! L'histoire nous donnera raison.

L'officier leur indiqua deux piles de vêtements.

— Habillez-vous et sans perdre de temps.

Henri avait droit à une chemise blanche à manches courtes, un peu trop petite pour lui malgré les privations, un jean noir et des baskets. Pour Jacques, c'était une tenue militaire avec les mêmes chaussures. On les conduisit au réfectoire, où un

petit-déjeuner copieux les attendait. Ni l'un ni l'autre ne toucha à son assiette.

— Mangez, dit l'officier. C'est votre dernier repas.

Jacques et Henri se sourirent. « Enfin ! » Ils levèrent le poing et crièrent :

— *Venceremos. Hasta la victoria siempre !*

— Le jour se lèvera où la Révolution finira par triompher, compléta Henri.



On les photographia de face et de profil. Un officier du service de renseignement prit de nouveau leurs empreintes digitales. On les menotta et on les emmena.

Sur une bande étroite de terrain devant le mur nord du cimetière de Port-au-Prince, des employés de la voirie avaient planté la veille deux poteaux en pin de quinze centimètres sur quinze centimètres, d'une hauteur de trois mètres environ et à une distance de deux mètres l'un de l'autre. Un caniveau séparait le lieu d'exécution de l'endroit où allait se tenir l'escadron de la mort. Tout avait été planifié pour plaire au dictateur, et que le spectacle soit parfait. Aucun manquement ni raté ne serait toléré.

Par décret, toutes les institutions de la République devaient cesser leurs activités pour la journée. Des communiqués avaient été distribués dans les écoles, les pouvoirs publics, la presse, les marchés. Même les membres du corps diplomatique et le clergé furent invités à assister à cette démon-

tration du triomphe et de la toute-puissance de Duvalier. On réquisitionna les galeries des maisons voisines et on y installa des chaises pour permettre aux invités de marque d'être aux premières loges. On posa même des estrades en face du lieu de l'exécution. Des camions et des autobus avaient été envoyés dans les villes de province, afin d'emmener la population de gré ou de force — plus de force que de gré — pour qu'elle suive le déroulement de la fusillade. Le dictateur voulait montrer au peuple entier et à la jeunesse en particulier ce qui arrivait à ceux qui osaient se soulever ou qui voulaient défier son autorité. Il avait même convoqué son état-major et avait vérifié lui-même les différentes étapes de la journée : le spectacle devait être parfait en tous points.

Le matin était beau et chaud, et le soleil, déjà haut dans le ciel. Retranchés dans leurs pensées, Jacques et Henri se taisaient. Accoudés chacun de son côté à la vitre teintée de la fourgonnette banalisée de l'armée, ils observaient le paysage qui défilait devant leurs yeux. La ville sale et crasseuse leur semblait magnifique. Les passants aux visages souriants ignoraient que ce véhicule était un fourgon funéraire pour des morts en sursis. Henri avait le cœur serré. Ses pensées se portèrent vers sa mère, son enfance heureuse à Jérémie, ses camarades tombés pour la patrie et laissés en pâture aux animaux sauvages. Ils resteraient sans sépulture. Il ne ressentait aucun regret, pas même pour Sophia. C'est à peine s'il se demanda ce qu'elle aurait pensé

de son premier et dernier geste révolutionnaire. Elle aurait compris.

Entre le Palais présidentiel et l'endroit de l'exécution, la foule s'était déjà amassée. Le véhicule avait du mal à se frayer un chemin. On s'arrêta devant un canal d'évacuation des eaux du mur nord-ouest du cimetière de Port-au-Prince, et on fit sortir Jacques et Henri en les tirant par le bras. Le dictateur n'avait sans doute pas choisi cet endroit au hasard. Le cimetière est le royaume de Bawon Sanmdi ainsi que de Papa Guédé, deux figures emblématiques et importantes du panthéon vaudou auxquelles on comparait souvent Papa Doc.

Un jeune prêtre blanc, vicaire à la cathédrale de Port-au-Prince, s'approcha d'eux en soutane blanche. La veille, le secrétaire particulier de Duvalier s'était déplacé jusqu'au presbytère pour lui annoncer que le Président l'avait choisi : il rencontrerait les traîtres condamnés, avant leur exécution. Jacques et Henri avaient les mains liées derrière le dos. Il leur donna l'absolution à tour de rôle et leur proposa l'extrême-onction. Jacques et Henri refusèrent. Le prêtre repartit.

La foule éclata en injures. Au premier rang, on dansait au son d'une bande *rara*<sup>17</sup>. Jacques et Henri marchèrent tête haute sur le petit terre-plein entre le canal et le mur du cimetière, guidé chacun par un garde. Henri contempla les deux poteaux d'exécution ; un frisson le parcourut. Son pas hésita. Le militaire le poussa dans le dos. Deux Tontons macoutes en civil, les yeux cachés derrière des lunettes de

---

17. Bande à pieds, populaire à la campagne.

soleil aux verres réfléchissants, les accotèrent chacun à un poteau, les menottèrent dans le dos avant d'attacher des cordes autour de leurs biceps pour les maintenir droits.

Henri tourna la tête vers le militaire et demanda à revoir le prêtre. Le gradé plissa les yeux et soupira d'un air exaspéré. Il fit toutefois signe à un officiel, qui se tenait tout près. L'homme regarda les condamnés en silence, murmura quelque chose au soldat et s'éloigna.

Henri regardait droit devant lui l'indignation feinte de ce peuple pour lequel ils allaient mourir. Sous ses lunettes, Jacques observait la meute de caméras venues capter leurs derniers moments. Les sbires du dictateur, des VSN pour la plupart, devisaient entre eux comme dans un salon. Malgré l'heure matinale, certains sirotaient un verre de rhum pour célébrer l'événement. Armés jusqu'aux dents, ils s'étaient amassés sur le petit terre-plein et discutaient des derniers préparatifs.

Le juge s'avança vers les deux condamnés.

— Henri Manuel et Jacques de Rouen, vous avez été accusés, jugés et reconnus coupables de haute trahison envers la nation. Vous avez voulu souiller notre terre natale. Vous allez donc être exécutés tel que prescrit et selon la recommandation du jury composé de vos pairs. Que Dieu vous vienne en aide !

Indifférents à ce discours. Henri et Jacques conservaient la tête droite et regardaient en avant. Les pensées d'Henri se portèrent vers cette phrase qu'il avait lue quelques années auparavant dans le livre de Jacques Roumain, *Gouverneurs de la Rosée* : « Tu es vivant, tu es vivant, mords ta langue et tes cris, car

tu es un homme pour de vrai, avec ce qu'il faut là où il en faut. Si tu tombes, tu seras semé pour une récolte invincible<sup>18</sup>. » Cette pensée lui arracha un sourire imperceptible, et il ferma les yeux quelques secondes pour les rouvrir aussitôt. Non, il ne manquerait rien du spectacle. La foule jubilait et dansait, scandant des chansons. Aux premiers rangs, on se passait une bouteille de boisson, sans doute du *clairin*<sup>19</sup>. Leur état d'ébriété laissait croire qu'ils avaient fêté toute la nuit. L'orchestre *rara* portait des oriflammes de toutes les couleurs et paradait en cercle en musique. Les deux condamnés regardaient cette scène avec stupeur. En d'autres temps, ils auraient sans doute apprécié cette ambiance, mais quelle ironie cette musique de carnaval pour une exécution ! Du plaisir et des jeux : les deux activités favorites du dictateur afin de faire oublier la faim, la misère et l'ignorance dans lesquelles baignait le peuple.

Précédés d'un tambour, les huit hommes du peloton d'exécution des Forces armées d'Haïti défilèrent. Armés de longs fusils — des *Springfield* offerts par l'armée américaine — qui semblaient dater de la Seconde Guerre mondiale, ils s'installèrent de l'autre côté du fossé d'évacuation des eaux, laissèrent la longueur d'un bras entre eux et se placèrent au garde-à-vous.

Le tambour roulant appelle la mort. Le prêtre, qui avait rencontré Jacques et Henri un peu plus tôt, émerge de la foule, une bible à la main et se

---

18. Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Paris, Éditeurs Français Réunis, 1946, p. 40.

19. Rhum agricole distillé à partir de la canne à sucre.

dirige vers les deux condamnés. Il s'approche de Jacques.

— Vous vouliez me revoir ?

Jacques lui fait non de la tête et désigne son camarade du menton. L'ecclésiastique s'exécute. Il parle doucement à Henri, qui hoche le menton en signe de compréhension. Oui, il a demandé son retour. Il souhaite recevoir l'extrême-onction. Il est né et a grandi dans la foi catholique. Révolutionnaire ou pas, il mourra catholique.

Le prêtre oint son front et impose ses mains, un macoute en civil accompagné de deux officiers de l'armée sur ses talons.

— Par cette onction sainte, que le Seigneur en sa grande bonté te reconforte, Henri Manuel, par la grâce de l'Esprit Saint. Ainsi, il te libère de tous péchés. Qu'il te sauve et te relève.

Le prêtre se penche vers Henri. Désire-t-il qu'il transmette un message à ses parents ? Henri hoche lentement la tête de gauche à droite. Jacques s'impatiente. A-t-il hâte d'en finir ? Le prêtre s'en va. Henri et Jacques refusent de porter la cagoule et le bandeau à mettre sur les yeux qu'on leur propose. Ils sont pressés maintenant de regarder la mort en face.

Sur le balcon d'une des premières maisons jouxtant le cimetière, la sœur d'Henri et son père assistent à la scène. La mère a refusé de s'y rendre ; le poids de son chagrin est trop fort.

L'escadron de la mort arme ses fusils. Selon la coutume, la moitié des armes sont munies de balles à blanc, les autres de vraies munitions. Aucun ne

sait qui a reçu quoi. Quatre hommes doivent viser Jacques, et les quatre autres, Henri, en alternance : le premier tirera sur l'un, le second sur l'autre et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Tous ceux qui se trouvent encore sur le terre-plein s'en éloignent, maintenant ; la fin du spectacle approche. On fait reculer la foule, le peloton d'exécution les met en joue contre leurs épaules. Le tambour-major reprend sa place et étire une minute de tac tagadac, tac tagadac dans une éternité suspendue. Et le silence plane sur la place.

Le lieutenant crie « feu » et abaisse le bras ; tous tirent à quelques secondes d'intervalle, selon leur temps de réaction. Jacques et Henri sont traversés de balles et secoués de soubresauts. Leurs genoux plient sous eux. Dans le mur adjacent, les impacts prouvent que toutes les balles n'ont pas atteint leur cible. Un jeune soldat en tenue de camouflage s'approche de Jacques et d'Henri, arme au poing. Il tire le coup de grâce, à bout portant, dans la tête de Jacques. Il se déplace. Il tire le coup de grâce, à bout portant, dans la tête d'Henri. Deux membres du peloton d'exécution se plient en deux sous la nausée et vomissent sur leurs bottes brillantes de cire.

Les corps d'Henri et de Jacques glissent, entraînés par leur poids, jusqu'au sol. Leurs bras restent attachés au-dessus de leur tête. Pauvres marionnettes de chiffon venues sauver le pays qui les avait vus naître. Du sang s'écoule de la bouche béante d'Henri. Les lunettes de Jacques, tachées, tombent dans la poussière. Un médecin légiste s'avance et vérifie leur pouls à la jugulaire. Il constate leur



décès en ce 12 novembre 1964 à sept heures quarante du matin.

Quelques bravos, très peu, s'élèvent de la foule. La majorité reste silencieuse, apathique, sous le choc. Dans le lointain, une musique de carnaval rythme la cruauté du dictateur. De jeunes écoliers pleurent, tandis que les haut-parleurs retransmettent en boucle l'exécution sur les ondes de la radio officielle, *La Voix de la République*, *ad nauseam*. La seule chaîne de télévision nationale la diffuse pendant des jours.

Le lendemain, *Le Matin* — le journal national — décrit la foule comme « fiévreuse, communiant dans une exaltation patriotique mutuelle pour maudire l'aventurisme et le brigandage ». Les nouvelles américaines du 27 novembre 1964 rapportèrent que « les pamphlets du gouvernement qui circulaient à Port-au-Prince la semaine dernière laissaient peu de place à l'imagination ». Papa Doc et son responsable de la propagande avaient diffusé un message remarquable par sa clarté : « Le D<sup>r</sup> François Duvalier accomplira sa mission sacro-sainte. Il a écrasé et va toujours écraser les tentatives de l'opposition. Pensez bien, renégats. Voici le sort qui vous attend, vous et ceux de votre engeance. »

Les cadavres de Jacques et Henri furent rejoints par celui de Yan, identifié comme le chef du commando. On l'exposa sur une chaise, ainsi que les têtes coupées de leurs trois compagnons ayant succombé lors de la bataille à Ravine Roche. Sur le chemin de l'école, les enfants se pinçaient le nez

à cause de l'odeur des corps en putréfaction. Les ménagères qui allaient au marché, les employés qui se rendaient sur leur lieu de travail, tous s'habituaient à ce spectacle macabre. Au bout de quelques jours, on enleva les corps et les têtes coupées. On ne mentionna jamais leur destination.

Henri et Jacques avaient respectivement vingt et un et trente et un ans.

## ÉPILOGUE

Après l'assassinat sur ordonnance des deux derniers membres de Jeune Haïti, une accalmie relative sembla s'installer. On signalait tout de même quelques disparitions, ici et là. Elles connurent une recrudescence lorsque, en 1967, dix-neuf officiers — tous duvaliéristes pourtant — soupçonnés de fomenter un coup d'État furent amenés devant un peloton d'exécution choisi par Duvalier lui-même, à la prison de Fort-Dimanche. Il aurait voulu prévenir toute mutinerie au sein de l'armée et s'assurer de sa totale soumission jusque chez les individus qui la composaient.

En 1969, à la suite d'un énième problème d'approvisionnement en eau, une petite cellule de communistes déclara le village de Cazale zone indépendante. Duvalier y dépêcha cinq cents soldats. Ils se servirent de la population locale comme bouclier humain. Les communistes refusèrent de tirer sur les leurs et reculèrent au Nord, dans la forêt, où ils furent encerclés et tués pour la plupart. En vingt-quatre heures, tout était fini. Papa Doc prit le fils du meneur des rebelles en otage, qui n'eut d'autre choix que de se rendre. Les soldats se retirèrent en laissant derrière eux la milice

locale, les Tontons macoutes de Cabaret, de Saut d'eau et de toute la région. Ils multiplièrent les spoliations, pillèrent les jardins, volèrent du bétail, réduisirent en cendres de nombreuses maisons, violèrent des femmes, en épousèrent certaines contre leur gré, creusèrent des fosses sur la place et tuèrent plus d'une centaine de personnes — dont des familles entières. C'est ce qu'on appela le « massacre de Cazale ». Quelques jours plus tard, on exécuta trente membres du Parti communiste enfermés à Fort-Dimanche sur un des murs jouxtant la prison et on jeta leurs corps dans un charnier. Un sort partagé par bien des sympathisants du Parti réels ou supposés.

Avant de mourir paisiblement des suites d'une maladie deux ans plus tard, Duvalier fit de nouveau modifier la constitution, puis désigna son fils Jean-Claude, alors âgé de dix-neuf ans, comme son successeur.

## Chronologie des événements<sup>20</sup> (1964)

**12 août** — Yvan Laraque est tué à Chambellan.

**8 septembre** — Gérald Brierre, Jacques Wadestrandt, Charles Alfred Forbin et leur guide sont tués à Dallest.

**9 septembre** — William Télémaque, dit Ti Yoyo, qui collaborait avec les treize, est arrêté.

**12 septembre** — Un deuxième guide des treize, Cégrasse, arrive « en piteux état ».

**14 septembre** — Les deux frères Jacques et Max Armand sont tués à Pic Formand.

**18 septembre** — Un certain Wilson est arrêté pour soutien aux « rebelles ».

**27 septembre** — Arrestation de Marcel Numa, habillé en paysan, à Côteaux.

**28 septembre** — Quatre paysans arrêtés pour soutien aux rebelles sont envoyés à Port-au-Prince.

---

20. Source Wikipédia.

**29 septembre** — Mirko Chandler et Jean Gerdès tombent à Martinet.

**16 octobre** — Louis Drouin blessé par balle à La Rochelle est plus tard arrêté.

**26 octobre** — Roland Rigaud, Guslé Villedrouin et Réginald (Bobby) Jourdan sont tués à Ravine Roche près de L'Asile. Ils ont parcouru 260 km en quatre-vingt-un jours en terrain difficile.

**12 novembre** — Exécution (assassinat) de Louis Drouin et Marcel Numa, amis depuis l'enfance, sur la façade nord du cimetière de Port-au-Prince.

# Indociles

CATHERINE BELLEMARE

Le tiers exclu  
Une irrésistible envie de fuir

JEAN BOISJOLI

Moi, Sam Elle, Janis

ALAIN PIERRE BOISVERT

mépapasonlà

ALAIN CAVENNE

Un bon jour, il va bien falloir faire quelque chose

JEAN DUMONT

Les lectures terminales

DIDIER LECLAIR

Le vieil homme sans voix  
Le bonheur est un parfum sans nom  
Pour l'amour de Dimitri

ÉMILIE LEGRIS

Je l'ai écrit parce que j'avais besoin de vivre

GABRIEL OSSON

Le jour se lèvera  
Hubert, le restavèk

PIERRE RAPHAËL PELLETIER

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés

JEAN PERRON

Tango tatouage

WAUBGESHIG RICE

La cérémonie de guérison clandestine  
Le legs d'Eva

JOËLLE ROY

Xman est *back* en Huronie

DANIÈLE VALLÉE

Juré, craché!

Couverture et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume  
Révision : Pierre Chartrand

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN  
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA





« Fred Baptiste leur avait écrit quelques mois plus tôt pour “réunir en un seul bloc révolutionnaire toutes les forces vives de l’exil”. “Il n’y a point de liberté sans révolution, affirmait-il. Il faut du sang pour améliorer le monde. Haïti peut et doit survivre, mais le gouvernement dictatorial duvaliériste ne peut et ne doit survivre en Haïti.” Le sous-groupe armé de Jeune Haïti ouvrirait un second front dans la Grande-Anse afin de créer une brèche et de prêter main-forte à celui de Fred et de Rennel. De cette façon, ils feraient croire à une attaque multiple et forceraient le régime à déployer les ressources militaires du pays à deux endroits à la fois.



Vers la fin du mois de juillet, Jeune Haïti rassembla les treize volontaires pour la prochaine expédition. Répondant à l’appel, Henri suspendit ses activités en cours pour partir rejoindre ses amis volontaires en Floride sans rien dire à son oncle Gaston et à sa tante Marie-Rose et sans avertir l’Université. Il rangea soigneusement sa chambre et profita d’une sortie de ses hôtes pour filer à l’Anglaise. »

Cette histoire nous fait revivre la courageuse aventure de treize jeunes haïtiens qui tentèrent, au cours de l’été 1964, de renverser Papa Doc. Inspiré de faits réels, ce roman sort finalement ces héros de l’oubli. Gabriel Osson est aussi l’auteur du poignant récit sur la domesticité des enfants à Haïti, *Hubert le restavèk* (David, 2017).